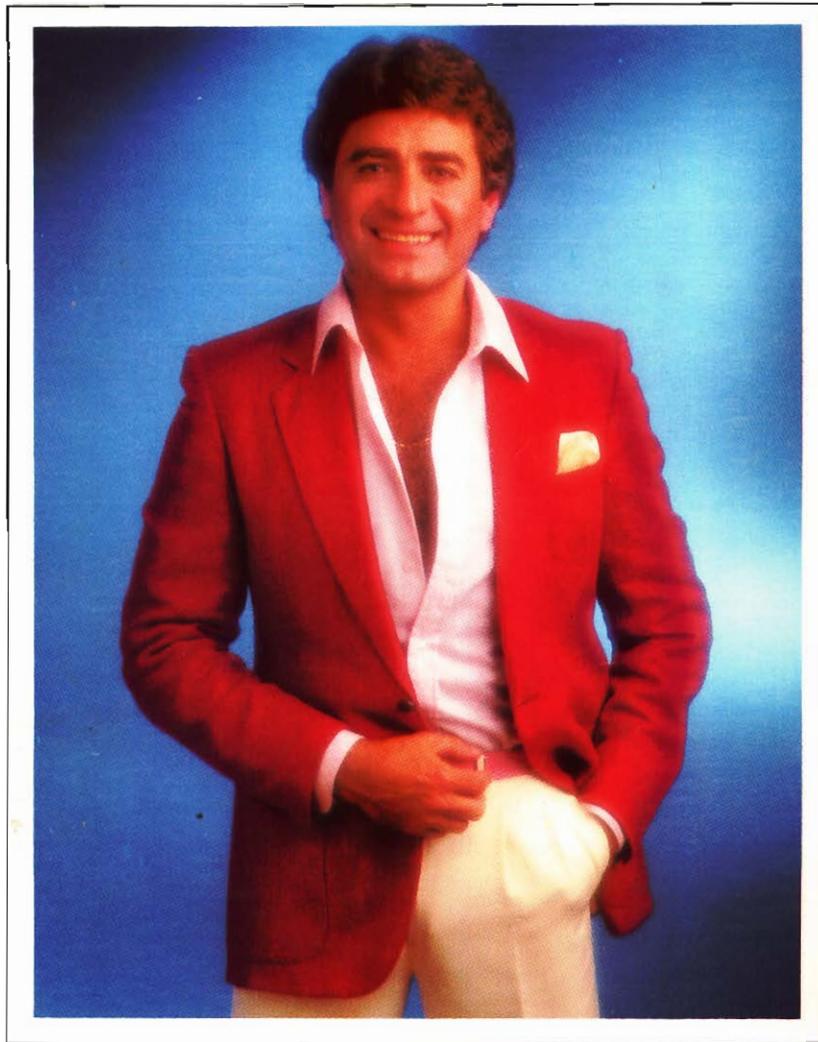


Michel Louvain

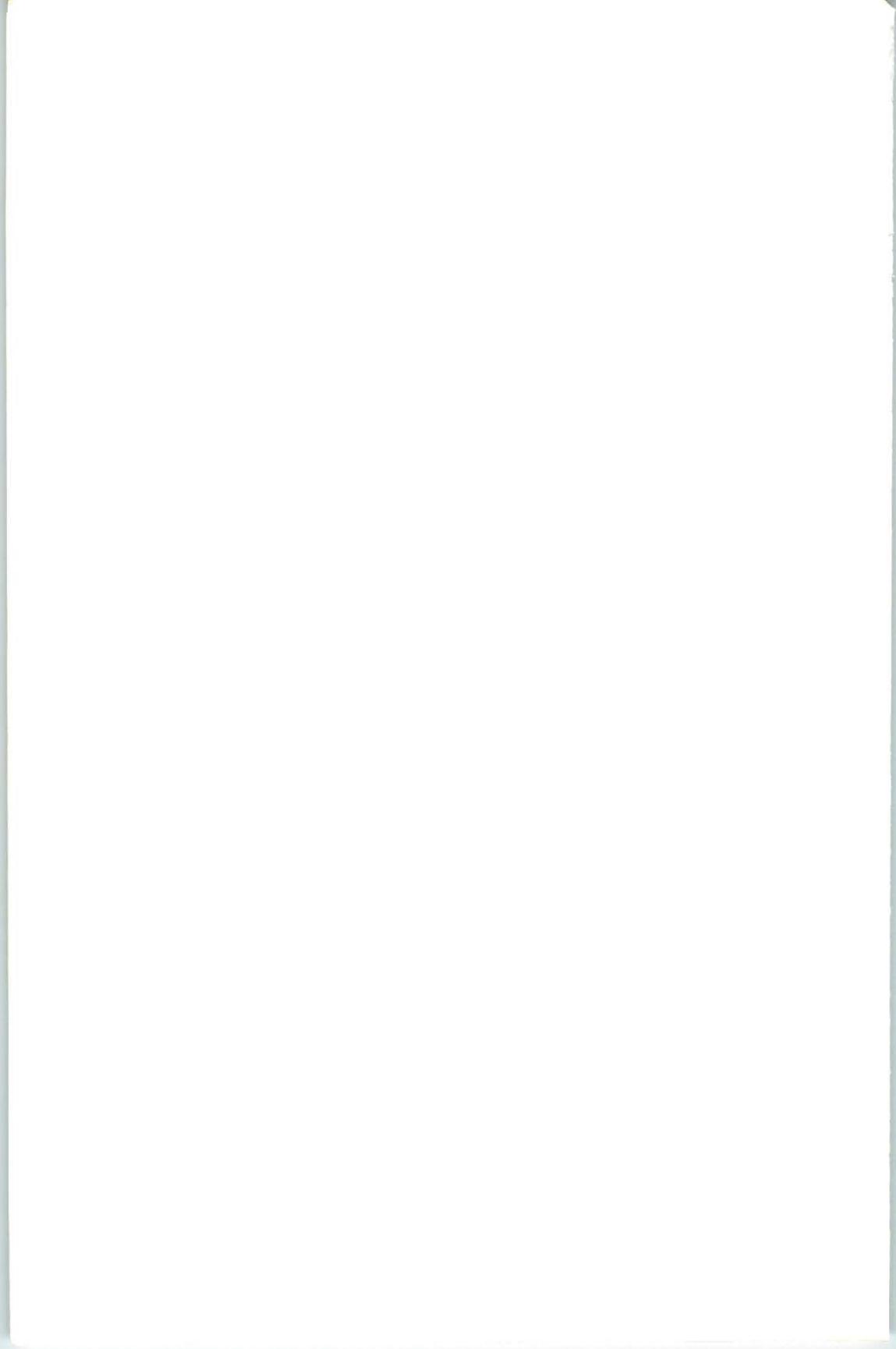
La chanson, c'est ma vie



«vis-à-vis»

*Michel
Louvain*

La chanson, c'est ma vie



Michel Louvain

La chanson, c'est ma vie

**Propos recueillis
par
André Boulanger**

Héritage+plus
SOUS
LA DIRECTION
DE
RENÉ BONENFANT

Couverture: — Conception graphique: Martin Dufour
— Photographie: Michel Gontran

Typographie: Jacques Filiatrault Inc.

Les photographies en noir et blanc sont de:

- Maurice Seymour: p. 119; p. 136
- Walden S. Fabry Studios: p. 194; p. 220
- Bob R. Moynier (Keystone): p. 228
- André Le Coz: p. 252
- Jean Mercier: p. 280

©1982; Les Éditions Héritage Inc.
Tous droits réservés

Dépôts légaux: 3e trimestre 1982
Bibliothèque nationale du Québec
Bibliothèque nationale du Canada

ISBN: 0-7773-5625-2

Imprimé au Canada

Si vous désirez recevoir la liste de nos plus récentes publications,
veuillez écrire à:

LES ÉDITIONS HÉRITAGE INC.
300, Arran, Saint-Lambert, Qué. J4R 1K5
(514) 672-6710

À TOUTES LES FEMMES —
de ma mère Jeannette
à toutes celles qui seront toujours
mes « Dames en bleu »,
je dédie ce livre
écrit avec tout mon cœur
puisque la chanson,
C'EST MA VIE ...

M.L.

LA CHANSON, C'EST MA VIE*

Au printemps de la vie,
Tout paraît si merveilleux.
Tout paraît si merveilleux
Quand le premier succès vous sourit
Vos jours sont joyeux, les amis nombreux
Au printemps de la vie!

Au grand bal de la vie,
Tout paraît si merveilleux.
Tout paraît si merveilleux
Quand vous chantez l'amour... jour et nuit
Un ciel toujours bleu se voit dans vos yeux
Au grand bal de la vie!

Au premier cheveu gris,
Tout paraît si merveilleux.
Tout paraît si merveilleux
Le temps a fait de vos mélodies
Des jours plus heureux, des soirs moins brumeux
Au premier cheveu gris!

Au soir du dernier jour,
Je veux encore chanter l'amour.
Parmi tous mes souvenirs
Votre amitié ne peut ternir
La chanson, c'est ma vie
Mon Dieu grand merci
C'est toujours si merveilleux...

Vous êtes si merveilleux!

*chanson extraite du gala de la Place des Arts. Anbou, 1980.

AU JARDIN DES SOUVENIRS...

Depuis quelques jours, j'arpente mon jardin des souvenirs à l'approche de ce premier quart de siècle de vie artistique. Vingt-cinq ans d'un voyage merveilleux dans un pays tout fait de féerie, au milieu de gens qui vous aiment vraiment, d'autres qui font semblant... Dieu merci, ces derniers sont peu nombreux.

En faisant le point sur cette première partie de ma carrière, il me vient plusieurs tentations. N'est-ce pas le moment idéal pour tirer de mon côté toute la gloire qui m'a généreusement été prodiguée par un public si fidèle? Pourtant, dans mon esprit et dans mon cœur, je voudrais partager ces années heureuses avec tous ceux qui ont été à mes côtés depuis les tout débuts.

Le moment serait peut-être bien choisi pour pointer du doigt ceux qui, au cours des années, ont profité de leur poste pour humilier les artistes et les artisans de notre métier, mais je crois bien que les années se chargeront de régler le sort de

ces personnes qui ont voulu se monter un prestige sur les dépouilles de ceux que le destin n'avait pas marqués !

Au tournant de cette étape importante dans ma carrière, je voudrais ouvrir plus grande la porte des confidences et partager avec tous mes amis les joies intenses qui ont semé tant de satisfaction dans ma vie au cours de ces années, mais je ne serais pas honnête si je cachais délibérément les heures sombres que j'ai connues, malgré le support d'un public qui ne m'a jamais laissé tomber. C'est un peu cette « confession générale » qui fera l'objet du livre que je vous propose aujourd'hui.

Comme il s'agit de vingt-cinq ans de carrière, je n'ai pas l'intention de plonger le lecteur dans tous les dédales de mon enfance et de mon adolescence. Je retiendrai surtout de ces jeunes années les faits qui présageaient de ma future carrière.

Par ailleurs, ce quart de siècle sur les « planches », sous les feux de la rampe, sous le regard inquisiteur de la caméra, j'aimerais vous le faire vivre comme je l'ai vécu. Sans prétention, au fil des jours, dans le courant des années.

Si, par hasard, j'oublie des faits que vous connaissez, pour les avoir vécus avec moi, rappelez-vous que la mémoire demeure la faculté qui oublie. Quand je serai vieux, tous ces oublis pourront faire l'objet d'un autre livre de souvenirs...

Il y a quelque temps, des gens me répétaient que le « vingt-cinquième » serait certainement l'occasion rêvée pour « vider mon sac », mon trop-plein, mon dévolu sur quelques têtes de turc qui seraient certainement confondues à cause de l'éloquence des arguments du jubilaire... Il n'est point dans mes intentions de profiter de ces heures heureuses de ma vie pour dire « et vlan » à ces gens mal dans leur peau. La rancune n'habite pas ma vie, Dieu merci ! Au jardin de mes souvenirs, j'ai trouvé plus de fleurs que de ronces. C'est justement l'arôme capiteux de ces bouquets que je brûle du plaisir de partager avec vous.

Comme l'humilité, c'est la vérité, je plonge donc avec vous dans un flash-back de vingt-cinq ans. Bouclez vos ceintures, c'est parti ! Vous le savez : la chanson, c'est ma vie...

Chapitre 1

Un bébé... qui se fait attendre

Les temps étaient difficiles au Québec dans les années 20. La vie à Thetford ne faisait pas exception. La brève prospérité de l'après-guerre n'avait été qu'illusions. Ernest Poulin s'engage à la King Asbestos en 1925 et vivra la majeure partie de sa vie à 300 mètres sous terre. Au début de chaque quart de travail, les hommes s'embarquaient dans le « panier » qui les enfonçait aux entrailles de la terre, laissant derrière eux la vie réelle. Pour les heures qui allaient suivre, le mineur était confronté à tous les périls du métier : effondrement d'une galerie, explosion, écrasement par des tonnes de minerai. Les éléments de sécurité n'avaient pas encore connu les améliorations de la technologie moderne. Par ailleurs, les conditions de travail étaient fixées plus par les dictées de l'arbitraire que par les articles des conventions collectives qui naîtront après les événements d'Asbestos en 1950.

C'est un peu dans ce climat que mon père Ernest a fréquenté l'adolescente Jeannette Delisle qui allait devenir ma mère. Les Poulin demeuraient au début de la rue d'Auteuil, près de Saint-Alphonse tandis que les Delisle avaient résidence à l'autre extrémité de la même rue. Comme le hasard fait bien les choses quand on l'aide un peu,

plusieurs fois par jour, particulièrement les fins de semaine, Jeannette passait devant «Chez les Poulin» et Ernest ne manquait jamais de lui adresser soit un compliment sur la robe qu'elle étrennait, soit sur l'aveuglement des célibataires qui laissent passer une si belle fille, soit sur l'ennui des vieilles filles qui ne trouvent pas un bon parti avant d'avoir coiffé la Sainte-Catherine... C'étaient de bien beaux discours pour des jeunes de 16 et 15 ans! Les fréquentations n'ont guère duré plus d'un an et quelle année d'attente et de frustrations. Le Don Juan Ernest possédait plus d'un tour dans son sac pour fréquenter l'élue de son cœur. Pour tromper la vigilance des parents Delisle, il s'est même permis, un soir, d'utiliser une échelle pour atteindre le deuxième étage où résidait Jeannette et l'enlever sans autre forme de procès. Ce kidnapping a fait beaucoup de bruit dans les deux familles et le tout devait fatalement se terminer dans le recueillement grandiose d'une basse messe de mariage. Le dernier amant romantique n'avait pas enterré, avec sa vie de garçon, toute la douceur et la délicatesse de ses sentiments pour sa dame. Ils avaient respectivement 17 et 16 ans, quelques maigres dollars en poche et une confiance éperdue dans la Providence et la vie.

Leur premier nid d'amour: la maison même des fréquentations, au deuxième étage chez les Delisle, cette maison de bois à trois étages. Les parents Delisle occupaient le rez-de-chaussée et plus tard, les grands-parents Poulin viendront s'établir au troisième plancher. C'est le décor qui verra les jeunes mariés commencer leur vie de couple. La progéniture ne tardera pas à fleurir leur union. À cette époque, on était loin de penser que la grossesse était une maladie qu'on soigne avec une certaine pilule ou d'autres moyens savants. Chaque naissance était interprétée chez nous comme une bénédiction du ciel, une joie nouvelle pour le foyer et une consolation pour les parents.

En moins de temps qu'il ne le faut pour l'écrire, la famille Poulin comptait déjà trois enfants: Clément, Suzanne et André.

En 1937, maman Poulin attendait encore un heureux événement, cette fois pour la Saint-Jean-Baptiste. Le nom de l'enfant était facile à trouver, mais la naissance retardait...

« Le petit se laisse attendre... » qu'on disait dans la famille. D'ailleurs, par la suite, cette mauvaise habitude d'être en retard à un rendez-vous me suivra toujours.

Le neuvième mois venait de passer au calendrier de la cuisine et l'enfant n'arrivait toujours pas... Le Docteur Roméo Savoie, le voisin d'en arrière et médecin de la famille, ne semblait pas s'inquiéter outre mesure de ce délai... Une erreur de calcul? Un caprice de la nature? Ou quelque influence des astres? Maman Poulin « était à pleine ceinture » (c'était l'expression de l'époque) et devait se déplacer en fauteuil roulant tellement elle avait pris du poids. Une autre semaine passe, puis une autre... Décidément, il y avait de l'entêtement quelque part! Ou un manque de collaboration de la nature! La canicule n'aidait pas la situation, le poêle à bois utilisé pour la cuisine ajoutait à la chaleur et l'air climatisé n'avait pas fait son arrivée dans les magasins de Thetford! La dernière fin de semaine a été particulièrement pénible. Les nombreuses visites, les enfants dans l'escalier, les repas à préparer ainsi que la boîte à lunch d'Ernest... Finalement, dans l'après-midi du dimanche 11 juillet, les signes avant-coureurs apparaissaient à l'horizon... si on peut employer cette expression. Grand-mère Delisle était aux aguets et le Docteur Savoie n'avait qu'à enjamber la clôture de la cour arrière pour venir étudier la situation de près.

Un peu avant minuit, l'enfant apparaissait... le quatrième de la famille. Presque tout élevé : les cheveux noirs et abondants, 11 $\frac{3}{4}$ livres, avec une voix puissante capable d'alerter tout le quartier. Maman Poulin m'avait porté presque 40 semaines. Un enfant, c'est lourd à la fin!

Dans les souvenirs de la famille, on ne signale rien de spécial à mon sujet pour le reste de l'été. Autant je « pleurais au meurtre à ma naissance », autant j'étais devenu un bébé de bonne humeur. Je devais rire aux anges, selon les commentaires des voisines de la rue d'Auteuil.

Un premier mystère entoure déjà mon arrivée ici bas. Les registres des naissances et baptêmes de la paroisse Saint-Alphonse de Thetford Mines indiquent que j'ai été baptisé le jour même de ma venue en ce monde, soit le 12 juillet 1937. Il est donc possible que je sois né un peu après minuit et non

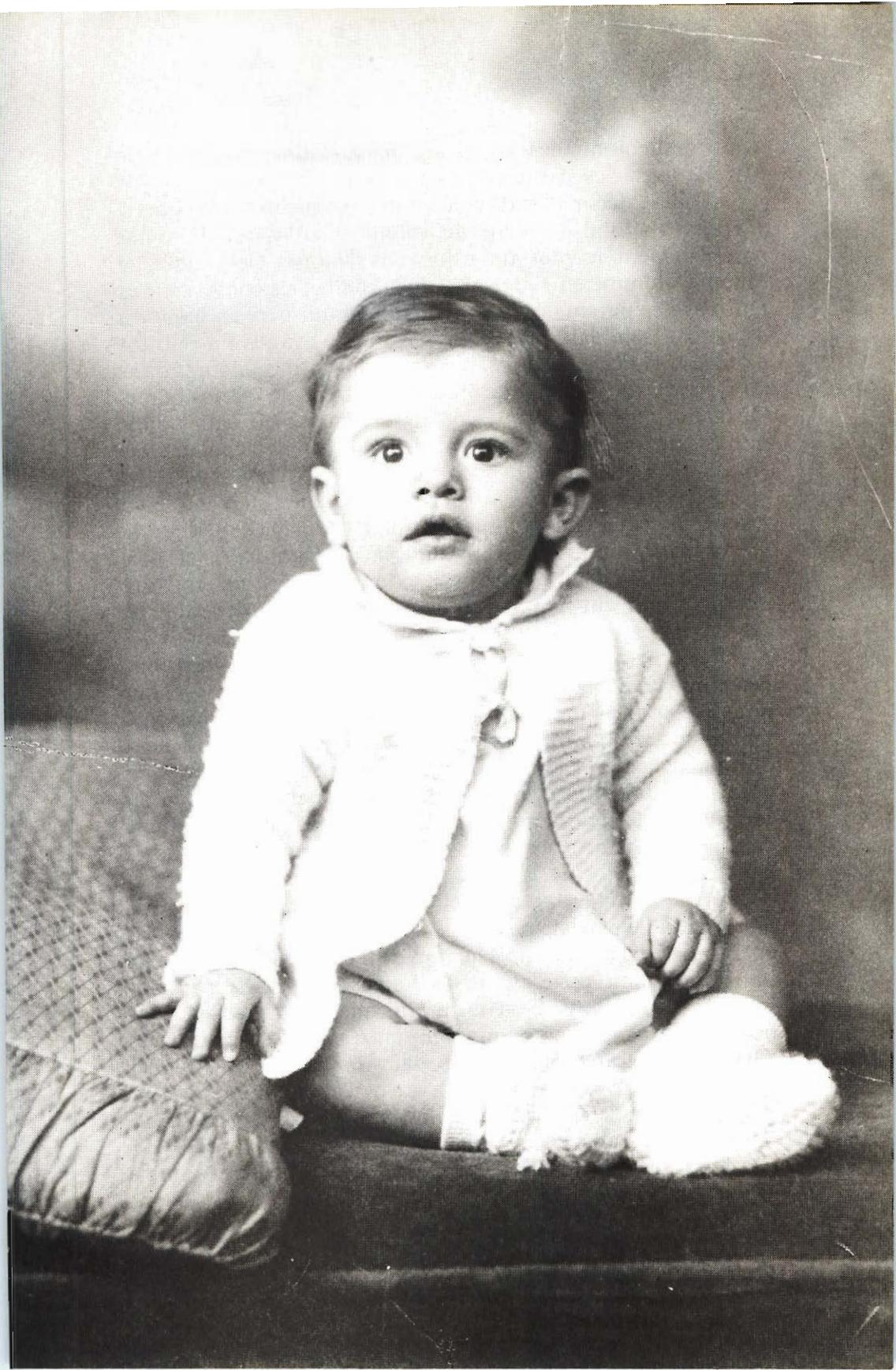
avant, dans la nuit du 11 au 12 juillet. Je ne suis pas né le soir du 12 juillet à 11 h45 comme tout le monde me le répète dans la famille depuis que je suis haut comme ça.

C'était au tour des grands-parents Poulin d'être « dans les honneurs » pour la cérémonie du baptême. Joseph et Delvina ont répondu pour moi devant les fonds baptismaux. L'abbé J. Martin officiait en tant que ministre du culte et représentant de l'état civil. Si la situation financière n'était pas rose, les restrictions ne s'appliquaient pas partout. On n'économisait pas beaucoup sur les prénoms. Joseph Paul Yvon Michel composaient la litanie des miens. Le premier, selon la coutume de l'époque, devait être Joseph. Dans mon cas, c'était aussi à cause de mon parrain, Joseph Poulin. Quant au second nom, il a été choisi en l'honneur de mon oncle Paul Delisle qui ne pouvait être parrain, n'étant pas dans la liste prioritaire, mais qui avait été pressenti pour cette fonction. Il est demeuré l'oncle avec qui j'ai entretenu les relations les plus suivies par la suite. Quant aux prénoms Yvon et Michel, ma mère les avait retenus à la suite d'une longue et laborieuse sélection. Il faut dire qu'elle avait eu amplement le temps de choisir pendant sa très longue grossesse.

Il semble bien que l'été 1937 s'est déroulé sans heurt dans la famille Poulin. On raconte que ma mère, en promenant le petit dernier, devait arrêter le « carrosse » pour montrer aux voisines de la rue cet enfant joufflu qui avait déjà un sourire accroché au visage. Beau début pour une carrière artistique !

Détail intéressant pour un futur chanteur, maman m'apprit jeune à visiter le photographe. Ma première visite au studio en décembre 1937 sera suivie de très nombreuses séances de poses dans différents studios de ce continent et même dans la vieille Europe. Mais il fallait un départ. Selon maman, cinq mois, c'était l'âge idéal...

De ma prime jeunesse, le premier souvenir qui demeure encore gravé dans ma mémoire, c'est le décès de mon grand-père Delisle. Dans ma tête d'enfant, des images impressionnantes s'enregistraient pour toujours. Je revois encore mon aïeul dans son cercueil. On l'avait exposé dans le grand salon double de sa résidence, au rez-de-chaussée de la maison. Il y



avait des colonnades entre les deux salons et une porte d'arche avec des petites armoires de chaque côté.

Tout le décor macabre des pompes funèbres de l'époque y était : un fond de scène de velours mauve qui masquait complètement le mur du salon, les bougies électriques, le crucifix illuminé en rouge près de la tombe, les conversations feutrées des parents et des voisins ; le grand-père en habit du dimanche semblait prêt pour le grand voyage. En entrant dans le premier salon, on apercevait le profil du défunt dans l'ouverture de la tombe toute tapissée de satin blanc. Quarante ans après, cette image demeure bien claire dans mon esprit. C'était en septembre 1940, j'avais à peine trois ans.

Mes jeunes années se déroulaient sans incident, bien protégé dans un chaud climat familial. À l'étage supérieur, la grand-mère Poulin me gâtait superbement tandis qu'en bas, la grand-mère Delisle rivalisait d'ingéniosité pour en faire autant. Comment ne pas garder un souvenir impérissable de ces tendres années bercées dans la douceur de l'amour ?

Je crois aussi que l'atmosphère familiale contribue beaucoup à développer les embryons d'une carrière. Chez nous, le grand-père Délisle chantait comme un rossignol tandis que ma tante Henriette avait été pianiste de concert durant sa carrière et enseignait maintenant la musique. Mon père possédait une chaude voix de basse et se débrouillait fort bien à l'accordéon. Maman nous a sérénadé des nuits complètes quand les bobos d'enfant troublaient notre existence.

Puis, comme les enfants de mon âge, j'ai entrepris l'interminable période des études. En septembre 1943, à 6 ans et 2 mois, je prenais le chemin de l'école. C'est toujours impressionnant, cette première journée de classe. Si mes souvenirs sont bons, c'est un mardi que j'ai franchi pour la première fois l'impressionnante entrée à colonnades du Collège de La Salle, dirigé par les frères des Écoles chrétiennes. Ce que les frères avaient l'air sévère dans leur longue soutane noire avec ce collet à double bavette empesée. Ils étaient presque tous maigres, grands et « malins ».

Par ailleurs, il y avait aussi quelques institutrices qui ne

laissaient pas leur place pour la discipline et les cours... à coups de règles... Trois noms me reviennent à l'esprit : Mlles Anne-Marie Bolduc, Huot et Rachel Couture. Ces dames dévouées avaient fait carrière dans l'enseignement et nous formions leur grande famille, durant plusieurs générations d'élèves. Si nous avons été de petits ingrats alors que nous étions sur les bancs de l'école, aujourd'hui, on comprend mieux la dose de dévouement qui animait ces braves femmes dont la vie entière a été consacrée à l'enseignement.

Au début de ma deuxième année de classe, la grande cérémonie de la confirmation me revient comme un souvenir tout empreint de pompes et de fastes. Je crois que c'est le cardinal Villeneuve qui présidait la célébration religieuse et civique. Vous vous souvenez qu'en cette période de notre histoire nationale, la visite d'un prélat de l'Église s'inscrivait dans le cadre d'une fête à grand déploiement où les autorités civiles et religieuses rivalisaient d'éloquence. L'arrivée de l'évêque en limousine, l'interminable défilée des chanoines, des monseigneurs, des prêtres, des religieuses, puis les longues cérémonies de confirmation avec les chants, la musique des grandes orgues. Du vrai théâtre, combien émouvant, parce que nous étions les acteurs. Le deux octobre 1944 restera une date significative pour moi.

Si on revient aux bancs d'école, je vous confesserai que les mathématiques auront toujours été mon principal cauchemar. Aujourd'hui encore, j'appréhende mes visites chez le comptable, un brave type qui prend mes intérêts, mais que voulez-vous, les chiffres ne semblent pas trouver d'espace viable dans ma tête.

Par contre, les cours de dessin arrivaient comme un couronnement heureux pour souligner et récompenser les efforts de la semaine de labeur du jeune étudiant que j'étais. L'imagination vagabonde et fertile, le goût de la créativité et la spontanéité de mon caractère trouvaient dans cette classe de dessin la réponse à l'évasion. Plus tard dans mon travail, les éléments de base appris durant ces cours me serviront fort bien. Plusieurs journalistes le noteront dans différents reportages écrits sur ma carrière : « Louvain s'occupe de tous les détails du décor, de la mise en scène, des effets d'éclairage,

de la confection des costumes. C'est un touche-à-tout pour tous les éléments visuels de ses spectacles ».

Il y avait bien les activités para-scolaires qui trouvaient preneur chez moi. À la Fête des mères, en mai 1950, j'étais de la « séance » que le collège présentait pour les parents. D'ailleurs, j'excelsais dans tout ce qui n'était pas matière scolaire. En repassant mes souvenirs, je me revois tantôt acteur, tantôt danseur. Par contre, je n'ai pas une photo me montrant bien assis sur les bancs d'une classe. Quel hasard !

C'est probablement à cette époque que les Poulin laissent la rue d'Auteuil pour la rue Notre-Dame, face au Garage Bégin qui s'occupait de l'entretien des autobus municipaux. Il y avait également mes « grandes amies », les demoiselles Bégin qui m'aimaient beaucoup. Combien de fois, avec la complicité des chauffeurs, je faisais plusieurs tours de la ville en autobus. C'était presque un voyage au bout du monde. Les conducteurs connaissaient bien mes « relations » avec les demoiselles Bégin et aucun d'entre eux n'osait me disputer.

J'ai retrouvé dans un vieil album quelques photos qui me laissent encore sombre aujourd'hui après tant d'années. Elles me rappellent les quelques mois que j'ai vécus dans une institution à Saint-Ferdinand d'Halifax. Sur la rue Notre-Dame où nous étions installés, la famille Poulin s'était enrichie de trois autres enfants : Thérèse, Ginette et Lucie. Devant la besogne familiale, maman Jeannette ne pouvait plus résister et c'est moi qui fus placé pensionnaire. J'étais probablement le plus « tannant ». Que j'étais donc loin de la chaleur du foyer avec tout son environnement d'affection et d'attention. Imaginez l'enfant tout frêle que j'étais, dans un immense dortoir au beau milieu de petits étrangers aussi tristes et ennuyeux que lui. Quels concerts de larmes et de reniflage on a pu donner en ces lieux ! Chacun de nous avait l'impression d'être isolé aux confins de la terre, dans quelque pays de mission où les nouvelles arrivent des mois en retard. Quel coup dur pour une sensibilité à fleur de peau, pour un enfant qui avait été élevé en serre chaude, entre ses grands-parents et les membres de sa famille.

Comment s'en sortir ? J'ai imaginé les stratagèmes les

plus bas que pouvait inventer une tête d'enfant d'une douzaine d'années. J'ai « profané » un lieu saint... en cassant tous les lampions à l'église! Un vrai cas d'expulsion! Ô merveille... la sanction a été appliquée à la lettre et mon père est venu me chercher le dimanche suivant. Quelle délivrance!

Je me retrouvais dans mon milieu naturel, au cœur d'une vie familiale active. Nous venions d'aménager, toujours sur la rue Notre-Dame, mais plus près du centre-ville et à côté du Collège de La Salle. Nous étions à l'étage. En face se trouvaient trois commerces: la cordonnerie d'Adrien Laflamme, le magasin Bédard CCM et la bijouterie Viateur Bolduc.

De l'autre côté de la rue, se trouvaient les bureaux du Bell Telephone et j'y comptais déjà un bon groupe d'amies. Au moins deux fois par jour, je devenais leur commissionnaire attitré. Après avoir monté quelques marches depuis le niveau de la rue, j'actionnais du palier, le système d'intercommunication. Il y avait toujours une jolie voix qui me parlait, comme venue de nulle part... Ça m'impressionnait ce truc d'où sortaient des voix différentes tous les jours.

« — Bonjour, pour vous servir...

— C'est Michel, c'est pour votre commande... »

J'entrais alors en ces lieux mystérieux tout faits de fils, d'écouteurs, de sonneries bizarres et je retenais par cœur tous les détails des commandes de la pause-café.

« — Mlle Gilberte Comtois, un café sucre et lait.

— Mlle Ernestine Blanchette, café, lait seulement.

— Miss Rose Cookson, un thé et muffin... »

J'étais déjà en affaires et les profits de l'entreprise étaient investis dans une opération-charme. Pour me faire pardonner les fredaines de mon jeune âge, j'achetais quelques friandises que je laissais sur la table de cuisine à l'intention de ma mère avec une note probablement bourrée de fautes: « De votre fils qui vous aime beaucoup, Michel ». Ça réussissait à tout coup! Ce qu'un enfant peut être sacripant quand il utilise la candeur de sa jeunesse et la naïveté désarmante de son cœur généreux.

Puisque je suis au confessionnal des confidences, aussi

bien continuer. On dit qu'un péché accusé est déjà à moitié pardonné...

À la maison, il faut dire que je n'étais pas de tout repos et que j'en brassais de l'air. Dans la famille, on rappelle souvent mes «séances» improvisées avec ma sœur Thérèse. Les draperies du salon devenaient son voile de madone et les tentures d'une chambre se transformaient pour moi en drapé romain... Je vous laisse imaginer les dialogues qu'on se lançait dans pareil accoutrement. Les hauts faits de l'Histoire ne me sont jamais restés inscrits avec des dates précises. Ainsi donc, Jeanne d'Arc parlait à Napoléon de ses victoires tandis que Valentino faisait la cour à Madame de Pompadour ! Au diable les vérités historiques, on s'amusait ferme et à bon compte. La télévision n'avait pas atteint encore notre patelin des Cantons de l'Est.

Comme tous les enfants de mon âge, j'ai eu mes petits bobos. Vers neuf ans, une violente crise d'appendicite laisse présager une intervention chirurgicale, mais c'était une fausse alarme. L'opération eut lieu deux mois plus tard.

J'adorais aussi modifier l'aspect intérieur de la maison. Que de fois, les meubles ont voyagé d'une pièce à l'autre au grand désespoir des parents. Heureusement que les appareils ménagers constituaient des objets trop lourds à transporter, la cuisinière aurait pris le bord du salon un de ces bons jours ! J'ai toujours dit que l'ennui était la fille de l'uniformité. À l'époque, j'avais une autre marotte qui ne m'a pas encore laissé : j'ai horreur des éclairages crus, je préfère les lumières tamisées. Ainsi je partais en chasse dans la maison pour obtenir une luminosité douce. D'une lampe à l'autre j'éteignais, pour finalement laisser tout le monde dans l'obscurité la plus totale. J'étais vraiment lunatique et fort distrait. On dit que c'est le propre des artistes... Belle excuse !

À peu près à cette époque, j'étais toujours «juste sur une patte» — comme souvent aujourd'hui — et je me suis blessé en descendant un escalier à vive allure. Au moment de m'évanouir, j'aurais lancé : « Mon Dieu, je vais mourir »... Cette blessure au nez me causa bien des troubles par la suite, surtout au début de ma carrière de chanteur. J'éprouvais

beaucoup de difficultés à respirer; un séjour à l'Hôtel-Dieu de Montréal régla ce problème en grande partie.

Certains ont déjà écrit que j'avais songé à me destiner vers les ordres, la prêtrise. C'est peut-être pousser loin l'interprétation qu'on donne souvent aux jeux des enfants. Presque tous les jeunes ont rêvé d'être conducteur de camion ou pompier, pape ou martyr. Les petites filles devenaient garde-malade, sœur missionnaire ou hôtesse de l'air, selon les cadeaux trouvés sous l'arbre de Noël l'année précédente! Il est vrai que mon père m'avait construit un autel dans le sous-sol de la maison, ma mère avait contribué à «ma première cure» en confectionnant les ornements sacerdotaux essentiels à ma nouvelle mission.

Des caisses d'oranges avaient servi de matériaux de base pour élever l'autel et construire le tabernacle. De vieux draps s'étaient transformés en nappe sacrée et «Dominus vobiscum!» le jeune abbé Poulin était entouré de ses non moins jeunes paroissiens d'un jour pour l'office sacré. En cela, on imitait le prêtre qu'on servait si souvent à l'autel de l'église Saint-Alphonse. Le silence le plus religieux régnait durant ces cérémonies. Malheur au premier qui aurait osé rire ou même sourire. À notre époque, dans l'église, c'était silence parfait. Dans «mon église» également! On y récitait aussi le chapelet avec quelques entorses aux différents mystères joyeux et douloureux. Il est fort possible que Marie-Madeleine se soit retrouvée devant Pilate un de ces jours, que Simon de Cyrène ait donné sa photo aux Saintes Femmes et que Caïn soit ressuscité le troisième jour... Peu importe, c'était du sérieux et nos jeux d'enfants n'étaient que la reproduction des gestes qui marquaient notre vie.

La religion occupait une place importante dans notre quotidien. Presque tous les jours, la chorale de l'école, sous la direction du frère Gérard, pratiquait pour l'office du dimanche prochain. On apprenait par cœur les chants et les prières de la grand-messe dominicale. On dit que j'avais une voix agréable, assez juste et bien disciplinée pour le chant choral.

Nous étions installés au jubé tous les dimanches. Je dis nous, puisque papa faisait partie de la chorale des hommes et

moi, de celle des enfants. Mon père chantait la basse et j'avais probablement la voix la plus claire de notre manécanterie. J'ai vécu des moments bien émouvants dans ces hauteurs de notre église paroissiale. Les grandes fêtes comme la Noël semblaient remplies de mystères et d'émerveillement. Au chœur de chant, j'avais l'impression d'être plus près du ciel! Comme la voix d'un enfant est bien éphémère, ma carrière de rossignol a duré ce que durent les roses... et je me suis retrouvé enfant de chœur... avec une voix qui muait vers les notes graves.

Une consolation toutefois : on pouvait servir la messe et ça payait 5 cents par matin, tandis qu'au jubé on était bien loin du profit! Je blague aujourd'hui avec ça, mais ces idées n'effleuraient même pas nos têtes d'enfant.

Depuis quelques années, notre ville rayonnait dans la région par son poste de radio CKLD qui était entré en ondes le 12 février 1950. Il serait intéressant de connaître l'importance de cette station de radio dans le développement des arts à Thetford. Par exemple, Mlle Élisabeth Bolduc — devenue plus tard Mme Witcher — s'est dévouée sans compter pour aider les jeunes à passer les feux de la rampe. Durant près d'un quart de siècle, elle a animé des émissions de talents locaux et plusieurs lui doivent leur carrière. Mon frère André a vu l'émission commanditée par l'Asbestos Corp. lui servir de tremplin au début de sa carrière. Le jeune pianiste Michel Dusseault a commencé aussi à cette émission avant d'être lancé par les Jeunesses musicales du Canada comme pianiste de concert. Mlle Bolduc a vu passer à son émission hebdomadaire des chanteuses comme Dorothy Fox, Nicole Alain-Bégin, Carole Cloutier et tant d'autres. Lorsqu'on lui parle maintenant de ma participation, Mme Witcher avoue bien honnêtement que mes performances ne l'ont pas impressionnée outre mesure puisqu'elle ne se souvient même pas de l'année.

«J'ai vu tant de jeunes au cours des ans et je n'ai malheureusement pas gardé de livre de bord du programme. J'avoue qu'il serait intéressant aujourd'hui de lire les remarques que j'inscrivais sur la musique en feuille de chaque interprète. Je n'ai pas d'enregistrement puisqu'à l'époque,

nous étions en direct. Les magnétophones étaient rares... » de préciser celle qui m'a accompagné pour la première fois en ondes. Pour ma part, j'avoue à ma courte honte que j'ai oublié depuis longtemps les titres des chansons interprétées ce soir-là à \$3 pour 15 minutes d'antenne.

Mlle Élisabeth Bolduc présentait un éventail étendu de talents. En plus d'être pianiste-impresario, elle animait une émission féminine et un courrier du cœur. Elle m'a rappelé récemment un souvenir dont la narration l'égaie encore. L'annonceur de son émission — Raymond Buri devenu Raymond Bernard de CFTM-TV, Montréal — la présentait en ces termes : « Pour répondre à vos questions, j'ai le plaisir de vous présenter Élisabeth que voici ». Le 30 novembre 1955, elle reçoit une lettre adressée : Madame Élisabeth Que voici, CKLD, Thetford Mines. » Mademoiselle Bolduc trouvait ainsi son premier nom d'artiste. Aujourd'hui, elle vit en banlieue de Montréal au milieu de ses souvenirs ; une section de la bibliothèque de l'Université Concordia porte le nom de son défunt mari : The Douglas Witcher Library. Monsieur Witcher, musicien réputé, a laissé à Concordia plus de trente années de recherches en musique, particulièrement dans les partitions de musique de danse.

Mon stage à la Fanfare de Thetford semble avoir laissé des traces plus profondes. Sous les directeurs Paquette et Frappier, j'ai fait partie de la section des rythmes. La tambourine était mon instrument de combat pour les nombreuses parades, mais, grand Dieu que j'éprouvais du mal à garder le pas avec ce machin-là sur les genoux. Mon frère Clément, trompette, m'expédiait des taloches d'un côté parce que je perdais la mesure et d'autre part, M. Charles Vermette me montrait les éléments du solfège pour que je puisse suivre la musique en feuille. Quelle dure école pour le grand foïn que j'étais !

Les sports m'ont aussi passionné. Cependant, à cause d'un problème d'ongles, le hockey m'a été défendu mais je me rabattais sur le ballon-panier, un sport qui ressemble étrangement à du ballet. J'ai eu l'occasion de vérifier cette similitude il y a quelques années lorsque j'ai suivi des cours

de ballet-jazz chez Peter George en vue d'un gala à la Place des Arts de Montréal.

Au collège La Salle, je complète ma neuvième année avant de me lancer dans une aventure qui a connu ces moments tragiques pour l'époque. Comme je jouais souvent avec des copains de langue anglaise, particulièrement au basketball, après entente avec mon «paternel», je décide de poursuivre mes études au Johnson High School dans la paroisse Saint-Maurice. Ô drame! Ô conflit! Ô guerre de religion! J'avais mis les pieds et tout le reste dans une école protestante. Une menace d'excommunication planait au-dessus de ma tête comme une épée de Damoclès. Mon brave curé Monseigneur Dubé allait probablement informer Rome et toutes les sacrées congrégations qu'un de ses paroissiens était en instance de perdre la foi, ou du moins, venait de s'aventurer sur le chemin qui mène à Satan, à ses œuvres et à ses pompes! L'affaire a été portée au cœur de la famille Poulin et le jeune Michel prenait la direction de la section anglaise du Couvent des bonnes sœurs.

Miss Whealan a fait preuve de beaucoup de patience avec moi et c'est ainsi que les deux dernières années de mes études se sont passées à apprendre l'anglais dans une institution de nonnes. On l'appelait le St. Pat High School. Que de services remarquables ces cours-là me rendent aujourd'hui dans une carrière qui m'a trébuché de Toronto jusque dans les îles du Sud.

Chapitre 2

Un étalagiste qui préfère chanter

Au début de l'été 1954, l'heure de vérité vient de sonner pour moi. Comme j'en ai marre des études et — heureuse coïncidence — il faut un salaire de plus à la maison, je décide d'aborder le marché du travail. Premier employeur : la mercerie Setlakwe.

J'ai très peu fait de ventes au comptoir. J'aidais à placer la marchandise en étalage et je préparais les vitrines. Comme apprenti, je ne savais rien faire... et je le faisais très bien ! Le salaire de 35 \$ par semaine convenait bien à un débutant.

Près d'un an se passe sans heurt ni malheur, mais aucune possibilité d'avancement ne s'annonçait. Prenant mon courage à deux mains, je demande audience à l'échevin Euclide Ferland, propriétaire d'une «ferronerie». Il m'engage sur-le-champ. De l'été 1955 au printemps 1957, je serai pour lui un employé dévoué et consciencieux. J'avais toute sa confiance. Son fils Jean-Guy continue d'exploiter aujourd'hui l'affaire si bien lancée par son père. Enfin, le travail

était dessiné sur mesure pour mes goûts et mes capacités. On m'avait confié la responsabilité des vitrines et j'en faisais un point d'orgueil et de fierté. Les vitrines de la Ferronnerie Ferland deviendront un centre d'attraction et un sujet de conversation à Thetford.

Dès le premier automne, une vitrine de chasse me vaut un premier prix. J'y avait mis tout mon cœur... et beaucoup d'accessoires. D'une forêt voisine, j'avais rapporté une couple de douzaines de petits bouleaux. Les gens du Club chasse et pêche m'avaient prêté un ours empaillé, des castors, un chevreuil. La cabane en bois rond du chasseur figurait dans une extrémité de la montre et un mannequin, habillé en sportif, portait un costume aux couleurs vives, sa carabine pointée vers le sol, comme le veut le règlement. Les feuilles d'automne multicolores jonchaient le sol; ça sentait la chasse à plein nez!

Il y avait toujours beaucoup de suspense dans la présentation des vitrines du jeune Poulin. Aussitôt la période terminée, des papiers blancs masquaient la vitrine et le public attendait toujours avec impatience ce que réservait le petit «génie en herbe». On en parlait sur le perron de l'église tellement la curiosité était grande... ce qui ne me déplaisait pas du tout.

Plusieurs anecdotes ont marqué cette période de ma vie. Un matin, je constate un attroupement devant la ferronnerie. On dirait un accident. En approchant, je réalise bien que ma «vitrine de cuisine» est descendue dans la rue. La veille, parmi d'autres éléments, j'avais bien placé en équilibre une cuisinière, un réfrigérateur... penchés à l'avant pour bien exhiber les ronds du poêle, l'intérieur du fourneau etc. Un employé s'était aventuré sur «mon terrain», avait fait balancer le tout dans la vitre puis à l'extérieur du magasin.

À l'occasion de la Noël, probablement en 1956, l'inspiration aidant, j'avais transformé la vitrine en un ciel du Pôle Nord. La carriole de Santa Claus flottait dans les airs tirée par des rennes qui ne touchaient pas à terre. Les enfants collaient leur nez sur la vitrine glacée pour admirer de plus près.

J'ai poussé l'extravagance jusqu'à montrer des person-

nages nus dans un décor de salle de bain. Heureusement pour la morale, de généreuses vagues de ouate remplaçaient l'eau et la mousse du bain...

C'était le bon temps. Madame Huot qui travaille toujours là, se rappelle que je chantais à pleine voix en bâtissant mes chefs-d'œuvre. Des employés me lançaient d'un bout à l'autre du magasin :

« Ta gueule, Poulin, on s'comprend pas au comptoir »...

J'étais heureux, la vie était belle, mais il y avait quand même certaines menaces à l'horizon. Monsieur Ferland me ramenait souvent à la réalité :

« Si tes vitrines ne sont pas finies vendredi soir, tu ne vas pas chanter... »

Je passais des heures à figoler mes vitrines avant de les dévoiler à la vue des passants. Puis le vendredi soir venu, j'étais le premier à sauter dans l'auto qui amenait mon frère André et d'autres musiciens vers un hôtel de la Beauce ou de l'Estrie pour une soirée de danse. Comme je n'étais pas d'âge à fréquenter les clubs, je devais me faire discret. André faisait partie d'un orchestre avec Anita Beaudoin comme chanteuse, Hervé Trépanier jouait le rôle de manager, Bert Boulanger évoluait au trombone et au piano, Bertrand Leblond, au saxophone, un Haïtien du nom de Jarvis était le guitariste du groupe. Souvent Rita Fradette se joignait à la formation.

Le vendredi soir, le groupe travaillait à l'Hôtel Commercial d'East Angus, le samedi soir à l'Auberge de Saint-Georges de Beauce. Il y avait également des engagements au Balmoral de Thetford, à Beauceville, à Saint-Sévérin et jusqu'à Jackman, aux portes du Maine.

Au début, André Roc était le chanteur vedette de l'orchestre, mais à l'occasion, il acceptait que je donne un duo avec lui. Notre grand succès de l'époque : *Heart of my Heart* suivi de près par *Side by Side*. Mon frère André n'aimait pas, à cause de mon âge, me voir évoluer dans ce milieu et me répétait souvent :

« Tu devrais rester à la maison, ce n'est pas un monde pour toi, la musique. Tu n'as pas l'âge, tu t'embarques trop... »

De telles remontrances, à 16 et 17 ans, produisent

souvent l'effet contraire! La musique et la danse me grisait. À l'occasion, Anita Beaudoin me demandait de chanter avec elle *Rita de Panama* et *Je ne sais pas ce qui m'attire*. Nous avions du succès et ça m'emballait. Même qu'un soir, on m'a demandé de chanter seul. J'ai donné *Hernandos Hideaway* en imitant le bruit des castagnettes avec ma bouche. Pendant que l'orchestre jouait, j'invitais les filles à danser. Les rythmes du Sud ont toujours su déclencher en moi la frénésie d'un petit démon qui se réveille facilement. Quelle soirée enivrante avec tous ces cha-cha-cha, les mambos, les meringués. Il y avait aussi la grande valse et le swing!

Aux petites heures du matin, le chemin du retour vers Thetford semblait toujours trop long. Les musiciens empochaient un maigre 5 \$ tandis que pour moi, un monde de rêve s'ouvrait avec tous ses mirages.

Un bon jour, mon frère André, porté par la renommée, décroche un engagement à Montréal, le chanceux! Son départ m'attristait évidemment, mais il laissait vacant le poste de chanteur du groupe. J'ai tenté ma chance et ça a marché. *El cumbachero* se plaçait en tête de mon palmarès. Les soirées de danse me paraissaient toujours trop courtes. Partout où le groupe était demandé, le succès couronnait nos apparitions. Nous avons bravé mille et une difficultés pour donner nos galas. Je me souviens d'avoir traversé la Chaudière en chaloupe un soir de débâcle pour atteindre Beauceville. La poussiéreuse Rambler de Trépanier nous a conduits un soir à Jackman pour un spectacle. Contrairement à mes habitudes, j'avais endossé mon nouveau complet de scène avant de quitter Thetford. Imaginez un peu l'aspect du costume bleu marine en descendant de l'auto à l'hôtel américain. J'en étais revenu à ma couleur préférée, le gris pâle...

Un autre soir, nous revenions de Weedon. Bert Boulanger conduisait la Cadillac d'Hervé Trépanier. On aurait pu couper la brume avec un couteau. Soudain, un bruit! On avait frappé une vache qui se retrouva dans le fossé. Trépanier, sous l'impact, fut éjecté et se retrouva sur l'accotement, le pantalon en lambeaux. Nous nous sommes

rendus chez l'habitant pour demander de l'aide et payer les dommages à la vache. C'était une perte totale!

Plusieurs soirs, après la remise des enveloppes de paie, Anita Beaudoin me remettait son 5 \$.

« Mon petit, t'en as plus besoin que moi... »

Aujourd'hui, Anita continue ce métier qu'elle adore depuis toujours. Si un soir, vous voyez son nom à l'affiche quelque part, le déplacement en vaut la peine. Vous trouverez une femme qui aime son public, qui vit pour son métier et si vous entrez dans ses confidences, elle vous parlera peut-être de ce spectacle qu'on présentait ensemble à l'Auberge Saint-Georges dans la ville du même nom. Le thème tournait autour des danses apaches. Pour donner du réalisme à la grande production, j'imaginai un feu avec des Indiens autour. Selon mes renseignements, le matériau qu'on brûlait ne devait pas produire de fumée. Erreur grave, il fit une « boucane » âcre qui obligea tout le monde à sortir de l'hôtel, le temps que les Apaches corrigent la malencontreuse situation...

D'autres tentatives connurent des succès moins explosifs mais plus appréciés par les spectateurs et les propriétaires d'hôtels. Je me souviens du mardi gras 14 février 1956 à l'auberge Saint-Georges. Puisque c'était également la Saint-Valentin, on avait organisé une soirée du tonnerre. Anita Beaudoin portait une longue robe blanche décorée de coeurs tandis que je chantais avec ascott au cou et ceinturon à la taille. Le concours des costumes remporta un succès inespéré. Ces belles soirées demeurent pour toujours gravées dans nos mémoires.

Aujourd'hui encore, je me rappelle avec émotion les gens qui nous ont donné la chance de nous produire en leur établissement. À East Angus, nous rencontrions régulièrement les propriétaires, MM. Maurice Boisvert et Eddy Ménard. Ce dernier a quitté ce monde en 1970. Le proprio de l'Auberge à Saint-Georges, M. Léo Grenier est décédé en octobre 1965 et même l'auberge n'est plus. Récemment, en fouillant dans mes souvenirs, je cherchais le nom des gens du Manoir du Lac Etchemin où j'ai déjà chanté. Impossible, même dans le dernier fond de tiroir...

Au cours de ces belles années de travail amateur, ça faisait chic de présenter un répertoire américain. D'ailleurs, le catalogue de chansons québécoises n'était pas très bien garni. Félix Leclerc promenait son *Petit bonheur* depuis cinq ans, Jean Lalonde marquait la fin d'une époque.

Outre les chansons américaines, il y avait également les noms de vedettes qui devaient «sonner» outre 45e parallèle. Dans mon esprit, il y a deux catégories de gens qui adoptent des pseudonymes : les bandits et les vedettes. Pour ma part, on m'appelait Mike Mitchell, ça faisait plus commercial que Poulin.

Cependant, j'en suis revenu à Mike Poulin pour ma première présence à la télévision. Chaque jeudi soir, le canal 7 de Sherbrooke, CHLT-TV, présentait *Café-Express*, une émission de variétés mettant en vedette des talents de la région. On m'avait invité sur la foi de la réputation que notre groupe connaissait dans les salles de danse de l'Estrie et de la Beauce. C'était le jeudi 18 octobre 1956.

L'atmosphère d'un studio de télévision m'a passionné dès que j'y mis les pieds. Tout semble si irréal! Les gens parlent un langage technique complètement hermétique pour les non-initiés et il existe une sorte d'électricité dans l'air qui vous prend jusqu'aux tripes. Les dernières secondes avant l'entrée en ondes ne peuvent se décrire. On annonce votre nom, vous entendez à peine la musique puis l'œil inquisiteur de la caméra dont le voyant rouge s'allume vous regarde et... vous êtes rendu dans des milliers de salons. J'ignore complètement le rendement que j'ai fourni devant les téléspectateurs mais un sentiment étrange m'a envahi au moment de cette émission : je sentais que ce métier allait devenir le mien pour toujours. Tout comme un coup de foudre, j'étais devenu heureux de la vie du music-hall. À compter de ce soir-là, les vitrines de la ferronnerie présentaient un peu moins d'intérêt pour moi. Les soirées de musique n'arrivaient jamais assez rapidement. Les semaines paraissaient interminables et c'est avec joie que je retrouvais le groupe pour les spectacles de la fin de semaine. Ma vie allait bientôt changer...

Chapitre 3

Le premier barreau de l'échelle

Un des coups de fil les plus importants de ma vie a sonné un après-midi de l'hiver 57 chez Ferland.

«Poulin, longue distance, c'est pour toi».

Mon interlocuteur était l'organiste Marcel Robitaille de Sherbrooke. Le chanteur du groupe l'avait quitté et son contrat devait se poursuivre au Carnaval Lounge de l'Hôtel Union des frères Dugré. Robitaille avait entendu parler du groupe de musique Hervé Trépanier et particulièrement du jeune chanteur, m'a-t-il précisé.

Avec l'enthousiasme et la frénésie d'un homme qui a gagné le gros lot, je claironne l'heureuse nouvelle à mes parents. Il faut dire que je n'ai pas connu un succès délirant de la part de mon «paternel».

«Il n'en est pas question! Tu as un bon emploi, reste chez Ferland. Le monde de la musique, à plein temps, je ne veux plus en entendre parler!»

Le grand bonhomme de 19 ans vivait alors les heures les plus sombres de sa nouvelle carrière. Comment obtenir la permission de papa Ernest? Une longue opération charme est alors entreprise avec la complicité de maman. Régulièrement, Marcel Robitaille me talonnait au téléphone pour m'arracher un «oui» définitif et m'offrir un contrat. Au début d'avril 1957, papa consent à laisser partir son fils pour la grande aventure. En faisant mes adieux à Monsieur Ferland, ce dernier me dira :

«Je savais depuis le début que tu en viendrais là... Bonne chance!»

C'est à bord de l'auto familiale que ma mère et mon père sont venus me conduire à Sherbrooke. Un complet neuf, une chemise blanche et une cravate, quelques dollars en poche et beaucoup d'espoir au cœur.

Le premier soir que j'ai passé dans ma petite chambre de l'Hôtel Union, le sommeil a été long à venir. Un peu comme un film, mes dix-neuf années se sont déroulées sur le mur pâle de ma «piôle». «Est-ce que j'ai pris la bonne décision? J'aurais dû attendre un peu? Si ça ne marchait pas, est-ce que Ferland me reprendra?» Le lendemain après-midi, je rencontrais les membres de l'orchestre pour la première répétition.

«Tu dois jouer d'un instrument pour travailler avec nous», de préciser Marcel Robitaille.

Les chanteurs autonomes devaient faire partie d'une «union» et pour les accompagner, les musiciens également. De plus, les salles d'hôtels devaient être agréées. Hors de Montréal et Québec, aucun propriétaire d'hôtel ne désirait se joindre à ces unions. Alors, je serai musicien-chanteur, membre à part entière de l'orchestre. Tous les problèmes d'union disparaissaient, mais pas les miens... Jouer quel instrument? Après un long conciliabule, on décide que mon allure se marierait bien avec une basse, cet énorme «violon» de sept pieds de hauteur. Une seule difficulté, je n'avais jamais pris une basse dans mes bras. Paul O'Bready, le pianiste, me montra où se trouvaient les notes sur la basse. L'organiste Marcel Robitaille ferait les effets de basse sur le pédalier de son instrument. En cas de panne, Jacques Auger,

le percussionniste ajouterait quelques sons supplémentaires sur l'un de ses tambours et cymbales. Une telle mise en scène me permettrait d'y aller de mes plus belles chansons tout en pinçant distraitemment les cordes de ma basse comme un vieux « pro ». Et voilà, nous sommes en affaires.

Pour le placard publicitaire à l'entrée du cabaret ainsi que pour l'annonce dans le quotidien *La Tribune*, Marcel Robitaille commande un montage avec nos photos. On y lisait : « En vedette tous les soirs, l'orchestre le plus populaire, Marcel Robitaille et son ensemble. Les chansons de Michel Paulin, vedette de la radio et de la TV, au chic Carnaval Lounge. L'Hôtel Union où tous les amis se rencontrent tous les soirs, sur la rue King à Sherbrooke ». Décidément, je me cherchais un nom qui accrochait... mais il restait de la place pour de l'amélioration. Quant à « vedette radio et TV », j'avais à mon crédit une apparition à la télévision et quelques radios à Thetford!

Mon répertoire offrait les grandes mélodies de l'heure ainsi que les anciens « standards » pour la danse. *You and the Night and the Music*, *Zing with the string of my heart* sont deux titres qui rappelleront aux plus anciens, ceux de ma génération, d'excellents souvenirs. Les premières semaines de notre engagement, les couples dansaient pendant que nous faisons notre musique, mais avec le temps, nos soirées ressemblaient plus à des spectacles. Lorsque je chantais, les clients de l'établissement retournaient à leur table et écoutaient nos mélodies. Je revois encore ce vaste plancher de danse tout éclairé par le dessous et la lumière filtrant par des rondelles de plastique translucide. Des jeux de lumières multicolores agrémentaient le double plafond du club.

Au printemps 1957, c'était la guerre des clubs à Sherbrooke, chacun se prétendant le plus populaire. Nous étions en haut de la côte King tandis qu'à peu de distance, rue Wellington, l'Hôtel New Wellington de monsieur Bourgault nous livrait une concurrence de taille. La vedette du cabaret Flamingo était un jeune musicien de Québec, Marc Legrand. Il était l'un des premiers à introduire un orgue électrique dans un club. Son succès se traduisait par des lignes d'attente à l'entrée.

Le premier honneur qu'on m'a octroyé, c'est le titre de « découverte de l'année 1957 » à Sherbrooke. Mon engagement à l'Hôtel Union se termina vers la mi-juillet et je quittai pour des vacances bien méritées à Cape Cod. Serait-ce la chanson de Patti Page *Falling in love with old Cape Cod* qui m'avait influencé? Qui sait?

Avant de quitter définitivement Marcel Robitaille, il me donna un autre précieux conseil.

« Paulin n'est pas très commercial et c'est trop près de Poulin. J'ai connu un chanteur d'opéra qui se nommait Louvain, comme la ville de Belgique. Ça sonne bien... »

J'en était rendu à mon quatrième nom... et certainement le dernier. Au retour de Cap Cod, des copains me déposent à Montréal. À moi, l'aventure et la grande ville.

Chapitre 4

A moi, la métropole!

En remontant la rue Saint-Hubert, un peu au nord de Sherbrooke, une pancarte retient mon attention : « Chambre à louer ». Une contrebasse sur les épaules, c'est lourd à la fin... Je sonne, je loue, je m'installe et je glisse l'énorme instrument sous mon lit.

Mon bagage est humble : deux complets, un carnet d'adresses, quelques musiques en feuilles et cinq mois d'expérience dans un club.

Mon grand frère André Roc se targuait d'avoir son nom en lettres grosses comme ça à l'entrée des cabarets. Une fois de plus, les frères Poulin ont eu quelques discussions, mais pas dans la veine que certains journaux à sensations voulaient l'indiquer. André était lucide.

« Montréal est une grande ville. Le métier est difficile, les places sont rares. Tu ferais mieux de retourner à Thetford... »

Il fallait plus que ça pour décourager mes élans de jeunesse. La piqûre du music-hall vous met dans la peau un virus bien malin qu'une discussion fraternelle ne peut

déloger. À court d'arguments, André m'invite à participer à un concours d'amateurs au Mocambo. André a peut-être influencé le jury... J'ai décroché le premier prix : une « coutellerie » que j'ai donnée en cadeau de noces à ma sœur Suzanne. *See You Later Alligator* fut mon « cheval » de bataille.

Mon frère n'avait pas réussi à acheter la paix pour si peu. Régulièrement, j'allais l'entendre chanter au cabaret et comme dans la chanson d'Aznavor : « Je m'voyais déjà en tête d'affiche... » Un soir, il me présente Madame Lilian Turner et sa fille. Mme Turner dirigeait une agence de « booking d'artistes ».

« Viens me voir demain, mon petit, j'aurai probablement quelque chose pour toi. »

Aussi précis que les heures de la marée, le lendemain matin, je suis au bureau de cette grande patronne qui distribue les engagements à droite et à gauche à Montréal.

« J'ai pour toi une semaine comme M.C. dans le nord de Montréal, à l'Hôtel Central de Saint-Martin. Le cachet 100 \$ pour 14 shows... »

Comme l'engagement devait commencer dans quelques jours, je saute dans le premier car en direction de Thetford pour une vraie séance de pose au Studio Irénée. Il me fallait des photos d'artiste.

Au retour, André Roc me donne des orchestrations qui ne lui servaient plus et houp ! voilà venir le premier engagement.

Au 3973, rue Saint-Hubert, j'occupais une chambre dont l'unique fenêtre donnait sur la cour intérieure. Évidemment pour 10 \$ par semaine, il ne fallait pas s'attendre à occuper une suite au Ritz-Carlton avec les tapis mur à mur. Mais le propriétaire Clément Roy faisait déjà partie du « jet set » de l'époque et il adorait la vie nocturne de Montréal. Presque tous les soirs, monsieur Roy fréquentait les boîtes à la mode. Lorsque je lui fis part que le prix du « logement » à 10 \$ grevait mon maigre budget, il me proposa une chambre à 7 \$ en avant de l'édifice, mais sans fenêtre et légèrement sous l'escalier assez bruyant. Comme la pauvreté n'est pas un vice, je transfère mes biens dans l'humble réduit... Je suis en

mesure de jouer le mélodrame « Le pauvre sous l'escalier ».

Un incident vint assombrir cette fiévreuse attente. La maison de chambres de la rue Saint-Hubert n'était pas l'anti-chambre de l'Oratoire Saint-Joseph. Je m'étais laissé dire qu'il s'y passait des choses pas très catholiques, mais dans ma grande naïveté, je n'avais rien remarqué. Souvent je jouais aux cartes avec les autres «chambreuses» de l'étage. Elles n'étaient pas très frileuses et portaient des vêtements relativement courts, mais c'était leur droit, que je me disais. Vous le voyez bien, j'étais plus naïf qu'une nonne la veille de ses vœux temporaires...

Pour dire la vérité, j'étais installé dans un lupanar... ou presque. Le propriétaire ne venant que le jour des «loyers», n'avait pas exigé de «billet de confession» de ses locataires. Une soirée bien ordinaire, un raid de police me met en présence d'une réalité très concrète. Les policiers de l'escouade de la moralité sont sur les lieux, le panier à salade est en bas qui attend... les dames de petites vertus aux costumes vapoureux.

Un des constables de l'escouade m'apostrophe avec son langage d'académicien des tavernes :

«Toué le jeune, t'as pas l'air d'être avec eux autres. Déguerpis d'ici au plus c.... À notre prochaine visite, on t'embarque si t'es encore ici (tte)!»

Le lendemain de cette affaire, je fouillais les journaux pour m'assurer que la nouvelle n'était pas en manchette. Imaginez un peu si pareille chose s'était rendue aux oreilles des Poulin à Thetford! Je n'aurais pas eu de décision à prendre. Le téléphone m'aurait apporté ce monologue du «paternel»:

«J'ai lu la nouvelle. Prends tes bagages et viens m'expliquer ça de près. Je t'attends ce soir!»

Heureusement, les journalistes ne «couvraient» pas toutes les descentes de routine. J'avais donc un sursis. Monsieur Roy qui conduisait à l'époque une Impala convertible, m'impressionnait beaucoup. Pour moi, il était l'image de l'homme d'affaires qui a réussi et qui peut se permettre des loisirs.

Souvent, il prenait le temps de me conduire à des

rendez-vous en vue de mon premier contrat. Que d'idées folles me trottaient dans la tête en ces moments. Pour moi, j'étais devenu une « future vedette » à court terme. Il ne me restait que la gloire à apprivoiser et le succès à mériter...

Le grand soir arriva... l'Hôtel Central de Monsieur Rodolphe Girard venait d'être rénové complètement. Une salle immense avec plus de 500 places et une scène en plein centre. À la répétition de 4 heures, aucun problème ne semblait paraître à l'horizon, mais le soir... ce fut différent. Le mardi soir, les gens venaient spécialement pour voir le nouveau spectacle de la semaine. Déjà dans la loge, je sentais un trémolo dans ma voix, les paroles de ma chanson d'ouverture s'effaçaient comme derrière un nuage. Au moment du premier spectacle, l'orchestre attaqua son roulement pour annoncer le maître de cérémonie, je montai sur la scène avec un micro qui me glissait dans les mains. J'escamotai la première mesure, puis la deuxième et finalement je me suis retrouvé pleurant à chaudes larmes dans les bras de Monsieur Girard, le propriétaire. Il aurait pu m'indiquer la loge, la valise et « Au revoir et ne reviens plus jamais » ...comme dans la chanson. Maintenant, lorsque je présente Monsieur Girard comme mon deuxième père, vous comprenez mieux le sens de mes paroles. Monsieur Girard et son épouse Alice ont soutenu mes premiers pas sur une scène de prestige comme la leur.

Au deuxième show, ma chanson d'ouverture coula mieux. « Mon ami, réveille-toi, la vie te glisse entre les doigts »... Puis j'enchaîne les autres : *En plein cœur*, *Vivre avec toi*, *Je ne sais pas*, *El cumbachero*. Je présente le numéro de variétés, une danseuse exotique de L.A. (non pas Los Angeles mais l'Abord-à-Plouffe) qui s'enfargeait dans ses mille voiles, et enfin, la vedette du spectacle. La semaine alla si bien que Monsieur Girard prolongea mon contrat d'une semaine supplémentaire.

Tous les soirs, monsieur Roy faisait un crochet par la maison de la rue Saint-Hubert pour me prendre et me déposer à l'Hôtel Central. Souvent après le spectacle, il repassait me prendre et l'on organisait une partie, rue Saint-Hubert. Comme les clubs fermaient leurs portes à minuit le

dimanche soir, on se réunissait, un groupe d'amis, pour fêter. Guy Picard qui dirigeait le trio du Mocambo était des nôtres, tout comme Lise Gélinas et Claude Vincent et bien d'autres. Mes affaires s'amélioreraient et j'avais la nette impression que mon «standing social» devrait suivre la même courbe ascendante...

De la chic rue Saint-Hubert, je déménage mes pénates rue Shuter, près de McGill, un studio propre, pas trop cher et un quartier tranquille.

Un dimanche soir de cet automne 1957, un jeune homme d'affaires à lunettes demande à me rencontrer. Entre deux spectacles, je prends une consommation à sa table et nous convenons d'un lunch le lundi midi. Il s'agit d'Yvan Dufresne. Il vient d'être nommé directeur artistique de la maison Apex, filiale canadienne de Polydor. Il cherche des artistes pour son étiquette.

Au déjeuner du lundi, Yvan Dufresne m'avoue qu'en montant dans le nord le vendredi soir, par la route 11, il était venu voir le spectacle et que ma performance ne l'avait pas ébloui. Dimanche soir, c'était mieux, d'où l'invitation à sa table.

Un premier reproche: ma coiffure au Brylcreem.

«Quand tu vas chez le coiffeur, demandes-tu une coupe de cheveux ou un changement d'huile?»

Nous blaguons ensemble, puis le moment sérieux approche. Il m'explique le motif de notre rencontre. Une bonne poignée de mains et je suis sous contrat chez Apex. Monsieur Dufresne est rentré de Paris avec un bon matériel et il possède quelques musiques en main pour moi.

C'est en décembre 1957 que je connais l'atmosphère d'un studio d'enregistrement. Le chef d'orchestre et arrangeur Roger Gravel avait réuni autour de lui d'excellents musiciens comme Tony Romandini, Nick Ayoub et d'autres.

Le studio était situé sur la rue Notre-Dame près de Pie IX. Paul-Émile Mongeau s'occupait de la technique. Nous avons fait *Buenas noches mi amor* et *Adieu* — Apex 13065. Ce n'est qu'en février ou mars 1958 que le disque atteindra les postes de radio et les magasins de disques. Les ventes ont démarré bien lentement... Le disque était disponible en deux

formats: 78 tours et 45 tours! Quand je raconte ça aujourd'hui, on m'appelle le Père Louvain...

Le 11 décembre 1957, madame Lilian Turner m'annonce que l'Hôtel Central vient de lui confirmer un engagement de trois semaines pour moi: mardi 17 décembre au dimanche 5 janvier 1958. Toujours 100 \$ par semaine pour les 14 représentations au programme.

À ma demande, Monsieur Girard commanda un câble de micro de 50 pieds pour que je puisse chanter dans la foule. Il engagea un jeune homme pour s'occuper du câble que je baladais entre les tables. Du centre du club où elle était d'abord, la scène a été déménagée au fond; c'était plus pratique pour les spectacles.

Je suis devenu rapidement l'enfant de la maison. Tout le personnel me choyait. La foule aux 500 visages ne me terrifiait plus, mais je gardais un trac fou durant les secondes qui précédaient mon entrée en scène.

Quelquefois, lorsque la vedette ne plaisait pas tellement au public, monsieur Girard me demandait de remplir sa période du programme... «pour sauver le show» comme il disait. Je ne demandais pas mieux. Je prenais de l'expérience. Si bien que certains soirs où je remplaçais la vedette, monsieur Girard montait sur l'estrade et me disait en public:

«Arrête de chanter, le bar marche pu...»

Lorsque je l'ai quitté au début de janvier 1958 pour la Vieille Capitale, il m'appelait déjà «l'enfant du public»...

Chapitre 5

Québec, mon vrai tremplin

Il y a une petite zone grise dans ma mémoire sur les circonstances entourant mon premier engagement « Chez Gérard » à Québec. Mon gérant et impresario Yvan Dufresne croit que le contrat provenait de l'Agence Reed de Montréal tandis que monsieur Gérard Thibault raconte que son frère Henri m'avait vu chanter dans la Beauce et qu'il tenait à me produire à Québec.

Peu importe ! Il serait bon de replacer dans son contexte historique le cabaret Chez Gérard et son influence dans le monde du spectacle au Québec.

C'est en 1949 que Gérard Thibault décide de présenter des spectacles dans son établissement. La nouveauté n'était pas sans créer des problèmes juridiques et moraux (!) La loi de la Commission des liqueurs ne prévoyait pas de « licences » pour les spectacles. Après consultations, on convient de tenter la chance. D'autre part, l'éditorialiste de *l'Action Catholique*, le Docteur Louis-Philippe Roy avait écrit : « Lorsque les lumières baissent dans le cabaret, c'est alors que

débutent des jeux de mains sous les tables... » Disons que les bureaux du journal s'élevaient à proximité du cabaret et que la basilique dominait l'ensemble de la Capitale avec la tour du parlement...

Le premier artiste à se produire chez Gérard fut Charles Trenet. À la suite d'un concert à Ottawa, le fou chantant téléphone à Gérard Thibault.

« J'ai entendu parler de votre projet. Je chanterai chez vous la semaine prochaine. Vous me donnerez ce que vous voulez... »

Le succès fut foudroyant. Le lendemain de l'ouverture, la foule faisait le pied de grue à l'entrée, et il en fut ainsi durant des années. Les vedettes attendaient dans la cuisine le moment d'entrer en scène. Trenet le signale dans un écrit :

« Monsieur Thibault, le spectacle? Ça vient? »

Et Gérard Thibault de répondre :

« Je passe deux filets mignons et vous passez ensuite... »

J'aimerais apporter un autre détail intéressant concernant le cabaret « Chez Gérard ». Il est de croyance populaire que le nom a été donné par son propriétaire, M. Gérard Thibault. Eh bien, pour le profit de la petite histoire, une rencontre en Floride m'a apporté la solution à cette énigme et je brûle du désir de tout vous raconter ce que j'ai appris de la bouche même de monsieur Gérard et madame Alice Lussier que j'ai connus au Ideal Trailer Park de Dania. Au printemps de 1932, les Lussier achètent la Cordonnerie Grenier au 45, rue Saint-Nicolas et la transforment en restaurant. Le nom était facile à trouver « Chez Gérard ». On aurait pu nommer le restaurant « Chez Alice » parce que c'est elle qui servait aux tables pendant que l'époux portait le casque de chef dans la cuisine. Qui étaient les clients de « Chez Gérard »? Les employés de la Brasserie Boswell, les bûcherons qui arrivaient à pleins trains à la Gare du Palais, les Autobus de la Beauce qui y déversaient des clients à pleine porte, les sportifs qui se rendaient à La Tour pour un spectacle de lutte ou de boxe, les imprimeurs et les journalistes de *l'Action Catholique* qui se trouvait à proximité.

Le jeune couple Lussier, marié en octobre 1930 en la

chapelle Saint-Louis de la Basilique de Québec, filait le bonheur parfait. Les repas se vendaient 25 cents et les pourboires devaient être rares. L'histoire ne le dit pas! Gérard Lussier se rendait à pied au Marché Saint-Roch pour approvisionner sa glacière. Le loyer de 32 \$ par mois devait être versé à la succession du notaire Duval. En novembre 1936, «Chez Gérard» est vendu à un monsieur Roy de Saint-Raphaël de Bellechasse. Ce malheureux sera retrouvé sans vie dans la cuisine de son logement, rue Saint-Jean. On ignore qui a pris la relève immédiate du restaurant à l'automne 1937 puisque les Lussier partaient en pays de colonisation le 27 septembre 1937 pour Moffet au Témiscamingue à la demande du clergé qui poursuivait l'initiative du curé Labelle. C'est dans ce pays hostile que les Lussier ont élevé leur famille.

Est-ce qu'ils ont connu Gérard Thibault? C'est madame Alice qui donne cette précision.

«Lorsque je passais sur la rue Saint-Nicolas pour me rendre de la maison au restaurant, je voyais souvent monsieur Gérard Thibault dans l'embrasure de la porte de l'Aigle Café. C'est là qu'il travaillait comme garçon. Monsieur Thibault avait toujours fière mine, blouse blanche, pantalon noir, et les cheveux bien lisses sur le côté. Je n'aurais jamais imaginé qu'il deviendrait le célèbre restaurateur qu'on a connu plus tard.»

Les Lussier sont revenus du Nord-Ouest québécois en septembre 1964 et la vie des «cafés» à Québec avait déjà connu son âge d'or et vivait maintenant un certain déclin. Aujourd'hui, je me demande quelquefois: est-ce que ma carrière serait la même si j'avais débuté «Chez Alice»? Probablement que oui...

En entrant chez Gérard en janvier 1958, j'ai trouvé là une véritable famille. Gloria Marcon dirigeait l'orchestre, de son piano. Les musiciens étaient placés à droite de la scène. D'un chic traditionnel, avec sa longue robe noire, Gloria possédait aussi une patience d'ange durant les répétitions et les spectacles.

Souvent les malheurs des uns font le bonheur des autres. J'ai trouvé l'application de cet axiome au début de février

1958. Par l'agence new-yorkaise Mercury Artists Corporation, monsieur Thibault avait retenu les services d'une vedette qui avait défrayé la presse mondiale. Ex-militaire de l'armée suédoise, Christine Jorgensen était devenue le premier homme entièrement changée en femme. Elle commandait un cachet de 1250 \$ pour la semaine, dix fois mon salaire. Dès le premier spectacle, elle a déçu lamentablement... Les gens rouspétaient dans la salle. Monsieur Thibault vient me trouver en coulisse et me lance :

«Après sa chanson, ne demande pas de rappel et garde le micro aussi longtemps que tu pourras. Sauve le show!»

Je ne me faisais jamais prier pour chanter. Tout le répertoire y passait... Le public souriait, applaudissait... Tout le monde était heureux, sauf Miss Jorgensen qui devait, dans sa loge, se rappeler les outrages de la guerre!

Pour nourrir mon répertoire des chansons à la mode et des derniers succès de l'heure, je répétais presque tous les après-midi avec une excellente pianiste de Québec, Cécile Coulombe. Je crois que je passais plus de temps dans son salon qu'à ma chambre d'hôtel. Il faut dire que c'était bien plus sympathique. Ce qu'elle en a eu de la patience avec moi, cette chère Cécile! Lorsque je n'étais pas trop certain d'une mélodie, j'imitais Yves Montand en me «promenant un peu sur les notes»... Je ne faussais pas mais c'était tout proche. Disons que je faisais des variations sur un même thème...

Il y avait aussi des répétitions où le fou rire l'emportait. Ces jours-là, Cécile ne réussissait pas à trouver une once de sérieux en moi. Souvent aussi, les enfants de Cécile entraient dans la ronde... C'était le cirque!

Pour vous dire les excellentes relations que j'entretenais avec Cécile, j'ai même été le parrain d'un de ses fils.

Excellente musicienne, Cécile composait aussi des chansons ravissantes. J'en ai enregistré quelques-unes chez Apex. Au cours de mes séjours à Québec, nos chemins se sont croisés souvent. Malheureusement, avec le temps et la distance, je ne revois plus Cécile régulièrement et c'est bien dommage. Cette excellente amie continue à donner le

meilleur de son temps à la musique. Les années ne semblent pas la toucher.

L'hiver et le printemps 1958, je filais le grand bonheur. Chaque semaine, la vedette changeait, le maître de cérémonie ajoutait de nouvelles chansons dans son tour de chant. Les affaires allaient tellement bien que j'avais maintenant le moyen de louer une chambre à l'Hôtel Victoria, rue Saint-Jean. C'était plus tranquille qu'à l'Hôtel Lapointe, établissement à l'étage de Chez Gérard, où on me réservait toujours la première chambre en haut. On l'appelait la « Suite Trenet » puisque le grand Charles l'habitait lors de ses passages à Québec.

Il était probablement 9h 15 le matin du premier mai, je dormais sur mes deux oreilles, lorsque je fus réveillé par la sonnerie du téléphone.

« Monsieur Louvain, je suis Saint-Georges Côté de CKCV... »

Ces seuls mots me rendirent complètement lucide. Monsieur Saint-Georges Côté faisait la pluie et le beau temps à Québec. Il était probablement plus influent que les maires Lucien Borne et Wilfrid Hamel réunis.

« Monsieur Louvain, j'ai vu vos présentations Chez Gérard et j'apprécierais que vous acceptiez mon invitation pour chanter au Gala des Splendeurs samedi soir au Colisée... »

Inutile de vous dire que ma réponse ne s'est pas fait attendre. C'était la première fois que le Gala sortait de Montréal. On prévoyait plus de 8 000 personnes dans les estrades, le spectacle télévisé sur le réseau, le Lieutenant-gouverneur Paul Comtois au fauteuil d'honneur, etc...

Le samedi après-midi, je répète avec l'orchestre puis, en vitesse, j'enfile un tuxedo et je présente le début du premier spectacle en soulignant aux clients de la boîte que je serai de retour pour la deuxième présentation de la soirée.

Un taxi hélé en direction du Colisée, la porte d'en arrière qu'on m'avait indiquée et je me retrouve dans les coulisses du décor qui verra bientôt le couronnement de Son Altesse royale Béatrice Première (Picard). Tout est empreint de majesté et de dignité. Sous les feux crus et inquisiteurs des

projecteurs, chacun des invités est présenté à la foule en descendant l'interminable escalier au tapis rouge. Jamais autant de faste et de déploiement n'auront été vus dans la Vieille Capitale depuis des générations et moi, j'avais la chance de voir tout cela de mes yeux.

À l'annonce de mon nom, je me souviens bien d'être passé près de Jean Coutu qui m'a donné une tape dans le dos :

« Vas-y le jeune, on a hâte de t'entendre... »

Cet encouragement du Prince du spectacle (il servait d'escorte à la nouvelle reine) m'a donné un courage accru ; j'ai fait une brève révérence devant Sa Majesté, j'ai salué le Lieutenant-gouverneur — lui représentait la vraie reine — et l'orchestre débute l'intro de ma chanson. J'avais l'impression que la percussion jouait trop fort lorsque je me suis rendu à l'évidence : mes genoux frappaient l'un contre l'autre. Je tremblais de tout mon être. Puis les premiers mots atteignent le micro : « Buenas noches mi amor, bonne nuit que Dieu te garde... » L'étrangement dans la voix au début venait de disparaître, la chanson coulait normalement et j'étais grisé d'une douce ivresse qui ne se définit pas. La balade des caméras devant moi, les projecteurs, tout le tralala m'emportait dans un monde irréel. Il y avait quelque chose de surnaturel dans tout cela.

Les applaudissements de la foule m'ont fait redescendre sur terre. Courbette au vice-roi, à la reine, au public et d'un coup, je m'engouffre dans le taxi qui me ramène Chez Gérard.

Le tout Montréal artistique, la colonie de vedettes de Québec et l'ensemble de la province m'avaient découvert en même temps, moi le vétéran de la scène de la Métropole. J'y étais allé de mon expérience vieille de 5 mois chez les professionnels, avec mes 5 pieds 11 pouces et mes 125 livres de bonne volonté. Ce Gala des splendeurs du 3 mai 1958 demeurera toujours la plus grande date de ma carrière, le véritable tremplin vers de nouveaux sommets. C'est un concours de circonstances et la collaboration de personnes qui m'aimaient qui ont permis un tel événement. Je ne vivrai jamais assez vieux pour leur dire toute ma gratitude. Le

succès dans la vie est souvent rattaché à deux ou trois moments importants. Selon la direction que vous empruntez à partir de là, votre vie entière peut être changée...

Au retour Chez Gérard, Freddy Grondin venait de terminer le spectacle. Déjà, les nouveaux arrivants se demandaient si le jeune qu'ils avaient vu à la télévision, serait encore là pour les autres spectacles de la soirée. Je sentais bien que quelque chose venait de changer dans ma vie.

« Show time » à minuit puis à 1 h 30 du matin. Le public était heureux et l'atmosphère était à la fête. Au Colisée, les compères Jacques Normand et Saint-Georges Côté terminaient leur dernier verre... suivi de quelques autres, se souciant très peu qu'ils avaient mis au monde une nouvelle vedette.

Dès le lendemain dimanche, le 4 mai à Montréal, les standardistes de Radio-Canada voyaient leurs lignes inondées de questions.

- Voulez-vous me rappeler le nom du jeune hier soir?
- Quand reviendra-t-il à l'écran?
- D'où vient-il?
- A-t-il enregistré des disques?
- Le jeune d'hier soir est-il marié?

Le lundi matin, Yvan Dufresne me téléphone.

« Tu ne peux plus demeurer à Québec. La demande est trop forte à Montréal. Je suis débordé d'appels... »

J'ai plié bagage quelques jours plus tard en promettant bien à tout le monde de revenir. La ville de Québec est toujours demeurée pour moi un château-fort quasi imprenable, une citadelle.

La véritable porte d'entrée de Radio-Canada, c'était, à l'époque, non pas le lobby de marbre donnant sur le boulevard Dorchester dans l'ancien hôtel Ford, mais bien le studio où l'on procédait au « casting » sous la férule de Madame Hugson, personnage qui faisait trembler même les artistes les plus chevronnés. Devant cette prêtresse de l'absolu, toute la colonie artistique devait plier l'échine. Elle tenait plus d'une matrone de prison que d'une présidente de jury. Même l'humble figurant devait montrer patte blanche à madame.

Vendredi 13 juin 1958, onze heures du matin; c'est dans ce décor que je me présente. Les pressions de milliers d'auditeurs, les demandes répétées de plusieurs réalisateurs obligeaient les gens du casting à recevoir ce matin-là le jeune Louvain. Le climat glacial de cette salle ressemblait bien à la froide madame Emma Hugson. Le seul élément de détente du scénario : la gentillesse proverbiale de Serge Garand au piano d'accompagnement qui débute son introduction musicale en me lançant un clin d'œil complice. J'ai chanté tout en tremblant comme tout le monde. C'était pire qu'une confession générale devant Monseigneur l'Évêque...

Avant même d'apprendre le verdict du jury, Yvan Dufresne reçoit des propositions de certains réalisateurs d'émissions. L'affaire est dans le sac!

Je fais ma première télévision à Montréal le lundi 30 juin et ce n'est que le 4 juillet que m'arrive la lettre de monsieur T. Lacombe, du service des auditions de CBC. « Nous vous remercions d'avoir pris part à nos auditions du 13 juin dernier. Le rapport des membres du jury vous est favorable et c'est avec plaisir que nous vous recommanderons à nos réalisateurs. Une seule restriction : votre diction est parfois fautive, les « r » sont à surveiller ».

Et dire qu'aujourd'hui encore, Yvan Dufresne répète à tous ceux qui veulent l'entendre que « son poulain est la seule vedette qui soit entrée à Radio-Canada sans passer d'audition. » J'ai suivi le même chemin difficile que tout le monde : « pas de caprice, du gruau à matin », comme on disait dans mon coin de pays.

À *Porte ouverte*, animée par Jacques Normand, je rencontre une fille formidable avec qui je me lierai d'amitié. Colette Bonheur était une femme charmante, une grande artiste. Quant à Jacques Normand, québécois d'origine, ses préjugés m'étaient favorables, puisque j'arrivais de sa ville natale. D'ailleurs, on avait travaillé ensemble au Gala...

Porte ouverte en était à ses débuts. Plus tard, j'ai participé à la dernière émission de la série qu'on a baptisée entre nous : « Porte fermée. »

J'arrivais dans les « ligues majeures » avec un bien maigre bagage de connaissances et de formation musicale. Il

n'était pas trop tard pour retourner sur les bancs de l'école... La grande artiste Simonne Quesnel me fit l'honneur de me recevoir dans ses salons pour des cours de pose de voix. Elle vivait retirée boulevard Saint-Joseph après une brillante carrière durant laquelle son nom, en lettres lumineuses à Broadway, a côtoyé celui de Bing Crosby.

Nouvellement arrivée de France, madame Tania Fédor m'a reçu pour des cours de diction. L'accent des Cantons de l'Est avec les «r» en rouleau et un peu d'accent beauceron que m'avaient légué mes aïeux me restaient collés au palais et madame Fédor m'a prodigué bien des conseils. Elle me donnait même des devoirs à faire à la maison. Faut ce qu'il faut pour réussir!

En septembre 58, je fais partie de la distribution de *TV Rythmes*, une émission du samedi soir pour la jeunesse dans le vent.

Le samedi 18 octobre, ma ville natale me reçoit à la mairie pour la signature du Livre d'or. J'avoue bien candidement que je ne réalisais pas exactement ce qui m'arrivait au juste. On me demandait, j'y allais. Six mois s'étaient passés depuis le Gala que me voici assis dans le fauteuil de Son Honneur le maire Rodolphe Caouette. On présente des fleurs à maman, les petits discours de circonstance, et je repars pour Montréal. Dans le sourire de fierté de mon père, je constate enfin qu'il m'a pardonné mon escapade à Sherbrooke.

Music-Hall arrivait en tête de liste des grandes émissions de prestige de Radio-Canada. Diffusée le dimanche soir à 8 h, cette grande production faisait concurrence au *Ed Sullivan Show* du réseau américain. La grande dame Michelle Tisseyre animait ce music-hall avec une classe reconnue. En coulisses, une assistante se tenait au garde-à-vous avec le script en main et les lunettes de Madame Tisseyre. Le célèbre Neil Chotem dirigeait au pupitre et j'ai eu le plaisir d'y faire quelques chansons en ce dimanche 26 octobre.

Les engagements se multipliaient. *Chanson canadienne* le 14 novembre et le lendemain soir *À la romance* avec madame Lucille Dumont. Cette émission suivait *La soirée du hockey* et sa durée variait selon les péripéties du match

sportif. Jean-Maurice Bailly terminait la soirée du hockey et son épouse enchaînait: «C'est une romance, qu'on chante à mi-voix...»

Au cours de l'automne, je travaille également à la préparation de mon premier long-jeu qui sortira des presses au début de 1959.

Si mes souvenirs sont bons — j'espère que la mémoire est au rendez-vous — c'est à la même époque que j'ai enregistré mon disque de Noël avec André Bertrand et la Symphonie vocale de la Fraternité des policiers de Montréal. Comme le temps des fêtes approchait, Yvan Dufresne considérait que je devais être présent sur les ondes à cette période de l'année. Dirigée par le lieutenant détective Russel Trépanier, la Symphonie regroupait une centaine de policiers. Je me suis laissé dire que le lieutenant Trépanier avait un pseudonyme. Il avait fait carrière comme chanteur d'opéra sous le nom de Pierre Vidor.

Les enregistrements ont été réalisés en l'église Notre-Dame de Montréal avec monsieur Herbert Ruff aux grandes orgues. Je n'étais pas gros dans mes bottines au centre de cette église magnifique dont les voûtes donnent à la voix des effets divins. Mon collègue André Bertrand semblait plus à l'aise avec un «coffre» comme le sien. Nous avons enregistré chacun cinq cantiques de Noël.

Pour ma part, je signalais *Sainte Nuit, Il est né le divin enfant, Adeste fideles*, et *Ça bergers assemblons-nous*. C'est la première fois que je participais à un long-jeu. Le mien était encore au stade des préparations.

Décembre 58 marquera ma première émeute! À l'époque c'était de tradition au théâtre Odéon-Mercier de présenter un spectacle sur scène après la projection d'un film. Ce soir-là, j'étais la vedette invitée. Sans trop y penser, vers la fin du spectacle, j'annonce que je signerai des autographes dans le hall d'entrée du cinéma. Erreur magistrale de ma part! Les demoiselles, impatientes d'approcher leur vedette, ont failli tout casser sur place. La police a été demandée d'urgence pour rétablir l'ordre, la circulation était bloquée rue Sainte-Catherine, les «petits chars» étaient immobilisés, et tout le chahut qu'on peut imaginer. J'ai quitté le théâtre sur les

épaules des robustes policiers qui se faisaient littéralement déchirer leurs uniformes sur le dos par les admiratrices qui désiraient garder leur vedette...

Je devais accorder une entrevue à Jac Duval cette journée-là. Comme il était sur place avec son photographe, plusieurs ont pensé que c'était un coup publicitaire monté par lui. Je dois affirmer le contraire. Seule mon imprudence est responsable de ce charivari. À cette époque, Jac Duval en menait large dans le domaine artistique. C'était le bonze qui « montait » ou « descendait » une vedette. Aujourd'hui, sa compétence s'est dirigée vers l'automobile et ses jugements ont la même valeur.

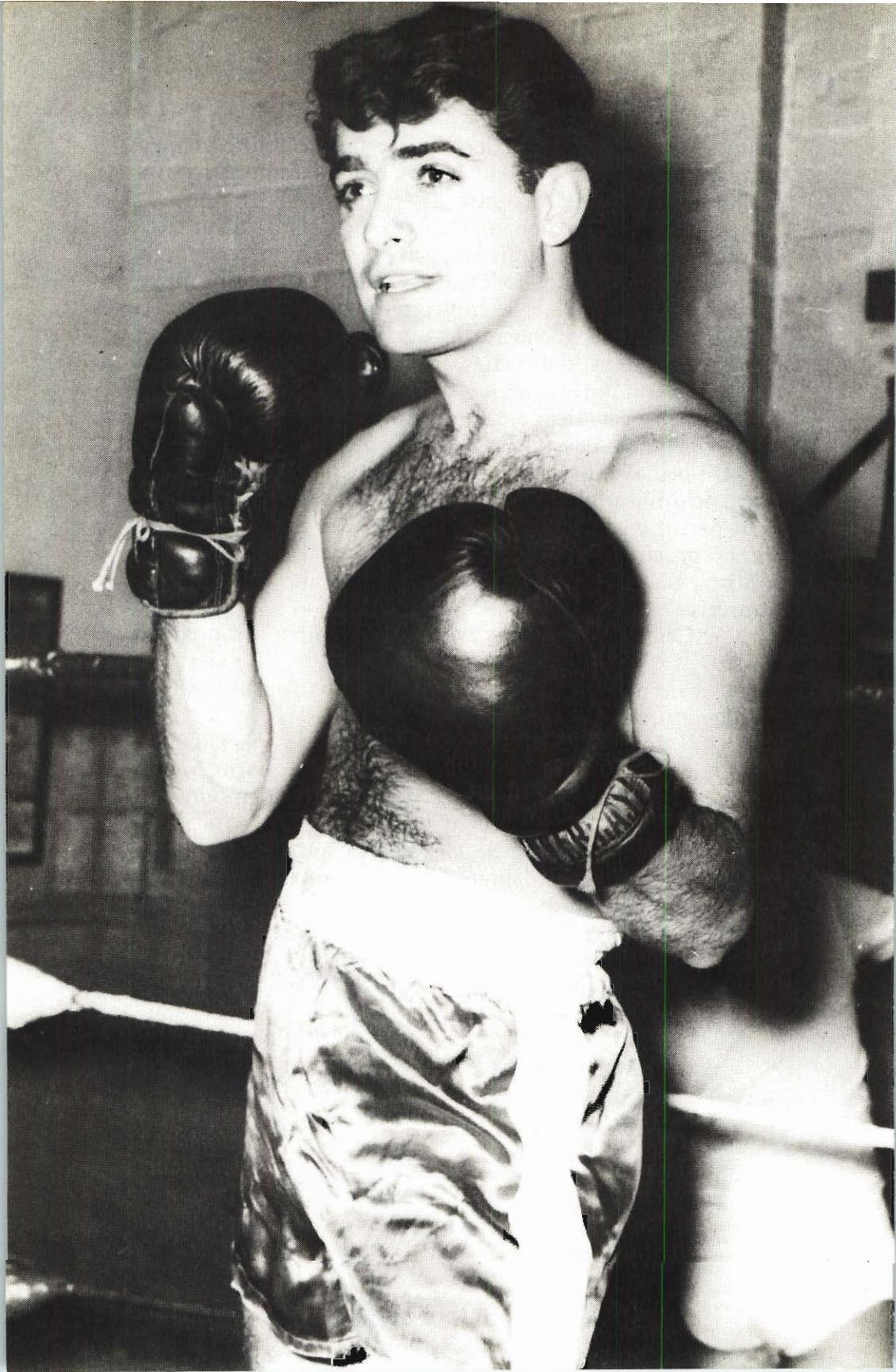
Un peu avant Noël 58, j'étais maintenant associé à Reed Theatrical Entertainment Reg'd. Je signe un premier contrat pour passer en vedette à l'Hôtel Central de Saint-Martin, en février prochain. Trois clauses additionnelles s'ajoutent au contrat régulier. Pour votre amusement, je vous les transcris :

— Cet artiste doit recevoir une publicité de première classe.

— Son nom doit figurer en lettres deux fois plus grosses que les autres.

— Il doit passer en VEDETTE dans le spectacle.

Qui a négocié ces clauses ? Peut-être l'impresario Johnny Reed, ou Yvan Dufresne ? je l'ignore. Je crois qu'aujourd'hui, on ne se soucie plus de ces détails. En moins d'un an, je revenais donc à l'endroit de mes débuts avec un cachet qui doublait mes gains. Si j'ajoute cette question de dollars, c'est simplement pour indiquer le chemin que j'avais parcouru dans l'esprit des gens. Je n'allais pas m'en plaindre, n'est-ce pas ?



Chapitre 6

L'année du grand départ : 1959

Avec le recul des années, il me semble bien logique de qualifier 1959 d'année du grand départ. Je pourrais même dire que cette année-là a marqué le début de plusieurs grandes activités dans ma carrière. J'en fais l'objet de ce chapitre. Contrairement aux mois qui ont précédé, alors que je connaissais une existence bousculée par les remous et les aléas d'un calendrier qui fluctuait selon les disponibilités du moment et la ferveur du public, maintenant j'organisais mon programme d'une façon plus rationnelle. Non pas que je veuille donner l'illusion ou l'impression qu'à vingt-et-un ans, j'étais devenu une vedette bien établie, sûre de tous ses moyens, en somme quelqu'un d'arrivé. Simplement, avec l'aide de mon gérant Yvan Dufresne, on pouvait maintenant mieux planifier les activités à venir et donner un aspect un peu plus humain à mon existence qui avait connu jusqu'alors le véritable jeu des montagnes russes.

1959 marquait pour moi le départ d'une production régulière d'enregistrements, des émissions fréquentes à la télévision et mon premier voyage en Europe. Ce fut aussi le grand contact avec le travail de tournée. Une ville différente tous les soirs, les problèmes de son, les troubles mécaniques et enfin, l'immense plaisir de découvrir des visages nouveaux aux quatre vents du Québec, des gens qui se sont déplacés pour venir passer une soirée agréable avec vous. Ces bouquets d'amis, je les retrouve souvent lorsqu'un gala m'amène dans un coin de la province. Les noms sont effacés de ma mémoire, mais les visages demeurent... C'est l'une des joies les plus réconfortantes du métier que je pratique depuis un quart de siècle.

Installé sur la rue Fielding à Notre-Dame-de-Grâce, j'entreprends l'année 59 en faisant de la promotion pour mon troisième 45 tours *Dors, mon amour* et *Tu n'as pas compris*. Je me souviens d'avoir chanté à la Ferronnerie Lacroix à Dorion et la semaine suivante, je signais des autographes au Boyer Music Bar de la même municipalité. Ma chanson *Lison* était rendue en onzième place au palmarès et je partageais cet honneur avec les Clover Boys qui présentaient le même refrain sur étiquette Quality. André Lejeune se maintenait au sommet du classement avec *Approche* tandis que Claude Robin suivait derrière avec *Le bateau de Tahiti*. Quatre vedettes s'écrasaient les pieds au troisième palier avec *Si je pouvais revivre un jour ma vie*. À tout seigneur, tout honneur, le créateur du succès Gilbert Bécaud avait la faveur du public mais Estelle Caron, Dalida et Jane Morgan étaient également dans la course. À cette époque, je n'aurais même pas espéré pouvoir rencontrer une seule de ces vedettes, et pourtant les années m'ont permis d'en connaître une multitude, de travailler et de fraterniser avec elles.

Prière à dame Marie de Fernand Gignac détenait le quatrième rang tandis que Guy Béard, Lise Roy et Colette Renard s'abreuyaient d'*Eau vive*. En ce temps-là, il n'était pas rare de voir une vedette avec plusieurs succès. Ainsi Jen Roger se retrouvait en 7e avec *Mélodie perdue*, en 19e avec *A Capri* et son *Miracle de Sainte-Anne* faisait son apparition en 29e avec ex-aequo le disque de Jacques Labrecque.

Si je m'attarde un peu sur les disques, c'est que la grève de Radio-Canada nous interdisait le contact «visuel» avec notre public. De fait, je devais normalement passer dans un *Music-Hall* en février mais le conflit syndical a remis à plus tard cette apparition.

J'achète ma première voiture en février 1959, une Edsel. On avait nommé ce modèle en l'honneur d'un des fils de la célèbre famille Ford, peut-être le plus pauvre ou encore le moins riche. Cette bagnole ne m'a pas porté chance. Quelques jours à peine après l'acquisition, je suis impliqué dans une collision rue Sherbrooke à Montréal. Rien de sérieux, seulement quelques tôles fripées, mais lorsque les policiers arrivent sur les lieux pour les constatations, l'un d'eux me demande de reculer le véhicule en bordure de la chaussée. En effectuant la manœuvre, je coince le constable qui notait ma plaque d'immatriculation, entre mon bolide et l'auto-patrouille. Le malchanceux eut les deux jambes fracturées... Cet accident m'a marqué pour longtemps. À un point tel que, quelques jours plus tard, dans une interview, je lançais une offre d'emploi pour un chauffeur. J'avais connu ce brave policier quelques mois plus tôt lorsque j'avais enregistré avec André Bertrand un long-jeu de Noël avec la Symphonie vocale de la Fraternité des policiers de Montréal. Je crois bien qu'il m'a pardonné ma maladresse.

Lundi le 23 février, je débute une semaine d'engagement à l'hôtel de Monsieur Rodolphe Girard à Saint-Martin. Je suis accueilli avec la même chaleur humaine que j'avais connue à mes débuts sur cette scène. La grande Alys Robi et Louis Moreos étaient de la distribution.

Yvan Dufresne, qui pensait en termes de publicité pour moi et pour sa compagnie, ne manquait pas une occasion de mettre mon nom en évidence. Ainsi, je me retrouve dans une publication des cabarets de Montréal à côté d'Anny Gould et Harry Douglas and the Deep River Boys. Je n'avais rien à voir avec le Café Roméo, Le Bellevue Casino, Chez Parea, le El Morocco et la Casa Loma... mais un jour, qui sait?

Un grand nom dans le spectacle à Montréal et au Québec, Jean Grimaldi avait un sens inné de l'aventure artistique et il était bien guidé par une intuition des goûts du

public. Avant de s'engager dans les frais d'une tournée avec un artiste, il testait la situation... Dans le cadre de ce laboratoire expérimental, il retient mes services du 7 au 13 mars pour une semaine au Théâtre Amherst. Les danseurs d'Arleigh Peterson «tenaient l'affiche» avec moi. Les grands succès de l'heure y passaient : *Lison, Tu n'as pas compris* de mon amie Cécile Coulombe, *Dors mon amour* et bien sûr *Adieu* et le désormais célèbre *Buenas noches*...

L'expérience réussit et nous partons en tournée pour neuf semaines vers la mi-avril. Auparavant, je fais un retour Chez Gérard à Québec du 30 mars au 12 avril. Ça bougeait dans le monde du spectacle dans la Vieille Capitale. On vivait au temps où bien des superlatifs se gaspillaient dans les panneaux-réclames. On me présentait comme «la plus grande vedette canadienne de la chanson française». C'était un peu fort. L'animatrice Denyse Brousseau présentait au même spectacle l'aguichante danseuse Patricia Bird. Celui qui devait me remplacer était le Prince de la chanson, Yvan Daniel qu'un malheureux accident d'auto devait emporter quelques années plus tard.

Monsieur Thibault, à la Porte St-Jean, offrait «le plus beau spectacle musical de l'univers» avec Los Churumbeles de España. Jean Sablon faisait son premier voyage à Québec et il tenait l'affiche à compter du 20 avril. Nous vivions les belles années du music-hall. Il y avait autant de plaisir à donner son numéro qu'à se rendre applaudir un confrère ou une amie du métier. Quand j'avais des soirées libres, j'allais entendre cette merveilleuse chanteuse française Annie Gould qui était la vedette du Café Roméo. L'amitié nous réservera de merveilleux moments par la suite.

La revue *Dis-O-ton* me consacre la page frontispice en mars et se «garoche» dans un article fort élogieux. Là encore, on n'y va pas avec le dos de la cuillère : «Thetford a perdu un mineur... nous avons gagné un chanteur». Il est vrai que j'étais «mineur» quand j'ai quitté ma ville natale, j'avais dix-neuf ans!

Au retour dans la métropole, un contrat m'attendait pour une semaine au Fleur-de-Lys de l'Hôtel Saint-Maurice de Trois-Rivières du 13 au 19 avril. Jacqueline Bell agira

comme M.C. et les acrobates «The Lamberts» partagent les honneurs avec moi, le tout, sous la direction de William Skinner. Si je me souviens, «The Curvettes» dansaient au même spectacle. Pour l'époque, elles étaient du genre «pas frileuses» dans leurs vêtements!

Dan la nuit du dimanche soir, 19 avril, je retourne à Montréal pour une répétition en vue de la tournée, au théâtre Odéon-Mercier puis je reprends la route pour une soirée au Cap-de-la-Madeleine.

La vraie tournée prend le départ à Drummondville le mardi 21 avril au théâtre Drummond. J'accorde une interview à un jeune annonceur de la radio CHRD. Vingt ans plus tard, il deviendra mon parolier. Il s'agit d'Anbou, qui sera mêlé à la présentation de plusieurs de mes spectacles par la suite.

La première semaine de la tournée nous promène à Victoriaville (22 avril) et Berthier le lendemain. Vendredi matin, j'ai une rencontre chez Apex pour choisir des chansons nouvelles. Le premier long-jeu vient de sortir et la tournée aidera à la promotion. À 16 heures, cet après-midi, je suis dans les studios de Radio-Canada pour la répétition du *Club des Autographes*. Nous avons une autre générale samedi après-midi à 17 heures pour aller ensuite en direct dans la soirée.

Surprise durant l'émission! M. Roger L. Vallée, le président de la *Revue Dis-O-ton*, me remet le trophée de popularité de l'année 1958. Pierre Paquette, l'animateur assiste à la présentation ainsi que le réalisateur Maurice Dubois et la chanteuse Rina Ketty.

Le dimanche 26 avril, après une réunion du Fan Club à Montréal, je file vers Saint-Hyacinthe pour reprendre la tournée. Tant que nous sommes dans un rayon respectable de Montréal, nous pouvons revenir coucher à la maison tous les soirs.

La troupe comprenait quinze artistes en scène. Léo Rivest agissait comme maître de cérémonie. L'orchestre de G. Labelle fournissait la musique, Simonne Mercier était la chanteuse et se partageait la première partie avec le comédien Wildor. J'apparaissais dans la deuxième moitié avec mon

pianiste Romain Jourdan. Nous avons fait les 11 et 12 mai au Théâtre National puis ce fut la kyrielle des villes: Saint-Romuald, St-Philémon, Lévis, Québec, La Malbaie, Rivière-du-Loup. Avant notre arrivée dans cette ville, un farceur qui se reconnaîtra peut-être, fit parvenir au curé un télégramme annonçant que j'avais eu un accident et que la tournée s'arrêtait. Le curé en fit part à ses ouailles à son prône du matin. Malgré ce contretemps, le théâtre fut rempli à notre arrivée... Son canular n'avait pas fonctionné. Meilleure chance la prochaine fois!

Après un long périple qui nous mena en Gaspésie, au Lac Saint-Jean, au Saguenay et jusqu'en Abitibi, nous entrons à Montréal où un contrat m'attend à la Casa Loma pour la semaine du 8 juin.

Le lundi soir suivant, à *General Motors vous invite*, je fais *Le rêve du poète* et *Je m'en fous, je t'aime*. Il me semble que Yoland Guérard était le présentateur au cours de cette émission.

Fête à Montréal, le vendredi 19 juin, c'est le Gala des splendeurs au théâtre Saint-Denis. On couronne ce soir-là Madame Michelle Tisseyre et je reçois de ses mains le premier trophée d'importance de la carrière: vedette la plus populaire de 1958, le trophée Frigon. Ce que les caméras étaient braquées sur nous. Je dis nous: Eileen Dagnault et moi. Elle était ma plus récente découverte. Standardiste et sténographe dans un bureau de la rue Saint-Jacques d'abord, puis aux Salons Miss Mannequin, rue Sherbrooke ouest, Eileen était une ravissante femme, très jeune d'où son surnom de Bébé. Elle avait aussi acquis le titre de Miss Sirène en cours de route, ce qui n'avait rien pour la faire passer dans l'incognito le plus complet. Au lendemain du Gala, on entendait déjà les rumeurs de mariage et les cloches nuptiales sonnaient «au fond de la vallée». Une mise au point dans les journaux: «Bébé est une excellente compagne pour le moment».

New York et la banlieue me reçoivent pour une brève semaine de vacances au début de juillet et je dois reprendre le collier dès le 13 à l'Hôtel Central. Je retournais à l'établissement de M. Girard comme un fils rentre chez lui. Je

connaissais tout de la maison. Je me sentais chez moi comme sur la rue Dubé à Thetford où mes parents demeuraient maintenant.

M. Gérard Thibault m'invite alors à connaître l'atmosphère d'un autre de ses cabarets. Il en possédait au moins quatre. Du 27 juillet au 2 août, on me produit Chez Emile, coin Charest et de la Couronne, à l'époque où l'on servait la grosse bière sur les tables. Pour atteindre ma loge au sous-sol, je devais ramper sous les poutres tellement la construction était vétuste.

On m'offre deux autres télévisions à l'automne. Chez Yoland Guérard avec *G.M. vous invite* le 26 septembre, je chante l'éternel *Aye mourir pour toi*. Lucille Serval est de la distribution puis le 8 octobre, je reviens à *Porte St-Louis* avec *Pardon* de Cécile Coulombe, un autre carbone pour *Aye mourir* et *On efface tout*. J'avais déjà passé à cette émission au printemps, le 2 avril.

De plus en plus, les journaux annoncent que je pars pour l'Europe en novembre. C'était donc branle-bas de combat dans tous mes fan clubs. Le compositeur Pierre Nolès qui a toujours été très rapide sur ses patins, produit une chanson avec trois demoiselles du Studio Brasseur : Lyne et Ginette Bell, Marjolaine Hémond. *Ne t'en va pas, Michel*. Les Louvainoises — c'était leur nom — lancent leur disque au Café Saint-Jacques un mercredi soir au milieu d'une foule émue... Comme la tradition le voulait dans les Fan-clubs, les Louvainoises portaient le costume officiel : blouse blanche et jupe grise. On retrouvait les mêmes couleurs sur l'écusson officiel du club.

Mon voyage suivant à Québec — deux semaines — m'a procuré encore de grandes joies. Les gens de Québec voyaient partir « leur petit » et désiraient intensément qu'il sache leur désarroi. Pendant que Marcel Amont, le formidable fantaisiste français, se produisait à la Porte Saint-Jean, de retour de Paris, Lucille Serval chantait à la Page Blanche avec Cécile Coulombe au piano, André de Chavigny, M.C. et Roger Ramadier à la guitare; moi, je partageais les applaudissements avec les Cordelines, trois filles charmantes qui jouaient le violon à merveille. Paule Lemieux nous

présentait, tandis que Gloria et ses musiciens étaient toujours au poste. Pour mes chansons, Romain Jourdan touchait le piano d'accompagnement. Au début, sa présence avait fait un froid, les musiciens locaux acceptant mal que la vedette ait son propre accompagnateur. Tout le monde a vite compris et le ciel est redevenu bleu.

En entrant à Montréal pour la Casa Loma le 19 octobre, ma voix s'éteint... Les journaux titrent : « Foudroyé en pleine activité, il risque de perdre la voix ». Consulté d'urgence, le Docteur Shaver m'ordonne un repos complet. Depuis quelques mois, j'avais brûlé la chandelle par les deux bouts. La vie était passionnante, la carrière filait bien, j'avais à peine vingt-deux ans, pourquoi ralentir ?

C'est Yoland Guérard qui me remplaça à pied levé à la Casa pour la semaine. Dès le 26 octobre, j'étais sur le « piton » pour remplir la deuxième semaine de mon engagement. Denyse Angers présentait les vedettes comme les Violinettes qu'on appelait les Cordelines à Québec, les Renows, Sonia del Rio (maintenant mariée à un de mes concitoyens de Châteauguay) et l'orchestre de Marcel Doré.

Avant le départ pour Paris, un dernier grand sprint : *Pique-à-tout* le 15 novembre à la télévision puis *Rendez-vous avec Michelle* que Madame Tisseyre rendait si agréable avec sa personnalité nettement supérieure.

Gérard Thibault avait plus d'un tour dans son sac. Fort de la publicité qu'il m'avait faite lors de mes passages dans ses cabarets, il décida d'organiser un programme double au Palais Montcalm le samedi 21 novembre, en matinée et en soirée. C'étaient « les adieux de Michel Louvain à son distingué public québécois avant son départ pour l'Europe ». En relisant ça aujourd'hui, j'ai l'impression de revivre les grands départs des missionnaires, alors que les partants ne revenaient que vingt-cinq ans après, même si leur mère mourait...

André de Chavigny animait les représentations. Un ensemble de cinq musiciens m'accompagnait. Après la matinée, devant l'ardeur des admiratrices, les autorités du Palais Montcalm ont demandé l'aide de la police de Québec pour me sortir du théâtre. Impossible, les issues étaient

bloquées. Les pompiers sont demandés à leur tour et ils pensent à un stratagème ingénieux : les sorties d'urgence du toit.

On me conduisit à l'Hôtel Clarendon en auto-patrouille en me faisant promettre que je ne mettrais pas les pieds dehors avant le spectacle de la soirée. La critique du *Soleil* est presque de l'idolâtrie ! On parle « d'hommage presque hystérique qui n'a rien à envier à ceux déjà rendus à Presley, les cœurs de centaines d'adolescentes pâmées d'aise, des cris, des bravos qui n'en finissent plus, des soupirs et des tonnerres d'applaudissements, il semble beaucoup aimer son public, qui le lui rend bien d'ailleurs, il nous fait plaisir de découvrir en lui un animateur entraînant et dynamique »... L'article continue avec la même ferveur. Thibault avait vu juste en proposant ces deux représentations. D'ailleurs, pour ses cabarets, il préparait la relève pour demain !

Je pousse une pointe pour une soirée à Ottawa, au Théâtre Français. Un annonceur de CKCH m'avait reçu en entretien : Paul Robyn.

Un dimanche matin, avec ma copine Rina Ketty, j'ai aussi participé à CKVL, dans l'auditorium de la rue Gordon, à une émission de *Chanson 59*. Les 3-Bars nous accompagnaient comme sur mes premiers enregistrements : Roger Gravel au piano, Fernand Thibault à la contrebasse et Raymond Berthiaume au rythme. Jac Duval animait et Maurice Thisdale réalisait.

Vendredi 27 novembre, au Théâtre Château, grand spectacle Rock-n-roll et variété. Parmi les douze numéros que présentait le M.C. Jean Claveau, (décédé prématurément), il y avait une routine de Dominique Michel et Denise Filiatrault et une sélection des chansons de Louvain. J'étais presque de toutes les sauces. Bill Keeven dirigeait au pupitre.

Mon gérant ne ratait pas une occasion de mousser ma publicité. Je rencontre l'américain Jimmie Rodgers dans la discothèque de CKVL et nous passons une journée ensemble à promouvoir nos disques en « travaillant » dans différents magasins de disques de Montréal. C'était tordant de voir la « bette » des gens qui demandaient des disques au comptoir au vendeur Rodgers ou Louvain. Souvent, on nous

reconnaissait seulement dans un deuxième temps. On s'amusaît ferme.

Le soir avant le départ, samedi 28 novembre, avec Connie Francis, je fais un dernier *Club des Autographes*. La merveilleuse Connie nous avait servi un *Swinging Medley* de son cru.

Enfin, le grand départ pour «les vieux pays»! Dorval n'avait pas son allure d'aujourd'hui. Les humbles bâtiments bas et verts s'alignaient en bout de piste. Par toutes les températures, on se rendait à l'appareil à pied, l'escalier, la main qui salue et chacun son siège, on part.

Partir pour l'Europe en 1959, en avion, c'était toute une équipée. Il faut bien dire que l'Année sainte 1950 avait un peu «démocratisé» les voyages transatlantiques mais l'accident de l'Obiou le 13 novembre 1950 jeta une douche froide à la réputation de ces grands vols. Aussi en novembre 1959, le départ pour outre-mer s'entourait toujours d'un cérémonial presque funèbre. Plusieurs écrivaient leur testament avant de partir. Qu'on le veuille ou pas, on demeure influencé par tant de précautions.

Chapitre 7

Mon premier disque « international »

Mon impresario Yvan Dufresne possédait plus d'un tour dans son sac. J'ignore encore aujourd'hui ce que je suis allé faire à Paris!

Depuis que les années ont passé sur ma bohème, je prête à Dufresne bien des intentions plus ou moins avouées... Je crois bien qu'au fond de son cœur, il a voulu me lancer dans la mêlée complètement seul, lui qui entourait toutes mes allées et venues au Canada. Il désirait simplement que je fasse le passage brutal d'adolescent gâté que j'étais à celui d'un homme que la vie va faire mûrir plus vite que les autres. Ça dégrossit vite un jeune chanteur ces contacts multiples avec la colonie artistique de Paris.

Le prétexte du voyage était évidemment l'enregistrement de mon premier disque « international ». Pour Apex Canada, c'était peut-être aussi une manière de récompense au jeune Louvain qui faisait drôlement tourner les presses de Compo sur la rue Remembrance à Lachine.

Au lieu de travailler dans les anciens studios de l'Office National du Film, sur la Côte-des-Neiges, je me tapai les grands studios parisiens... de la rive droite! Ça fait chic dans les salles de rédaction et dans les salons à la mode.

Revenons au premier tour des hélices à Dorval. L'ère des jets n'avait pas encore révolutionné le monde du transport aérien. Montréal-Paris prenait 14 heures à bord de ces Super-Constellation de la Trans-Canada Airlines, l'ancêtre de notre compagnie nationale Air Canada. Si j'ai bonne souvenance, on procédait à une escale technique à Gander, Terre-Neuve. Le temps de refaire le plein d'essence, de prendre un verre à l'ancienne base militaire de l'île, d'écouter les conseils de sécurité en cas d'une panne en mer: «Les dames doivent enlever les souliers afin que leurs fins talons ne transpercent pas les radeaux de sauvetage...» C'était un peu sinistre avant de s'engager dans les brouillards légendaires de l'Atlantique nord en direction de Preswick en Écosse. À l'intérieur de la cabine, le personnel «volant» portait encore le costume très militaire du temps de la guerre. Les hôtesses coiffaient le képi qui n'avait rien de chouette sur les chignons de ces infirmières de carrière. C'était la règle: pour être hôtesse, on devait d'abord être infirmière. L'aviation comportait tellement de risques!

J'ignore si mon appareil de T.C.A. a fait tous ses arrêts de routine, j'ai dormi comme un enfant la majorité du voyage. Deux raisons: en montant à bord, j'étais épuisé, rendu «à la corde»; deuxièmement, j'avais l'âme en paix...

Notre grand oiseau métallique perd de l'altitude, on nous annonce que Paris se trouve en bas, Orly en face de nous. En descendant de l'appareil, après le passage à l'immigration et aux douanes, je retrouve mes bonnes amies Dorys Angers ou si vous préférez Danièle Dorice et Nicole Danis. Elles étaient venues m'accueillir comme on attend un copain après la classe. Après les traditionnelles embrassades à n'en plus finir, on prend la route de la Capitale, la Ville-Lumière. On a tellement vu de films sur Paris ou avec Paris comme fond de scène, qu'en y entrant pour la première fois, on vit cette étrange impression d'y être déjà venu, on reconnaît des lieux, des places, des monuments... Une heure plus tard, on

parle déjà avec l'accent pointu ! C'était joli dans la bouche d'un jeune Canadien !

Après plusieurs tentatives infructueuses, on trouve enfin un appartement dans le 8^e arrondissement : 16, rue Cambacères. C'est honnête, rien de plus. Je m'installe et vite, à la découverte de Paris. Les premiers jours se sont déroulés à prendre le pouls de la Capitale, connaître le fonctionnement du métro, placer les points cardinaux aux quatre vents de Paris, trouver les petits restaurants bien typiques et pas trop chers.

Avec des yeux grands comme ça, je voulais tout voir. Mais je vous assure que ça fait curieux en entrant «chez vous» de reconnaître une ou deux vedettes de cinéma dans le portique de votre maison. Sans l'ombre d'un doute, je suis persuadé d'avoir vu Alain Delon. Puis le lendemain, je croise l'une des sœurs Kessler. Laquelle ? Je donne ma langue au premier chat de gouttière... après les premiers «bonjour» polis, suivent les invitations au cocktail... les «je vous réserve une place au Lido ce soir»...

Il faut bien le dire, le Faubourg Saint-Honoré demeure un coin huppé de Paris. De fait, Alain Delon demeurait un étage sous le mien. Il travaillait avec le célèbre metteur en scène Visconti et avait comme amie l'une des sœurs Kessler, alors vedettes du Lido. Ces deux jumelles allemandes, des blondes explosives, se ressemblaient comme une photo devant un miroir.

De pareilles relations dans le milieu du cinéma et de la vie artistique parisienne auraient pu facilement me conduire vers des sommets intéressants mais je n'étais pas prêt à vivre toutes les aventures qui accompagnent souvent une montée rapide dans ces hautes sphères du métier.

En fait j'étais à Paris pour endisquer et arrondir un peu les coins de mon personnage. Ces rencontres fort agréables ont certainement eu des effets positifs sur moi.

Il faut aussi penser au travail, voilà pourquoi je me rends chez Paul Beuscher, l'éditeur des quatre chansons que j'enregistrerai bientôt. Ainsi, tous les après-midi, comme un bon élève, je me présente chez Beuscher pour rencontrer le pianiste et nous travaillons ensemble : *Monsieur Liszt*, *Crédo*

d'amour, Linda, On s'amuse à l'amour. D'autre part, le grand et réputé chef d'orchestre Armand Migiani avait capté mes tonalités et il œuvrait à son studio.

À cause de la proximité des pays européens, je profite d'un week-end pour m'envoler vers l'Italie. C'est la première fois que je vole en jet. L'envolée est douce comme une glissade en toboggan sur nos pentes enneigées. La Caravelle venait d'entrer en service chez Air France et quel contraste avec nos avions à hélice.

Samedi, 19 décembre, le soleil plombe dans les rues de Rome. Des gens sirotent un verre à la terrasse des cafés. Les Romains m'impressionnent avec leur bonhommie, leur verbe coloré, leurs gestes qui peuvent bloquer la circulation. En véritable touriste, je veux tout voir en trois jours. Je marche sur le sable du Colisée, là même où les chrétiens étaient jetés aux lions... et aux ours (que j'écris sur une carte postale. L'Histoire Sainte subissait une entorse...)

Dimanche midi, avec des milliers de pèlerins, je suis Place Saint-Pierre attendant la bénédiction de Sa Sainteté le pape Jean XXIII. Soudain, il apparaît au balcon de ses appartements pour l'Angelus du midi. C'est un moment de fortes émotions : les cris de la foule, les applaudissements frénétiques, les chants nationaux qui montent de la place, les gardes suisses dans leur costume dessiné par Michel-Ange, et ce bon Pape qui ressemble plus à un bon vieux curé de campagne qu'au Père de la chrétienté. Il multiplie les bénédictions, les salutations, les sourires. Ciné-caméra d'une main, je filme la scène avec un paquet de médailles dans l'autre main. J'imagine que les bénédictions se sont rendues au fond du sac. Il y en avait pour tout le monde.

La fin de semaine suivante, je m'envole pour Zurich en Suisse; autre pays, autres découvertes. En quelques semaines, je voulais rattraper le temps perdu.

Mercredi 30 décembre, Dorys Angers prend la vedette chez Patachou dans le vieux Montmartre. Je suis au premier rang pour assister à son spectacle. C'est la deuxième fois que Lady Patachou lui fait l'honneur de sa scène. Je fais la connaissance du gérant de la boîte, Claude Chissmurk. Que de rêves m'ont envahi l'esprit lorsque Dorys y allait de ses



balades, aussi à l'aise sur cette scène qu'au volant de sa voiture tantôt dans les petites rues qui mènent à la butte. Peut-être qu'un jour, je pourrai gravir ces échelons si élevés...

Au début de janvier, nous entrons en studio pour la maison Polydor. Migiani travaille très tôt le matin. J'assiste à l'enregistrement des quatre pistes d'orchestre. Dans l'après-midi, en trois heures, les chansons étaient « en canne », selon l'expression du métier. Le producteur de Polydor m'a ménagé un rendez-vous au studio André Nisak pour la photo de la pochette. On retient comme choix un portrait où je porte sur une chemise ouverte, un pull vert, les cheveux sont brillants mais le sujet a l'air de s'ennuyer souverainement. Pour l'endos de la pochette, on prépare un texte où je me retrouve « défenseur numéro 1 dans son pays de la chanson française ». Ce que la publicité peut pousser loin des frontières de la vérité ! Je n'ai jamais vu de rapport de vente de ce 45 tours en France, là où je n'ai pas une grosse parenté !

Dans l'avion du retour, dans ma petite tête, je faisais un bilan de ce séjour en Europe et je crois que les objectifs avaient été atteints. Louvain n'était plus le même. J'avais connu la solitude, l'éloignement, je m'étais frotté un peu aux gens du métier dans un pays différent, j'avais mûri un peu.

Chapitre 8

On ne sait jamais ce qui nous attend

24 janvier 1960. Après une escale à New York, un gros Golden Eagle de la Eastern Airlines me dépose à Montréal par un froid sibérien. Lorsque l'appareil s'approche des hangars, j'aperçois un attroupement comme si un accident s'était produit à cet endroit. Le suspense s'est terminé en descendant de l'avion. Maurice Dubois et Yvan Dufresne avaient organisé une manifestation monstre pour marquer le retour de l'enfant prodigue... Il y avait les pancartes, les rubans, la musique, la parenté, toutes les sections du fan club débordaient d'enthousiasme, une vraie fête au village.

Pour m'accueillir au pied de la passerelle : le journaliste Jacques Matti, le réalisateur Maurice Dubois, le danseur Jean Durand, Henriette Wheller, script, en somme toute l'équipe du *Club des autographes* en personne au premier rang d'honneur. Ce retour contrastait avec mon arrivée à Paris quelques semaines plus tôt.

Après les réceptions et les cocktails de bienvenue, le travail m'attendait. Finies les vacances, c'est au Canada qu'on travaille.

Dès le lendemain, je prends la route de Grand-Mère pour une semaine d'engagement puis je règle par téléphone deux émissions de télévision : le *Club des autographes* pour le samedi 30 et *Music-hall* pour le lendemain. Un duo fort sympathique de l'époque «Danielle et Michelle» était au *Club* avec moi.

On ne pouvait laisser passer la Saint-Valentin inaperçue, c'est la fête de l'amour. On monte une grande revue et quatre postes de radio nous appuient dans la promotion de cette production. En contre-partie, des animateurs de ces postes viendront présenter les spectacles. Nous sommes à la salle du Gésu, rue Bleury. Le vendredi 12 février, Pierre Paquette de Radio-Canada, salue une foule impressionnante. Le samedi, les deux spectacles sont à guichet fermé. Frenchie Jarraud de CJMS et Jac Duval de CKVL sont nos hôtes, mais le dimanche s'annonce sombrement. Une terrible tempête s'abat sur la métropole et nous tenons un conseil de guerre pour savoir si nous devons contremander les deux représentations dominicales. On colle nos nez aux fenêtres pour interroger le ciel... On attend, on prie si bien que l'heure est passée : il est trop tard pour annuler.

Surprise du ciel, nous accueillons deux salles combles. Je crois que les seules personnes qui ont mis le nez dehors ce week-end-là, se dirigeaient vers le Gésu. Dans la revue, nous avons un numéro d'acrobatie exceptionnel. La vedette était un jeune homme du Lac Saint-Jean qui avait vécu au Nouveau-Brunswick : Donald Bourgeois. Le regard ardent, le geste décidé, Bourgeois savait où il voulait aller, et prenait les moyens. Depuis qu'il a délaissé les câbles de ses trapèzes, il réussit fort bien dans les échelles de la gamme, ce Donald Lautrec !

Chez Gérard me retient dès le lendemain pour un engagement de deux semaines. On ne chôme guère entre les contrats. À peine le temps de passer à la maison pour prendre le courrier, payer les comptes, ramasser la valise de vêtements frais et oups, une nouvelle scène, après avoir fait la

traditionnelle répétition de 4 heures, le jour même du premier spectacle.

À Québec, le premier grand défilé du Carnaval est demeuré longtemps un événement gravé dans le souvenir des gens. J'ignore exactement comment je me suis vu coincé dans une affaire dont les répercussions ont duré un mois ou deux. Les stations de Québec avaient annoncé une participation massive au fameux défilé. On a dit que j'avais promis d'être sur le char allégorique de CHRC. C'est possible, mais je ne me souviens nullement d'une telle promesse. Est-ce que mon gérant avait promis pour moi?

Le nouveau CJLR aurait demandé à mon gérant Dufresne que je prenne place sur son char avec l'animateur Jean Boileau, ce que je fis au moment du premier défilé du Carnaval, ignorant que ma présence était vivement souhaitée ailleurs dans le cortège.

Dès le lendemain, un boycottage en règle commençait à CHRC. Mes succès *Buenas noches*, *Dors mon amour*, *Aye mourir pour toi*, *Pardon*, *Linda*, tournaient à un rythme fou mais avec des interprètes différents comme Mariano, Claveau, Aznavour, Dalida et Madame Lyse Roy.

Les journaux ont monté l'affaire en épingle. Louvain était un ingrat, un charmant grand bébé... D'autres prenaient ma défense: «Un grand gosse dont la personnalité reflète la douceur». On me suggérait même les mots d'excuse: «Je n'ai pas voulu mal faire mais j'ai blessé; alors, je m'excuse».

Comment s'est terminé le conflit? J'étais probablement retourné à Montréal.

Un sandwich entre le contrat de Québec, je passe à *Porte Saint-Louis* et lance mon nouveau 33 tours: «Ici Michel Louvain» avec pour titres ses «nouveaux et anciens succès qui lui ont valu le titre de vedette numéro un du Canada». Le texte de Laurent Bourdy à l'endos de la pochette ajoute: «Jamais un jeune chanteur n'a été autant adulé par la jeunesse québécoise, n'a été autant accepté dans tous les milieux. Il suffit aujourd'hui d'annoncer le moindre de ses déplacements pour provoquer une commotion...»

Nouveau retour à la Casa Loma, mais cette fois, avec

l'auréole de « Nous arrivant de Paris, voici... » et vous imaginez le reste...

De toute façon, en revenant de Paris, j'avais dans mes bagages une chanson qui gravit rapidement les échelons du palmarès. En mars 60, *Linda* s'est installée au sommet pour y demeurer jusqu'au 29 avril. La chanson jolie, les arrangements de Migiani et l'étiquette « Made in France » contribuaient à grossir l'effet du succès.

La fin de mars est particulièrement active. Les engagements me promènent de Saint-André-Avellin, jusqu'au Colisée d'Ottawa... mais en passant par la prison ! Quant aux autres engagements, j'en parlerai après cette tranche « sombre » de ma vie. Pour éviter les « commotions » dont je parlais tantôt, j'avais bien informé les officiers de la Sûreté du Québec du poste de Buckingham de ma visite à Saint-André-Avellin, là où la force constabulaire n'était pas nombreuse...

Comme je chantais au théâtre et qu'il n'y avait pas de loge, j'avais loué une chambre à l'hôtel situé à quelques pieds du cinéma. Lorsque l'heure arriva, j'empruntai l'entrée des artistes et personne ne découvrit mon passage. Il devait en être ainsi à la fin de la soirée. Sans me douter qu'un mauvais tour se tramait autour de moi, je saluai la foule quelques fois et vite... la sortie de côté et l'hôtel voisin. Mais... il y avait un « mais ». La centaine de demoiselles qui n'avaient pas réussi à entrer dans le cinéma, faute de places, avaient été informées de mon passage secret. J'alerte la police... Inutile, il n'y a plus d'officiers à la Sûreté du Québec. Ce soir-là, j'ai été littéralement déshabillé par ces jeunes admiratrices, mes vêtements de scène en lambeaux... Aujourd'hui, je suis obligé de m'aider un peu pour me faire dévêtir de la sorte !

Après des efforts surhumains, glacé par la température de fin de mars, je réussis à entrer dans l'hôtel pour m'habiller enfin ! Je ne comprends pas que les officiers de police, si gentils en début de soirée, nous aient laissé tomber quelques heures plus tard. J'allais comprendre dans quelques minutes. En quittant cette charmante municipalité de la Vallée de la Petite Nation, j'emprunte l'actuelle route 321 en direction de Pineauville. À la rencontre de la route 148, nous tournons

vers l'ouest mais nous sommes interceptés par une voiture-patrouille de la Sûreté.

« — Vos papiers ?

« Les voilà monsieur l'agent, que répond mon chauffeur. Est-ce qu'il y a quelque chose qui ne va pas ? Je vous le jure, je ne dépassais pas la limite de vitesse. »

Mon chauffeur doit accompagner l'officier dans l'auto de la police. Par la portière, j'entends le dialogue fort animé. Mon copain est sur le point de s'emporter. Je me sens obligé d'intervenir.

« Monsieur l'agent, je suis Michel Louvain. Je vous ai vu ce soir à Saint-André-Avellin. Vous me reconnaissez ? Le chanteur Louvain ! »

Sur ces entrefaites, l'agent sort de l'auto. C'est un géant de 6 pieds 4 pouces, une armoire à glace qui ne semble pas avoir le sourire facile. L'agent Wilfrid Larocque de la Police provinciale. Un homme impressionnant qui aurait pu mettre fin à une émeute à lui seul... et capable d'en déclencher deux autres dans la même minute.

« Le véhicule est enregistré au nom de Poulin. Vous êtes Louvain. Où avez-vous volé ce véhicule automobile ?

— Louvain et Poulin, c'est moi, c'est le même gars.

— Vous utilisez un faux nom... Je dois en parler à mon lieutenant... C'est plus grave encore qu'une simple infraction au code de la route. »

Il est une heure trente du matin et il nous reste une cinquantaine de kilomètres avant d'entrer à Ottawa où je dois chanter demain soir. L'officier Larocque revient à ma voiture.

« Les nouvelles sont moins bonnes, vous devez venir au poste de Buckingham pour interrogatoire. J'aimerais mieux pas être à votre place... »

... et nous filons jusqu'au petit poste de la Sûreté à Buckingham et sans autre forme de procès, on me jette en prison. J'ai beau invoquer les droits de la personne, je veux téléphoner à un avocat, au ministre de la Justice, au procureur général, à ma mère s'il le faut pour qu'elle m'identifie au bout du fil. Rien à faire !

« Mais vous là, le plus gros des deux, vous étiez là, vous

aussi, à Saint-André-Avellin ce soir. Vous devez bien me reconnaître? Vous m'avez vu à la télévision?

— Croyez-vous qu'on a le temps de reconnaître tout le monde sur la rue?»

Je crie, je pleure, je hurle! Je brasse la cage de ma cellule. Je suis furieux et à la limite de l'hystérie... ou presque. Après une «éternité» de vingt minutes, voilà qu'arrive un juge de paix pour me libérer sous cautionnement. Je le reconnais, il s'agit d'un des amis qu'on avait laissés après le spectacle, deux heures plus tôt. En bon joueur, j'ai levé mon verre avec eux pour marquer la fin de la blague...

«Vous, je saurai vous reconnaître dans vingt ans parmi 1000 bêtes à cornes», que je lance au lieutenant Gérard Vermette de la Sûreté du Québec.

C'est bien le même Gérard Vermette qu'on voit en spectacle encore aujourd'hui, vingt-deux ans après cette aventure. Il a quitté la Police l'année suivante avant que la Police ne le quitte! Quant à son collègue, l'agent Larocque, il est maintenant à sa retraite.

J'avoue que c'est le genre de tour que je n'ai jamais tellement apprécié... Après une journée de travail, comme tout le monde, j'aime bien me reposer et cette plaisanterie taxait ma nuit de sommeil de quelques heures si précieuses. Le lendemain, faut se lever... J'ai tellement de raisons d'être en retard à un rendez-vous, sans en chercher d'autres...

Gérard Vermette qui a été le seul agent de la Sûreté du Québec à n'avoir jamais conduit une voiture, m'a aussi confié que c'est lui qui avait indiqué aux admiratrices le passage secret où je devais me faufiler pour quitter le théâtre. Encore aujourd'hui, quand il raconte ces événements, il s'étouffe tellement il en rit.

Il était donc tôt le matin quand je suis entré à Ottawa en prévision du spectacle du soir au Colisée. Après quelques heures d'un sommeil réparateur, j'avais presque oublié la mésaventure de la veille...

Au retour de la Capitale, je donne une soirée à Longueuil puis un engagement d'une semaine me retient à l'Hôtel Saint-Maurice des Trois-Rivières.

Pour le plaisir des fan clubs de la région, nous donnons

une soirée spéciale au Pavillon Mauricien avec Jac Darieu, les Arvarks et mon pianiste Romain Jourdan. Les Arvarks avaient une large cote d'amour en Mauricie. Ils se sont même produits aussi loin qu'en Floride.

Mes premiers problèmes syndicaux sont survenus au début d'avril. On m'avait demandé de faire partie de la distribution de *En haut de la pente douce*, en français et en anglais. Comme c'était une production dramatique et non un music-hall, je devais devenir membre de l'Union des artistes. Moi, comédien maintenant? Voyez-vous ça! On m'en avait peut-être parlé mais, avec mon esprit lunatique, j'oubliai ce détail (?) et je fus suspendu d'une Union dont je n'étais pas membre... Après avoir payé la cotisation réglementaire et probablement une amende symbolique, les émissions ont paru à l'écran les 6, 8, 13 et 15 avril. Pendant qu'un couple se disputait dans un cabaret, moi, à l'arrière-plan, je chantais *Un certain sourire*.

Entre temps, Jean Grimaldi préparait le tout Montréal à un joyeux samedi saint au théâtre National de la rue Sainte-Catherine est. Le menu était varié, en plus des deux films français en couleurs...

Les as de la comédie Manda et Claude Blanchard ouvraient le spectacle et leur donnaient la réplique Carole Mercure, Paul Thériault et Pierre Come. Lilian Dawson chantait, Mickie Vail dansait et Claude Emond dirigeait sa formation musicale. Jean Grimaldi qui avait commencé à refuser de vieillir, savait lier les différents numéros entre eux et réchauffer la salle pour «introduire la vedette numéro Un du Canada français». Dans les yeux «canailles» de Grimaldi, on sentait bien que le «show» méritait la tournée...

Dans quel but avait été organisée *La Grande nuit* de Radio-Canada, diffusée au Forum le vendredi 29 avril de 21 heures à 2h45 le lendemain matin? Ramasser des fonds pour la caisse de retraite des artistes? Pour la Place des arts? J'ai encore un blanc de mémoire. J'étais de la distribution avec Jean-Paul Jeannotte, Lucille Dumont, Dominique Michel et son inséparable Denise Filiatrault du côté canadien, puis Annie Cordy, Guy Béart et Sacha Distel nous arrivaient de Paris. Ce fut un grand spectacle. Dès le départ, l'animateur

Jacques Normand perd son col empesé de tuxedo et dit à la foule: « Vous voyez dans quel état se trouve le monde du spectacle chez nous... »

L'air de Paris et *Chacha boum* constituent ma participation. Après ma deuxième chanson, quelques huées dans la foule. On a dit que c'étaient quelques gamins que la police a expulsés. C'était la première fois que je sentais de la méchanceté ou de l'hostilité depuis bien des années. Mes dernières larmes, à ce chapitre, remontaient au temps du primaire quand des petits confrères de classe me lançaient des invectives parce que j'étais toujours bien vêtu et propre à l'école.

L'incident s'est retrouvé là aussi dans les journaux alors qu'une levée de boucliers se formait pour anéantir ces rustres qui ignoraient tout de notre culture! Que le support des admirateurs est doux et agréable dans ces moments difficiles pour un être hypersensible! Et bien gâté par la vie!

Avant de sonner le départ pour une autre grande tournée provinciale, je remplis un contrat à l'Hôtel Central. Louise King est l'hôtesse du spectacle qui compte aussi June Laval, danseuse et Brian Terry à l'harmonica.

Le coup d'envoi de la tournée Grimaldi se donne un vendredi soir, le 10 juin, au théâtre Impérial des Trois-Rivières. La troupe présente un trio de jeunes musiciens chanteurs, les Three Sharpes avec Marcel Desjardins, Pierre Boisvert et Don Kelly. Quelque temps après, Guy Robichaud, saxophoniste, fils de luthier, complétera le trio de quatre membres comme les Mousquetaires. La chanteuse Nicole Lord et Francine Grimaldi sont les seules femmes du groupe. Monsieur Jean Grimaldi en personne présente le spectacle et l'on retrouve au piano d'accompagnement Romain Jourdan.

Cette tournée nous fait visiter le Québec dans tous les sens et les anecdotes se multiplient tous les soirs. À la Malbaie, nous entassons 632 personnes dans un théâtre de 464 sièges. Sur la scène, quelqu'un de la maison m'a rapporté que la température avait grimpé à 120 degrés! Personnellement, j'ai cru un instant que le système de chauffage avait été branché accidentellement. À un moment donné, j'ai enlevé



ma cravate tellement j'étouffais : ma participation comportait 18 chansons, s'il vous plaît!

A Rimouski, accueil enthousiaste : presque tous les magasins exhibent ma photo dans leurs vitrines. Ça fait chaud au cœur. On sent bien qu'on n'est pas venu ici seulement pour une poignée de personnes.

La tournée marque le pas une couple de semaines, le temps de remplir des engagements signés antérieurement. Chez Gérard, où je suis du 13 au 25 juin, Line Robert est toujours l'hôtesse. Elle fait presque partie des meubles... avec moi. Le chanteur Paul Germain donne son numéro en première partie.

Après la deuxième représentation du samedi soir, je grimpe en vitesse à Montréal pour participer au 4e Gala de la Chanson canadienne. L'émission du dimanche soir parvenait du chalet de la montagne en présence de personnalités comme le maire Sarto Fournier. Robert L'Herbier, l'un des organisateurs, était accompagné de sa ravissante épouse, la chanteuse Rollande Desormeaux. Pour ma part, je défendais les honneurs de la chanson *Fond du cœur*. Au fur et à mesure que l'émission progressait, les résultats des jurys régionaux arrivaient à Montréal. C'est la région de Sherbrooke qui me donna le meilleur support avec Matane et la Gatineau. Yoland Guérard remporta la palme avec *Mon petit baluchon*. L'étoile de mon amie Margot Lefebvre montait bien au firmament. *La Madone* qu'elle interprétait se classe au second rang tandis que Dominique Michel, *La p'tite voleuse*, qui semblait la grande favorite, se retrouva au troisième rang, juste devant moi. Douze chansons ont ainsi fait partie des lauréats de 1960. Une « Semaine de la chanson canadienne » avait précédé le Gala puis un grand Bal populaire clôtura la fête au chalet de la montagne. Je terminai la soirée avec Gaétane Létourneau, Yoland Guérard, Iris Robin et Claude Vincent.

La troupe m'attend sur la Côte-Nord et je quitte Montréal « au galop » pour reprendre le collier avec la joyeuse bande de copains et copines. Au début de juillet, nous chantons à Baie-Comeau où j'accorde un long entretien au journaliste J.-M. Letarte de *La Côte-Nord*. Je lui parle de

tout, depuis le fan club jusqu'au troisième microsillon qui sera enregistré à l'automne, depuis mon récent séjour à l'Hôpital de Chicoutimi pour une infection à la gorge jusqu'au voyou qui a marqué récemment ma Mercury noire avec un clou, une pierre ou un objet pointu. L'incident s'est produit à Mont-Joli quelques jours plus tôt. On ignore toujours le mobile du crime... Voulait-il se venger d'une vedette de passage qui faisait loucher toutes les filles du bout... et même la sienne? Comme je ne prisais pas le geste, je demandai à quelqu'un d'avertir la police. Je voulais servir une leçon à ce fanfaron mal dégrossi... lorsqu'on m'indiqua que l'auteur était un proche parent d'une personnalité locale, l'affaire se régla hors cour!

Une journée de tournée comportait presque toujours le même horaire. Lever le plus tard possible selon la distance à parcourir dans la journée, pour atteindre la prochaine étape. Il était rare qu'en route aucune des voitures ne connaisse de pépins. Arrivés à destination, nous portions les instruments de musique au théâtre, Romain commençait ses récriminations contre le piano qui n'était pas accordé, les loges étaient toujours trop petites, etc...

Monsieur Grimaldi me subtilisait à la troupe et nous étions catapultés dans le poste de radio de la place. Notre organisateur local avait oublié de réserver un temps pour l'interview; alors nous procédions à la bonne franquette avec les moyens du bord, en plein programme western ou durant les nouvelles sportives.

On grignotait en vitesse, et vite au théâtre pour le spectacle. Je n'ai pas vu un soir sans qu'il ne se produise aucun accrochage. Les câbles du rideau de scène se mêlent et on doit travailler toute la soirée sur un plateau ouvert. On soufflait les projecteurs pour changer de décors. Il est très rare que le système de son fonctionnait bien ou présentait une certaine qualité. Par la suite, on transporta notre propre système.

Après la traditionnelle séance de signatures d'autographes, nous soupions ensemble dans l'endroit recommandé par notre impresario local. Nous avons connu dans ce domaine les surprises les plus saugrenues...

Puis le bal commençait ! Pour les besoins de la cause, je réservais toujours la chambre la plus grande et je recevais ! Chandelles, bar ouvert, stéréo et disques de jazz. On fêtait jusqu'aux petites heures du matin. Il faisait « *bleu pâle* » à l'horizon quand on fermait l'œil... Et le jour même, ça recommençait. Chacun possédait son surnom : Francine Grimaldi m'appelait le « Prince Affamé », il y avait aussi Peaches, la Comtesse de Baisemont, etc...

Un soir, nous étions à Amqui ou presque... Durant le trajet, on avait parlé de films d'horreur et quelqu'un du groupe se disait très sceptique devant nos déclarations. Question de hasard, nous racontons l'histoire au propriétaire du théâtre qui vient justement de recevoir *Circus of Horror*, film qui devait prendre l'affiche le lendemain.

Je conviens avec lui que je paierai le projectionniste pour son temps supplémentaire ainsi que les carbones qui se consomment pour provoquer cette lumière éblouissante du projecteur. Je n'en glisse mot à personne et durant le lunch de fin de soirée, j'annonce triomphalement : « Vous êtes mes invités au Cirque des Horreurs... » Nous retournons dans le théâtre où nous étions quelques heures plus tôt et cette fois, depuis la salle, nous assistons à la projection. L'horreur faisait des siennes sur l'écran... et dans la salle. Les sceptiques avaient été confondus !

Durant ces tournées quasi-interminables, la vie continuait à Montréal et ailleurs. Un complet qu'on portait au début de la tournée devenait presque démodé lorsque nous rentrions au bercail. Par ailleurs, les disques maintenaient la présence à la radio. Pendant que *Linda* retournait chez sa mère et glissait du palmarès, un *Certain sourire* connaissait une ascension vertigineuse et atteignait le sommet en juillet.

Le lundi soir 29 août, alors que j'entreprenais un autre engagement intéressant de deux semaines à la Casa, le malheur s'accroche à ma voix. Les spectateurs s'en rendent bien compte, j'éprouve toutes les difficultés du monde à projeter ma voix dans le micro. C'est la catastrophe, je dois déposer les armes. La dernière tournée a hypothéqué mes cordes vocales peut-être pour toujours. Le célèbre Dr Jacques Badeau que je consulte d'urgence, n'a qu'un verdict :

l'intervention chirurgicale dans les plus brefs délais. On m'hospitalise à l'Hôtel-Dieu et le 6 septembre est la date que les spécialistes arrêtent pour l'opération.

Les heures d'attente, l'angoisse de perdre la voix complètement, la carrière qui s'effondre, tout ce personnel bien dévoué qui vous entoure sans vous informer sur votre propre sort, tous ces éléments sont de nature à donner à la réalité des dimensions si différentes. Vous êtes devenu un cas et on s'occupe de votre cas.

Au début d'octobre, comme un tout jeune homme, j'entreprends une semaine au Théâtre National. C'est «le dernier engagement avant Paris», comme dit la publicité. La voix est délicate mais on a promis de ne pas forcer... On dit toujours ça avant de commencer, mais une fois lancé dans la mêlée, advienne que pourra à la voix, le bon Dieu m'en prêtera une autre...

Entre les engagements, je fréquente rarement les gens du métier, c'est un peu ma règle d'or. Mais il y a des exceptions. Ainsi un après-midi d'automne, mi-octobre, j'accepte l'invitation de Robert Demontigny, chanteur et pilote, de patrouiller le ciel de Montréal à bord de son appareil léger. Yvan Dufresne nous accompagne. Robert nous balade du nord au sud comme s'il était au volant de sa voiture. Nous apercevons d'autres appareils à nos côtés, Robert parle à des pilotes par sa radio. C'est une expérience envoûtante.

J'apparais à *G.M. vous invite* du 26 octobre avant d'aller reprendre ma semaine à Shawinigan. Les gens avaient accepté mon absence pour opération, mais ils avaient exigé ma présence lorsque je serais sur pied. J'y étais comme un seul homme.

Les rumeurs de mariage me courent jusqu'en basse Mauricie. Dans un entretien, je confie au journaliste qu'une femme serait malheureuse à mes côtés pour l'instant. Il y a trois mois que j'ai un nouvel appartement et je n'ai pas eu le temps d'y coucher plus que deux ou trois fois. Ma vie n'est pas assez stable pour «embarquer» quelqu'un avec moi pour la vie. «Je ne me marie pas», devient la manchette de tous les journaux de vedettes.

On m'informe qu'une jeune malade, atteinte de leucémie, espérait toujours rencontrer sa vedette avant de rendre l'âme. J'accours à son chevet. Il s'agissait d'une mignonne fillette, Manon Laporte de Pointe-aux-Trembles. Quelle émotion j'ai ressentie en entrant dans cette chambre d'enfant. Mes photos tapissaient littéralement tous les murs. Ma photo encadrée reposait sur son oreiller à côté de sa joue. J'ai caressé le visage de cette enfant en souhaitant qu'elle entende au plus tôt une voix plus valable que la mienne pour chanter son bonheur éternel. Imaginez les parents au chevet de cette fillette dont les heures appartenaient déjà à l'éternité.

« Manon, quand j'ai des difficultés terribles à traverser, je revois ton visage presque souriant, et je reprends confiance en la vie. Tu resteras mon inspiration! »

Chapitre 9

Cueillir des fruits pas mûrs...

Depuis quelques mois, Yvan Dufresne lorgnait du côté de Paris. Une carrière européenne s'avérerait un atout précieux pour son « poulin » et aussi pour son prestige de manager.

En octobre 60, Monsieur Ribert nous arrive de Paris avec des projets de contrats et d'engagements. Il a entendu mon « super-45 tours » chez Polydor et, selon ses prévisions, l'Europe serait sur le point de se mettre à mes pieds pour me supplier d'aller répandre le baume de mes chansons jusqu'à l'ombre de la Tour Eiffel!

J'ignore qui a été le plus naïf durant les entretiens : Ribert, Dufresne ou Louvain ? Une chose certaine, nous signons tous les trois les documents et je reconduis Monsieur Ribert à Dorval pour le premier avion en direction de Paris.

Pendant que Paris se prépare à recevoir la « vedette canadienne », Louvain, lui, prépare du matériel pour sa session d'enregistrement du 10 novembre.

Le grand Pierre Dudan, ce Suisse qui a roulé sa bosse

dans toute la francophonie depuis les Marquises jusque dans notre petit Québec, m'a toujours impressionné par cette facilité qu'il a de composer des succès. Tout jeune, je fredonnais *Clopin-Clopant*. Alors, je décide que la prochaine session serait une session Dudan. Avec Dufresne, je retiens quatre titres : le fameux et presque éternel *Clopin-Clopant*, *Ami, ami, Mélancolie* et *Au vieux manoir*. Je fais l'enregistrement de la voix l'après-midi de mon cocktail d'adieu pour Paris, et quel cocktail ! C'était l'ère des « cocktails stéréophoniques ». On installait un bon système de son dans un salon d'un hôtel et les gens de la presse, radio, télévision et les confrères du métier venaient trinquer avec vous. Tout fier, je propose l'audition des quatre enregistrements encore tout frais. Première remarque que je trouve positive : Michel s'internationalise.

Pierre Dudan, qui a mille et une façons de se faire aimer, me réservait une surprise pour cette réception. Même s'il était absent, peut-être à l'autre bout du monde, Dudan avait informé le propriétaire d'un hôtel suisse « Le vieux manoir », là même où il avait composé la chanson, que j'enregistrais ce titre. Nous recevons une lettre du bon proprio suisse avec une commande de 1 000 disques ! La journée même de l'enregistrement, sans l'avoir écouté. Vous comprenez pourquoi Dudan ne compte que des amis de par le monde !

Au cocktail qui se tenait au Mont-Royal, plusieurs amis sont venus me souhaiter bonne chance : André Robert, le chanteur français Jean Marc, le comédien Jean-Paul Dugas, mon frère André Roc.

Histoire de préparer mes bagages, et mettre un peu d'ordre dans mes affaires personnelles, je me réserve le week-end puis le 14 novembre, comme un vétéran de l'Atlantique, je m'envole vers Paris avec tous les rêves qui pouvaient trouver place dans mes valises. J'étais seul, je crois qu'Yvan est venu me rejoindre la semaine suivante.

À Orly, Roland Ribert m'attendait. Nous avons visité 15 hôtels avant d'en trouver un convenable. Vous direz que je suis difficile ? Je crois plutôt que nous n'étions pas dans le bon quartier !

Sur le plan carrière, ce voyage à Paris pouvait m'ouvrir

de nombreuses portes prestigieuses. Mon contrat d'une semaine à «La tête de l'Art» était justement cette clé magique. J'étais la «vedette américaine» du spectacle de Mouloudji. Dès la première répétition avec le pianiste de la boîte, je sens bien que la partie sera rude. Du coup, comme dans un flash, je réalise que les Français ne sont peut-être pas tous nos cousins comme tant de politiciens se sont plu à nous le répéter depuis des générations. J'ai même senti une sorte d'agressivité envers le chanteur canadien que j'étais... Et de plus, je chantais des refrains de son pays. De quel droit? Effectivement, je donnais des chansons de Varel et Baily, Aznavour et un Brel.

Au départ, je crois sincèrement que j'avais été très mal «coaché» pour entrer dans cette aventure. On ne va pas chanter aux Français de leurs mélodies. Imaginez un jeune Parisien qui viendrait à la Place des Arts nous chanter *Le petit bonheur* de Félix et *Mon pays* de Vigneault! On lui suggérerait d'aller se faire voir par les... autres. C'était la première erreur qu'on avait commise ensemble... je dis «ensemble» parce que je ne veux pas porter seul l'odieux de cette situation. Autour de moi, je payais des gens pour me conseiller et ils doivent partager un peu ma déconfiture.

À la vérité, je crois aussi que je n'étais pas prêt à affronter une carrière internationale sur le plan européen. Du côté américain, c'eût pu être différent. D'ailleurs l'expérience que j'ai connue en 1962, l'a prouvé clairement. Profitant du délire québécois, on a voulu rentabiliser chacun de mes gestes, mais on a failli tuer ainsi «la poule aux œufs d'or»... si vous me permettez la comparaison. Je ne garde pas d'amertume de cette incursion parisienne. Le total des erreurs qu'on commet, c'est ça l'expérience. Personne ne peut l'acquérir pour vous.

Je ne crois pas que ma semaine à «La tête de l'Art» ait été un four magistral. Pour le public présent, c'était honnête, rien de plus. Mais pour tous ceux qui croyaient que Louvain allait conquérir Paris, que les contrats se succéderaient comme les wagons de métro qui rentrent en gare, alors là, ce fut la déception majeure.

Au soir de la première, lundi 21 novembre, je m'en

souviens comme si c'était hier, la salle débordait de Québécois : Lucille Serval, Jacques Blanchet, Elise Pouliot, la journaliste, le coiffeur Bernard, Suzanne Avon qui avait épousé un des Compagnons de la chanson, et mon gérant Yvan Dufresne. Ma grande amie Annie Gould, vedette du music-hall français, était au premier rang. Elle seule devait bien savoir le scénario de la soirée...

Guylaine Guy m'a servi d'habilleuse. Elle m'avait apporté des fleurs. Sa présence m'a fait endurer les instants de trac fou qui précèdent l'entrée en scène. L'acteur Guy Bertil lui servait d'escorte. Après les chansonniers Jean-Marie Proslie et Jean Valton, Louvain a donné ses chansons. J'avais l'impression de jouer au tennis tout seul... les balles ne revenaient pas. Dans la salle, Monsieur Bizos, directeur de Bobino, ne m'a pas tendu de contrat ce soir-là ! Ni le lendemain ! Pour moi, jamais une semaine n'aura paru aussi longue.

Mardi, je suis l'invité de la radio française : *Paris Coquetel*, une émission de Pierre Mendelhsen. L'atmosphère est détendue... nous blaguons ensemble, André Claveau que j'avais rencontré à Montréal, Colette Renard toujours pétillante et mon « copain de Québec », Marcel Amont.

Escale à Paris, c'est un vrai titre de film mais c'est une émission de radio animée par Micheline Sandrel. J'y passe le 27 novembre avec Georges Guétary. Enfin en décembre, le vendredi 16, je fais une télévision *TéléParis*. Quels que soient le succès ou les répercussions de l'émission, mes valises sont faites... dans ma tête.

Il ne faudrait pas croire qu'en 1960 j'ai fait mon carême dans le temps de l'Avent. Si on fait exception de la semaine à « La tête de l'Art », je me suis payé du bon temps à Paris. Vingt-trois ans, toutes ses dents, quelques dollars en poche et une jeunesse à vivre intensément, voilà Louvain à la découverte de Paris. Si Paris ne veut pas me découvrir, je vais découvrir Paris... Ce qui fut dit, fut fait ! Le Lido, Les Folies-Bergères, Montmartre, Saint-Germain-des-Prés, Alouette Ah !

Sur le plan mondain, je rencontre la Comtesse de Kersabiec et sa suite, Monsieur Michel Prince et tous les gens



de sa petite cour. On me reçoit dans les grands salons, le champagne coule à flot ! Les photographes de Paris-Match et Marie-Claire surveillent chacun de mes gestes. J'ai l'impression qu'on me prend pour un autre, que je me suis trompé d'adresse ! Peu importe, la vie est belle, profitons-en.

Je réserve une voiture de location et je patrouille la campagne française. Justement, Lucille Serval doit s'embarquer au Havre pour les Amériques ! J'agis comme chauffeur de Madame. Nous arrêtons bouffer dans tous les petits restaurants bien chouettes, nous levons nos verres plusieurs fois dans les bistrotts « sympa » si bien que Lucille a failli rater son bateau... Bonne traversée, grosses bises et le paquebot lance son cri strident, les amarres sont remontées et doucement Lucille prend la mer et nous... nous reprenons la route des chansons qui nous mène en Bretagne... et à l'aventure.

Mon retour au Canada a été moins bruyant que le précédent... Pour que je n'oublie jamais la leçon, je n'ai jamais échangé mon chèque de paie de « La tête de l'Art ». Quand je suis sur le point de m'embarquer dans quelque chose qui ne tourne pas rond à mon goût... je pique un œil du côté du chèque !

Au pays, les nouvelles sont bonnes au retour. J'apprends que mon dernier microsillon, lancé aux États-Unis sur étiquette Coral, vient de passer le cap des 5 000 copies vendues. J'ai encore l'intuition qu'une carrière USA aurait mieux fonctionné qu'en France.

Parlant de vente, le catalogue Dupuis et Frères automne-hiver 60-61, est en circulation. En page 92, je suis devenu mannequin pour les vêtements d'hiver ! J'aurai touché bien des métiers pour gagner ma vie...

Chapitre 10

Mon côté préféré de l'Atlantique

Quand on aime bien le métier qu'on exerce, la meilleure façon d'entrer dans une nouvelle année, c'est en travaillant honnêtement avec et pour les gens qu'on aime et qui nous le rendent bien. Ma résolution du Nouvel An, en me levant ce matin, c'est d'essayer d'être heureux entre les quatre murs de mon appartement rue Crescent, dans les studios où je travaille, sur les scènes qui m'accueillent; être heureux avec mes gens à moi, mon public à moi. Pourquoi chercher le bonheur à l'étranger quand il se trouve là, au fond de son cœur.

Le soir du Jour de l'An, après des répétitions durant toute la journée, je participe à *Music-hall* avec ma nouvelle coupe de cheveux de Paris. Les journaux ont remarqué le changement et les manchettes porteront là-dessus la semaine prochaine. Une fois démaquillé, je me tape un bon souper du Jour de l'An avec des copains. Je suis toujours un peu triste

au changement de la nouvelle année. Peut-être la maturité qui fait son œuvre? Que me réserve 1961?

La Providence, c'est comme une bonne mère! Il ne faut pas lui demander des semaines à l'avance ce qu'elle prévoit au menu. À chaque jour suffit sa peine. Je n'ai jamais manqué de travail, bien au contraire, souvent j'en ai plus que je peux en accepter. Alors, il faut faire confiance au Grand Patron qui sait mieux que quiconque les besoins et les désirs de chacun.

En janvier, je remplis d'intéressants contrats puis février se pointe le nez au calendrier. Même si ce mois est le plus court de l'année, il contient souvent son bagage de surprises. Le soir de la Saint-Valentin, je remportais le Grand Prix du disque canadien de CKAC pour l'année 1960 avec *Un certain sourire*. L'émission était diffusée du Cinéma Français à Montréal et le jury était composé du chef d'orchestre Jean Deslauriers, du chanteur classique Denis Harbour, de Guy Lepage et des critiques artistiques Phil Laframboise et Claude Gingras. Deux incidents ont marqué la soirée; le grand Bécaud qui présente un prix à Fernand Gignac et Lise Roy qui refuse le sien en signe de protestation contre... je ne me souviens pas quoi! À cette soirée de gala, Michel Brouillette était au pupitre de l'orchestre. Ce grand prix me valut un baiser de la lauréate de l'année précédente, Germaine Dugas qui avait alors triomphé avec *Mes cousins*, un voyage en Europe et un contrat de 39 semaines comme animateur du samedi matin à CKAC.

Le samedi suivant, 18 février, nous étions reçus chez Dupuis Frères pour la présentation du *Dictionnaire de vos vedettes*. Voici ce qu'un journaliste a écrit sur cet après-midi :

«Il y a quelques semaines, une foule comprenant plusieurs centaines d'adolescentes, de jeunes filles, et même de femmes mariées, lui réservait une ovation sans précédent lors du lancement du *Dictionnaire des vedettes* chez Dupuis Frères. À mesure qu'une vedette faisait son apparition, les cris s'élevaient, les bras se tendaient. On réclamait des autographes. Celles qui n'avaient pas de papier les voulaient sur leurs vêtements, voire sur leurs mains. Certains artistes furent littéralement bousculés, harcelés. En dépit des poli-

ciers trop peu nombreux qui tentaient vainement de rétablir l'ordre et le calme, la foule criait : « On veut Michel Louvain ». Quand celui-ci parut, ce fut un véritable délire. »

Dimanche soir, j'ai le plaisir de travailler avec une grande dame de la chanson française : Vicky Authier. Nous participons à *Music-hall* ensemble. Au cours des longues répétitions pour les caméras de la télévision, nous bavardons comme des copains qui se connaissent depuis toujours.

Dès le lendemain, une immense photo de moi est accrochée à la porte de la Casa Loma et j'y retrouve à la générale l'orchestre de Marcel Doré et tous les copains de la boîte. J'ai le goût d'ouvrir une parenthèse pour dire toute l'admiration que j'ai toujours entretenue pour les musiciens de cabaret. Ils font partie d'une espèce en voie d'extinction. Travaillant dans des conditions parfois très difficiles, ils réussissent à lire les partitions dans une atmosphère « de fumée et d'alcool » et, à les regarder à l'œuvre, ils donnent à tous l'impression qu'ils s'amusent follement. Voilà des professionnels du spectacle qui ne reçoivent pas leur part de mérite et de gloire. Je referme ma parenthèse.

Me voici à nouveau dans la Vieille Capitale pour deux autres semaines (27 février — 12 mars) chez Gérard avec Gloria Marcon et ses musiciens, le maître de cérémonie André de Chavigny. Jacques Brel que j'ai longuement rencontré, prenait l'affiche le lendemain de mon départ. Il me fallait rentrer à Montréal pour inaugurer « mon » émission du samedi matin à CKAC de 11 h 05 à 11 h 30. C'est la première fois que j'animais une émission de radio. *Grand prix du disque canadien* se voulait une demi-heure de refrains de chez nous avec une foule de potins sur le monde artistique. Réal Giguère travaillait en studio avec moi. Je n'ai jamais vérifié la cote d'écoute de l'émission mais une chose certaine, les reporters des journaux artistiques avaient les deux oreilles collées à leur appareil... et la semaine suivante, on en lisait les échos dans leurs articles. Inutile de vous dire que je ne manquais pas de souligner mes activités, mes disques, mon fan club, etc. On n'est jamais si bien servi que par soi-même, dit le proverbe.

Pour les admiratrices qui ne fréquentent pas les caba-

rets, nous présentons une semaine de spectacles au Théâtre National. Comme je l'ai déjà écrit, si le Théâtre National fonctionne bien, il faut préparer les valises dans un avenir rapproché, la tournée n'est plus bien loin.

MM. Ziggy Wiseman et Ben Kay se sont associés au début de 1961 pour produire une série de spectacles au Palais du commerce sous le vocable *All Star Attractions Inc.* Un heureux mélange de vedettes américaines et canadiennes se partageaient le programme de la soirée. Lors d'un premier *All Star*, j'eus le plaisir de travailler avec Buddy Knox dont les disques au Hit Parade et la brillante réputation l'avaient précédé, dans notre pays. Dans l'intimité, Buddy Knox s'avère le grand bonhomme qu'on a connu à la télévision. J'ai discuté longuement avec lui des conditions de travail des artistes dans son pays.

Lors du deuxième *All Star*, Bobby Rydell nous rend visite. Pière Sénécal, Muriel Millard et moi sommes au programme et Pierre Nolès dirige son orchestre. À la toute dernière minute, me revoilà complètement aphone, pas une note de musique qui veut passer. Ma carrière de chanteur en prend pour son rhume. J'avais promis de participer au *All Star*, je ne voulais pas décevoir quelqu'un, d'autant plus que MM. Wiseman et Kay avaient invité une centaine d'enfants infirmes de l'école Victor-Doré à la soirée des vedettes. J'ai respecté l'ordre du médecin de ne pas chanter une note mais j'ai participé quand même. Le reporter de Radiomonde a titré la semaine suivante: «Aphone pour la Xème fois, Louvain triomphe sans chanter une seule note». Ce que j'ai fait, j'ai donné un numéro de batterie dans le plus pure style des «jam sessions» d'autrefois. En manches de chemise, j'ai sorti toute l'énergie qui me restait dans le corps. J'ai fait dansé les filles, j'ai parcouru la salle en tous sens pour saluer tout le monde et j'ai signé des autographes, de quoi user plusieurs stylos. Muriel et Pière ont également signé une partie de la soirée. Tout est bien qui finit bien!

Je n'aime pas, à priori, les concours de popularité et pourtant le temps s'annonçait dans cette veine. Radiomonde avait lancé son concours «Médaille d'Or» et Guy Provost remportait les honneurs en 1960. L'élection se faisait par vote

populaire. En avril, Jean Duceppe récoltait 931 votes, Paul Dupuis 847 et les admiratrices me plaçaient troisième avec 840 bulletins devant Aimé Major, Gilles Pelletier, Paolo Noël, Olivier Guimond et Benoît Girard. J'ignore qui est sorti vainqueur de ce scrutin.

En avril, le monde du spectacle était en deuil de trois personnalités : Victor Pagé, pionnier du théâtre, la chanteuse Jeanne Desjardins et le comédien Clément Latour.

Le prestigieux *Time Magazine* parle de moi ce mois-ci à l'occasion du lancement de mon disque sur étiquette Coral. Le journaliste s'interroge sur mon identité réelle : phénomène sociologique ou créature publicitaire ? J'aurais presque envie de lui répondre : « Pourquoi écrivez-vous sur moi ? Si vous continuez, vous alimenterez la publicité. Si vous vous penchez sur mon cas, est-ce à cause du phénomène que je représente ? » Il aurait pu écrire simplement que la vie a été bonne pour moi, que j'ai trimé dur et que je suis probablement arrivé à une bonne époque. Il n'y a pas de mystère là-dedans.

Une journaliste du *Miami Herald* écrit à mon sujet : « *Best canadian import since Gisèle MacKenzie is the new recording of Michel Louvain tour de chant* ». Plus loin dans sa critique, elle ajoute en parlant du disque : « *Don't have to understand the language to enjoy this one* ».

Même le *Billboard*, une sorte de bible de la musique américaine, pointait mon long-jeu de trois étoiles, ce qui signifie de grandes possibilités commerciales dans le langage du métier.

Parlant de disques, *Louise* se maintient joyeusement en première place du palmarès. C'est une chanson que m'avait composée Charles Desrosiers, le frère de Jacques. Au deuxième rang, on retrouvait *Cou-couche panier*. Madame Piaf « ne regrettait rien » en troisième position. La liste de quinze succès se terminait par le *Il suffit de peu de chose* d'André Lejeune. Par contre, Radiomonde publiait par tranche son *Dictionnaire des artistes* et s'en donnait à cœur joie avec des jugements ex cathedra sur les vedettes. Voici un exemple : « Jacques Blanchet (Music-hall) Un de nos meilleurs auteurs-

compositeurs. Plus faible comme interprète. » Tout le monde y passe... comme sur le pont d'Avignon.

En avril, lors d'un *Club des autographes*, le réalisateur Maurice Dubois me réservait une agréable surprise. Dans le décor qu'on avait préparé, je me retrouvais à quatre ou cinq places, grandeur nature. Lorsque j'ai chanté, j'apparaissais à côté de moi... Le trucage était excellent pour l'époque du noir et blanc. Gloria Lasso est de l'émission. Froide comme une banquise, elle ne parle à personne. Au revoir et merci!

Le destin est un dieu malin. Depuis plusieurs mois, Margot Lefebvre voit sa route croiser la mienne à quelques reprises. On se retrouve encore une fois sur la même scène. Ici, nous sommes les invités de ce vétéran de la vie artistique et lyrique de Montréal, Lionel Daunais. Il dirige l'émission *Ma première chance*.

De passage à l'Hôtel-Dieu, on me garantit mes cordes vocales pour quelques années. Cet examen de routine me redonne confiance et j'ai tellement de travail sur la planche, ce n'est pas le temps de courir après ma voix.

Un nouveau long-jeu est lancé avant la fin d'avril. Le *Journal des vedettes* me consacre sa première page avec une grande photo. J'y pousse un chariot rempli de cartons du disque fraîchement sorti des presses. Il s'agit de mon quatrième microsillon qui a réuni quelques-unes des plus belles chansons d'amour de ces dernières années. « Des chansons qui chantent mélancoliquement les amours mortes qui gisent sous les feuilles et la neige de nos hivers et la nostalgie des visions d'amour fugitives. À ces chansons, Michel Louvain apporte sa sensibilité et le charme envoûtant de sa voix chaude qui aura, pour chaque auditeur, une signification toute personnelle ». Ces commentaires, à l'endos des pochettes, donnent le ton du contenu du disque. C'est un élément de vente fort important.

M. Gérard Thibault, le maître du spectacle à Québec, avait mis les pieds à Montréal depuis quelques mois avec ses Productions Jacques-Gérard de Music-Hall. Associé avec Jacques Lorain, le mari de Denise Filiatrault, Monsieur Thibault en était à son quatrième spectacle de la saison à la Comédie canadienne. Annie Cordy, cette Bruxelloise deve-

nue française, était la tête d'affiche tandis que je passais en vedette américaine. Roger Joubert dirigeait l'orchestre tandis que Madame Cordy arrivait avec quatre musiciens dont Benny Vasseur et André Paquinet, les deux meilleurs trombones de France.

Or, voilà que durant les préparatifs, les lettres de menaces pleuvent à la maison. Une fille, qui admirait mon travail, avait probablement donné congé à son amoureux qui lui se vengeait à sa façon. Les termes devenaient de plus en plus menaçants : « Où tu vas, on te suivra, même dans ton nouvel appartement (rue Tupper). Si tu ne suis pas nos ordres à la lettre, Annie Cordy sera très fière de voir un Canadien se faire faire la barbe en plein public... » *Le Journal des Vedettes* venait d'annoncer mon déménagement de la rue Crescent à la rue Tupper...

Les parents de la demoiselle recevaient également des télégrammes les plus inquiétants disant que leur jeune fille venait d'être grièvement blessée ou qu'on allait l'enlever...

La police fut mise dans le coup pour protéger cette jeune personne contre de possibles attaques de voyous qui se cachaient sous l'anonymat. Quant à moi, je n'ai pas été importuné durant la semaine qu'a duré le Music-hall. Dans *La Patrie* du dimanche, j'ai signé un billet qui traduisait bien ma pensée : « J'ose espérer que les jeunes qui jouent de ces tours ne sont pas aussi sérieux qu'ils le prétendent. Ou peut-être ignorent-ils jusqu'où cela peut les mener... Aussi prierais-je ces jeunes gens de dix-huit ans — nous en connaissons déjà quelques-uns — de vouloir entendre raison et de songer un peu à tout le mal qu'ils ont fait ».

Le succès *Louise* garde le premier rang du palmarès, devant madame Piaf, durant le mois de mai. Quant à moi, j'avais dans l'œil depuis quelques mois une nouvelle voiture et la fièvre de l'été qui s'en vient a eu raison de ma patience. Je m'installe au volant d'une Jaguar blanche pour entreprendre la prochaine tournée. Des engagements me retiennent aussi à l'Hôtel Lasalle de Grand-Mère, Ville Saint-Pierre et Saint-Placide.

Cette année, au Gala des Splendeurs, Andrée Champagne deviendra notre nouvelle Reine de beauté et d'élégance.

Guy Béart a chanté à son couronnement tandis que Pierre Paquette et moi agissions comme garçons d'honneur. À l'issue du spectacle, j'invite Germaine Dugas chez Dagwood's et nous n'entrons qu'aux petites heures du matin, placotant de chansons, de musique, et de la vie de célibataires que nous menons tous les deux...

Je reviens à l'Hôtel Central chez mes amis Girard au début de juin pour trois soirs seulement les 9, 10 et 11. Je fais connaissance avec Micheline Manseau et les Voyants, Duval et Morin, leur numéro est impressionnant. Grâce à un code fort complexe que je n'ai jamais compris, les Voyants devinent à distance des choses aussi diverses que votre numéro de téléphone, l'adresse d'une lettre qu'une dame cache dans sa bourse, etc... Le jeune Lautrec agira comme maître de cérémonie la semaine prochaine. Depuis ses acrobaties à la salle du Gesù, Lautrec s'est lancé dans la chanson et Yvan Dufresne lui donne le coup de pouce qu'il faut.

Avant la fin de juin, j'accepte une invitation de Pierre Lalonde, jeune annonceur au poste de radio de son père à Saint-Jérôme — CKJL — pour rencontrer les gens de son club de danse du samedi soir. Je donne un entretien à la radio et mime quelques-unes de mes chansons dans la salle où se réunissent une foule de jeunes tous les samedis soirs. Pierre m'avouera quelques années plus tard que j'avais été le seul artiste à accepter son invitation. Bizarre que la vie! Lalonde fait cette déclaration à la Place des Arts alors que nous donnons des représentations des trois «L» avec Lautrec et moi...

Georges Guétary que j'ai rencontré à mon deuxième voyage en France, vient à Montréal pour participer au Grand Gala de la communauté radiophonique de langue française. Nous sommes vers le 18 juin, et j'ignore quelle mouche l'avait piqué ce matin-là, mais le voilà qui se fend d'une déclaration à mon sujet: «Michel Louvain n'a pas de chance de connaître le succès en France» et il continue en déclarant que Sacha Distel n'aurait pas plus de succès à Montréal. «Louvain comme Distel ont peu de talent et exploitent tous les deux la nature superficielle de leurs auditeurs. Tous les

deux offrent un palliatif au manque de culture d'un vaste secteur de notre jeunesse plutôt que de lui offrir un élément d'épanouissement». Pas encore satisfait, monsieur Guétary continue dans la même veine : « Ils la nourrissent de charme à fleur de peau, de frissons nerveux et fomentent l'hystérie collective au détriment du véritable enthousiasme qu'ils seraient probablement inaptes à créer ». Et vlan... en pleine face !

J'ignore quel genre de guerre Guétary voulait déclencher. Pour ma part, je n'ai pas répliqué. Quant à Distel, il n'a probablement jamais entendu parler du *Dimanche-Matin* du 18 juin 1961. Comme ambassadeur de bonne entente dans les pays francophones, Guétary venait de s'accrocher les pieds dans le manuel de la diplomatie et de la délicatesse ! Il n'est pas le premier Français et certainement pas le dernier, qui aurait eu grand intérêt à chanter plutôt que discourir... L'incident est clos et pour ma part, je lui donne l'absolution même sans contrition parfaite ! Je sais qu'un jour, il récidivera. Ils sont tous comme ça, paraît-il.

Et pour m'en convaincre, je retournerai bientôt chez eux. À mon anniversaire, le 12 juillet même si je suis né le 11 à 11h 45 du soir, le poste CKAC me fait l'honneur d'une réception avant mon départ pour la France. La réalisatrice de « mon émission » du samedi, madame Jeannette Brouillette en était l'instigatrice. Je me souviens que Fernand Gignac était du party avec d'autres annonceurs de la maison.

Vendredi soir 14 juillet à 20h alors que les Français s'apprêtaient à prendre la Bastille pour la 172e fois, moi je m'envolais pour Paris, avec le billet que CKAC m'avait offert comme prix en gagnant le Gala du disque canadien. Pour ce voyage outre-mer, j'avais décidé de n'emporter aucun crayon ni papier. Je voulais faire le point dans ma vie et un changement de décor s'avérait nécessaire. À force de n'avoir plus de vie privée, d'être constamment dans le champ d'une caméra, d'avoir toujours une sorte de cour autour de moi, je manquais d'air. Tous mes gestes devenaient calculés, j'étais une bête traquée. C'est un peu jeune à vingt-quatre ans pour vivre dans une prison dorée.

Comme les «jeunesses» de mon âge, j'avais le désir fou

de prendre des grandes mordées dans la vie, de danser frénétiquement jusqu'aux petites heures du matin sans avoir, au lever, un journal avec ma photo en première page coiffée du titre «Louvain se mariera bientôt avec sa nouvelle conquête. Il s'agit d'une brunette qui...»

Paris me semblait la ville idéale pour flâner. Lorsque j'étais à la «Tête de l'Art», peu de gens m'avaient connu, alors je pouvais facilement leur rendre la pareille... J'ai marché des heures et des heures le long des grands boulevards. Aux terrasses des cafés, j'ai siroté des bières éternelles, j'ai flirté les midinettes, j'étais libre, je pouvais bâiller, rire, même me gratter le nez sans qu'on m'en fasse le moindre reproche. C'était une vraie cure de désintoxication de Louvain et pour un mois, Michel Poulin avait les coudées franches dans ses allées et venues.

Mais comme le criminel revient toujours sur les lieux de son forfait, ainsi après une bonne vacance, Louvain avait un goût fou de retrouver ses anciennes amours. Paris perdait de ses charmes, les monuments semblaient plus gris et les nouvelles du Canada invitantes.

«Il te faut rentrer, les engagements ne t'attendront pas indéfiniment...» de réclamer Dufresne.

Je saute dans le premier avion en partance pour Montréal et me voici replongé au cœur de mon quotidien. Dès le mercredi 23 août, je suis l'invité du Comité de promotion Haute-ville de la ville de Granby. Le maire Horace Boivin, un promoteur dans l'âme, avait décidé qu'une journée Louvain donnerait le dynamisme nécessaire aux marchands de ce secteur et pour plaire à tous, il avait réservé un spectacle pour les jeunes et une visite de «son» zoo.

Dans *La Voix de l'Est*, la critique de mon spectacle, sous la signature de P.-A. C. (?) est très intéressante. Sous le titre «Michel Louvain a conquis Granby et ses adolescents», le journaliste commence son texte: «Je n'aime pas Michel Louvain. Et pourtant. Mercredi soir dernier, j'ai dû nuancer mes jugements. Mercredi soir dernier, Louvain en a surpris plusieurs. Et moi le premier. C'est humiliant d'avoir à faire des aveux. Mais je les dois en toute vérité. Michel Louvain a

présenté un spectacle comme peu de nos artistes canadiens en savent offrir un. À quelques points près, le tour de chant de Michel Louvain a atteint le palier du véritable spectacle professionnel».

Puis Monsieur P.-A. C. décrit les différents éléments du tour de chant, analyse les compositions, ajoute que ma voix convient bien aux chansons d'Aznavour, dit un bon mot pour *Obsession* de mon amie Cécile Coulombe. Il parle aussi de mon numéro aux percussions : « Michel prend les baguettes et se lance dans une ronde endiablée à la batterie. Inutile de dire que l'effet escompté ne peut manquer de se produire. Les applaudissements ne manquent pas de s'élever». Il termine son article un peu comme il l'avait commencé : «Je n'aime pas Michel Louvain. Et pourtant, son spectacle est rudement bien rodé. On est loin de l'amateurisme auquel on nous a trop longtemps habitués. Michel Louvain a de la classe. Celle des vedettes internationales».

Il ne m'aime pas... mais il est honnête et nuancé dans ses affirmations. Au cours de ma carrière, je n'ai pas souvent rencontré des journalistes qui prenaient le temps d'analyser avant d'écraser avec l'énorme masse de leurs critiques.

À l'automne 61, une fois de plus, je fais l'envie de tous les mâles du Québec. La publicité qui lance les bas Michel Louvain me présente entouré des plus beaux mannequins de Montréal : Miss CJMS Claire Charland, Miss Cosmétique Evelyne Elbert, Miss Photo Commerciale Louise Durocher, et la princesse du concours de Miss Montréal Arlette Gastaldi. Le texte publicitaire ajoute : «Si les bas Michel Louvain sont maintenant en vente dans la province de Québec, il n'a malheureusement pu promettre, hélas, de les faire essayer à toutes les femmes qui en achètent, même si on lui demande sans cesse d'ajuster lui-même sa marchandise. La popularité des bas Michel Louvain monte déjà en vrille, comme un feu d'artifices. Et puis, mesdames, mesdemoiselles, chaque paire est autographiée par votre idole de la chanson. Vendeur de bas de femmes, n'est-il pas, messieurs, le métier que vous enviez le plus à son initiateur?» Au fait, comment cette aventure s'est-elle terminée? Il doit bien se

trouver sur une poussiéreuse tablette de magasin général une des ces paires de bas pour dames... Qui sait?

Lancée vers le 23 octobre, cette entreprise avait comme promoteurs Jeanne et Maurice Roch.

Le journaliste André Rufiange du *Radiomonde* était très sceptique sur le sérieux de cette expérience et il s'était payé une pinte de bon sang dans sa colonne sous le titre « Les bas Louvain et le rouge Pierre Robyn ». Il terminait son article en ces termes :

«... et ce n'est pas tout.

En effet, on lancera bientôt le rouge à lèvres Pierre Robyn. Alors, les dames, là, ce sera le comble! Les jambes dans Louvain et Robyn sur vos lèvres, ils (sic) ne vous restera plus que d'attendre les corsets Pière Senécal et les soutien-vous-savez-quoi Jen Roger!» Signé Rufi.

La blague ne m'a pas dérangé. J'ignore encore les réactions des autres «victimes» de l'humour de Rufiange.

D'autre part, le journaliste Pierre Luc, un bon ami à moi, répond à une question dans son courrier. «C'est exact, j'ai écrit un livre sur Michel Louvain que je compte publier aux Éditions de l'Homme. On parle d'un tirage initial de 10 000 mais ce n'est pas encore certain».

Je reviendrai sur ce sujet. Le pauvre volume a passé par bien des transes... avant de voir le jour treize mois plus tard. Lui aussi sera en retard comme moi.

Monsieur Jean Grimaldi vient de sonner la charge et nous partons pour une autre merveilleuse tournée du Québec. Après le test traditionnel à Montréal, nous mettons le cap sur la ville de Québec que j'ai toujours surnommée «mon château fort». Il faut dire que le succès me souriait bien à Montréal et dans la région, comme à la Cave Beauharnois de l'Hôtel Russel où j'avais connu des moments superbes à la mi-septembre, mais Québec nous réservait infailliblement des sensations qui sont difficiles à définir.

Nous formions une famille de 12 enfants y compris la mère Rina Ketty! Je dis la mère puisqu'elle aurait pu nous voir naître tout le monde, sauf monsieur Grimaldi... qui était de son époque! Rina Ketty connut en France une éblouissante carrière à la scène, sur disques et au cinéma. La

créatrice de *Sombrero et mantille* avait vu sa gloire entrer au Québec presque une génération avant elle. Quand j'étais petit, j'entendais ma mère fredonner *J'attendrai, Montevideo, Je n'ai qu'une maman, c'est toi*, etc... Je croyais que madame Ketty chantait depuis longtemps la gloire du Très-Haut avec les anges et les saints lorsqu'elle fit son apparition au Canada avec son *Padre Don José*... Et voici qu'elle fait la tournée avec nous en vedette américaine. Comme une image sortie directement d'un film italien, elle apparaissait en scène, de noire vêtue, avec une mantille sur la tête comme les dames qui visitent le Pape, et son sourire s'illuminait dès la première note de sa chanson. Je suis certain que madame Ketty mourra en chantant. Avant son entrée en scène, elle « préparait » sa voix.

« Un doigt de cognac, seulement... »

Elle grillait cigarette sur cigarette, et buvait doigt de cognac par-dessus doigt de cognac...

« Ils vont la faire mourir, la vieille... » qu'elle répétait sans cesse en préparant sa voix pour son tour de chant. Sous le feu des projecteurs, elle retrouvait ses accents méditerranéens, et l'élan de sa première carrière. Avec madame Ketty, ce que j'en ai passé des heures à discuter de métier, des gens de son époque, du cinéma français des années trente, etc... de quoi écrire tout un volume.

Notre troupe comprenait aussi *Les Three Sharpes*, les as du rock'n roll, quatre garçons charmants qui ouvraient la soirée avec leur musique électrisante. Paul Thériault jouait le rôle de présentateur tandis qu'Armande Cyr et René Duval qui se faisait aussi appelé « Bazou », donnaient des numéros de comédie désopilante. Mon pianiste Romain Jourdan dirigeait l'orchestre.

J'ai gardé pour la fin ma nouvelle flamme : la danseuse Lorie Brandt, une ravissante brunette qui prenait autant de place sur une scène que dans ma vie... Cette séduisante personne donnait quelques numéros avec moi comme partenaire, mais trop rapidement elle est devenue Madame Louvain et exigeait les honneurs dus à son rang... Au lieu de demeurer ma bonne copine et de gagner doucement son mâle, elle sauta à pieds joints dans l'allée centrale qui mène à

la balustrade de la messe de mariage. Dans sa tête, toutes les mélodies commençaient par les accords de la marche nuptiale de Mendelssohn. Le climat de la tournée en souffrait... et moi aussi. Il n'était plus question de flirter avec les admiratrices, j'étais presque fiancé!

Romain Jourdan doit quitter la tournée en octobre et l'excellent pianiste montréalais Georges Tremblay lui succède sans autre forme de préavis. La tournée a pris fin en novembre. Et non sans incident... Nous sommes à Sept-Îles, le samedi 4 novembre 1961 : Paul Thériault reçoit une balle de «22» dans le pare-brise de sa voiture, probablement la balle égarée d'un chasseur imprudent.

On m'annonce la mort accidentelle d'un de mes cousins. Il vient de se tuer au volant de la Mercury noire que je lui ai vendue il y a cinq mois. Cette mort m'affecte beaucoup.

Un autre malheur m'attendait après le spectacle. On m'avait délesté de 500 \$ d'objets personnels, costumes de scène, musique, etc...

Dans l'entre temps à Montréal, on fêtait les soixante ans de théâtre de monsieur Fred Barry. Nous ne pouvons y assister, retenus par la tournée.

En quittant la Côte-Nord, nous entrons à Montréal pour une semaine au Théâtre National avec une équipe nouvelle. Maurice Gauvin qui présente le spectacle, avait retenu des vedettes comme *Les Garçons de Minuit* (Claude Bélair, Jean-Yves Gauvin, Raymond Roger et Johnny McClintosh), Claude Blanchard, Manda, Georges Leduc, Carole Mercure, la majorette Patricia Byrd et la danseuse Lorie Brandt (la même)!

Nous arrivons à Montréal au moment où la tempête Yves Montand commence à perdre de son intensité. Furieux, le grand Montand a claqué les portes en quittant Montréal, il a traité les journalistes de «petits merdeux» et de «c...» il a promis qu'il ne reviendrait jamais à Montréal, puis après un silence, il avait ajouté: «Pas avant dix ans, en tout cas. Pas avant que la présente race de journalistes ait été remplacée par la prochaine...» Il a tenu parole!

Dans ma petite histoire à moi, la publicité continue de me gêner. *Le film*, édition novembre 1961, m'encadre dans un



jeu de mots croisés tandis que les *Nouvelles illustrées* placent mon nom dans le concours de Monsieur Radio-télévision à côté des Roger Garceau, Willy Lamothe, Jean-Louis Roux, Michel Noël et Jean Brousseau. Et voilà que ça recommence... Encore des émotions vives en perspective!

À la fin de novembre, je tiens l'affiche Chez Gérard et c'est une autre bonne amie qui présente le spectacle : Nicole Danis. Mon tour de chant devient un peu ma carte de bons souhaits à tous les Québécois à l'occasion des fêtes.

En retournant dans la Métropole, j'apprends avec tristesse le décès du grand restaurateur Édouard Lelarge, celui qui avait créé le «400», véritable institution gastronomique à Montréal. J'avais eu le plaisir de manger à sa table; pour moi, tout un honneur!

Chapitre 11

Tout un début d'année...

Un bien beau brin de fille à mon bras et un trophée à la main, y a-t-il une plus belle façon d'entrer dans l'an nouveau? Le passage de 1961 à 62 s'était fait à l'enseigne de la musique. Le soir de la Noël, c'était le Gala des chansonniers, du 26 décembre au premier janvier, les Folies Royales et pour mettre un terme à tout cela, le Gala des artistes de music-hall.

Le parterre était fleuri de personnalités: Raoul Jobin, notre reine 1961 Andrée Champagne, Antoinette Giroux et son chapeau à plumes, Guilda et son nouveau gérant Yvan Dufresne, Huguette Oligny, Aglaé revenue de Paris pour la soirée, Jean Duceppe.

Grande lauréate, Pauline Julien reçoit le trophée pour la meilleure diseuse féminine tandis que, pour le côté masculin, je reçois les honneurs pour «l'ensemble de mon œuvre...» Meilleurs chanteurs à voix: Suzanne Lapointe et Yoland Guérard. Cette catégorie laisse-t-elle prétendre que Julien et Louvain n'ont pas de voix? On serait alors les meilleurs... mais sans voix, un genre de concours de beauté sur disque!

Les Jérolas sont les meilleurs fantaisistes avec Dominique Michel. Les personnalités de l'année: Monique Leyrac et Doris Lussier.

À la notion des découvertes de l'année, le choix s'est fait une journée seulement avant le gala. Six finalistes ont défilé devant le jury. Un commentaire de l'époque: «Si tous ne furent pas vainqueurs, cette audition permit aux journalistes d'apprécier le talent de la nouvelle génération.»

Après de longues discussions, le jury en arriva aux résultats suivants: Michel Dary, découverte masculine avec 61 points, Robert Demontigny, 54 points, Guy Roger, 52 points et Rémi Leclair 42 points. Côté féminin, Louise Longchamps l'emporta sur Ginette Reno par 57 à 56.5 points. Les membres du jury: Serge Brousseau de *Nouvelles illustrées*, Jean-Marc Provost et Phil Laframboise de *Radiomonde*, Jean Laurac du *Petit Journal* et Pierre Luc de *La Patrie*. Aujourd'hui, les événements ont donné raison à madame Reno qui tient la vedette plusieurs semaines à la Place des Arts tandis que Louise Longchamps est retournée dans l'anonymat peut-être!

Les réalisateurs Noël Gauvin et Pierre Morin étaient honorés pour leurs émissions de music-hall; Tony Romandini, le meilleur instrumentiste et Rod Tremblay, le meilleur chef d'orchestre. Aglaé s'imposait comme notre meilleure représentante à l'étranger. Ma performance de Paris n'avait guère touché les juges! Comme je les comprends, les pauvres. Finalement, le palmarès se clôturait avec des trophées spéciaux à Maurice Dubois et Jacques Matti pour le *Club des autographes*, l'émission où je passais pour être un des pensionnaires comme à la Comédie française.

Ce fut une très belle soirée que nous avons terminé Lorie et moi à la «Boîte aux chansons» où mon frère André Roc donnait son tour de chant. Quand elle n'était pas sur la scène, Lorie redevenait une charmante compagne mais notre existence sentimentale était malheureusement trop souvent en dents de scie. Ce sont les risques du métier et nos cœurs connaissaient des hauts et des bas comme des yoyos au bout de leur fil.

Radiomonde gâtait une douzaine d'artistes dans son numéro du nouvel an en publiant un calendrier avec nos portraits au mois de notre anniversaire. On y retrouvait Paolo Noël, Jean Coutu, Pière Senécal, Jen Roger, Aimé

Major, Ginette Ravel, Andrée Champagne, Fernand Gignac, Pierre Robyn, Yvan Daniel, notre Miss Radio-TV 62 Monique Lepage et moi-même.

Dans les nouvelles, le Père Bernard nous revenait avec sa guitare sur le dos après une « retraite fermée » assez longue. Ce franciscain suivait les traces du Père Duval et nous présentait de fort jolies chansons. Roger Beaulu offrait sa fameuse Austin 850 chez L.N. Messier de la Plaza St-Hubert pour seulement \$8.50 comptant et trois ans pour le solde. C'était une voiture à traction avant... Le Père Beaulu qui, selon Jacques Normand, a décrit pour la radio l'arrivée de Jacques Cartier à Gaspé, était au moins une génération en avance avec sa traction avant, en 1962.

Mon cinquième microsillon sort des presses en janvier. Dans le *Courrier de Limoilou*, Guy Lizotte me sert une belle critique mais il me rebaptise « Constantin Louvain ». Il explique la « naissance » de la chanson *Mélancolie* qui figure sur mon disque. Pierre Dudan l'a composée pour le film dans lequel il a joué, *Les requins de Gibraltar*. Al Romans possédait cette mélodie depuis de longues années et le réalisateur Reinert demanda à Dudan d'écrire les paroles. Quant à *Clopin-clopant*, c'est Dudan qui a relevé un défi lancé par le directeur de l'Olympia, Bruno Coquatrix, qui désirait une chanson avec cette expression bien française : clopin-clopant. Il avait demandé aux meilleurs paroliers de Paris, mais aucun ne voulait se compromettre. C'est délicat pour les boiteux, les infirmes...

Un jour, Pierre Dudan, se consolant d'un grand chagrin d'amour, « commit » la chanson qui fit pleurer Coquatrix. Henri Salvador, Jean Sablon et quarante-neuf autres vedettes de la chanson ont enregistré *Clopin-Clopant*, je devenais le cinquantième... On ne peut pas parler de primeurs, rendu à ce stade-là mais je tenais à faire cette chanson parce que c'est un bijou d'optimisme et un vrai monument à la gloire de Pierre Dudan.

À l'époque, c'était nouveau à Montréal d'inviter les journalistes à la première des spectacles de cabaret. Ainsi la direction du « El Morocco » conviait les reporters, le lundi soir 15 janvier, à la première représentation de notre

spectacle du célèbre café de la rue Closse. Les comiques Pepper Davis et Tony Reese donnaient un numéro hilarant en première partie. On m'avait placé sous le vocable de *extra added attraction*. Intentionnellement, mes numéros étaient majoritairement anglais pour plaire à la clientèle anglophone de ce cabaret. Certains journalistes m'ont tombé dessus à bras raccourcis. Ils n'avaient peut-être pas compris que, dans l'ouest, on sert une clientèle différente de celle de la Casa Loma où Fernand Gignac triomphait.

Dans l'ouest, on retint mes services pour des engagements supplémentaires alors que les autres membres du spectacle changeaient. J'ai ainsi travaillé avec Tony Vallo, Mark London, le trio de Frank Hatchett et la superbe vedette Barbara Russell qui endisquait avec United Artists Records. Selon Angelo qui répondait à Wellington 7-6139, les réservations étaient toujours nécessaires pour obtenir une place. Il y avait au moins des gens qui aimaient le spectacle...

Cette semaine, je fais un saut dans la Capitale de la nation et le voyage s'effectue en train comme le font les politiciens. *Le Droit* annonce l'arrivée de mon train à la Gare Union à 19h30 et quelle arrivée, comme dans les films! J'étais convaincu qu'un ministre était à bord, tellement le quai de la gare était bondé. J'allais à Ottawa pour deux émissions de télévision au poste CBOFT le lendemain.

Le mercredi 17 janvier, j'enregistre le matin *À la carte* avec Lise Chenaux, Madeleine Duhamel, Hedwige Herbiet, Paul Bernier et Agathe Legault. Georges Tremblay est au piano d'accompagnement. En soirée, je fais *Au jour le jour* avec Paul Bernier et nous filons au poste CKCH de Hull pour une émission d'une heure avec Robert Allayn.

Au cours du lunch, je lance dans la conversation le mot «quétaine» inconnu dans la capitale. Je croyais l'avoir emprunté à Juliette Pétrie, mais après recherche, il me semble que c'est le fantaisiste Jacques Desrosiers qui l'aurait inventé. Tout devient «quétaine», il y avait des couleurs «quétaines», etc... On s'amuse bien et l'on quitte la table sur une note de gaieté.

Dans un sérieux article (!) sur le music-hall, un journaliste fait l'analyse des événements qui ont marqué l'an

dernier. J'apprends avec plaisir que selon lui, je suis resté le « roi des chanteurs en 1961 » et que Fernand Gignac me suit. Il note aussi que Claude Vincent, Pierre Robyn et Pièrre Senécal « ont accusé une perte sensible de popularité ». Peut-être ont-ils simplement décidé de consacrer moins de temps à leur carrière pour œuvrer dans un domaine différent ? Claude Vincent se dirigeait plutôt vers une carrière d'annonceur — il est aujourd'hui à Radio-Canada — tandis que son frère Pièrre est demeuré dans la musique avec une tendance marquée pour les annonces commerciales et la musique de « chœur sur disque ».

Le lundi 19 février, le canal 10 a déjà un an et ça se fête en grand au théâtre Saint-Denis, malgré une autre tempête hivernale. Des centaines de personnes n'ont pas trouvé place dans le théâtre pour assister au grand Gala anniversaire. Trois animateurs pour le spectacle : Jen Roger, Réal Giguère et moi. Aux premiers rangs, les « grosses légumes du 10 », le président J.A. DeSève, les vice-présidents Paul L'Anglais et André Ouimet, le gérant Rolland Giguère, Noël Gauvin, réalisateur en chef et Jean-Paul Ladouceur, directeur de la production commerciale ainsi que Robert L'Herbier, directeur des programmes. Je nomme tout le monde parce que, je dois l'admettre, j'ai été l'enfant chéri du canal 10 au cours de ma carrière.

Pour le Gala, une carte d'artistes exceptionnelle : Robert Demontigny, Rolande Desormeaux, Monique Gaube, Claude Blanchard, Lucille Dumont, Jen Roger, Louise Longchamps, Roger Le Sourd, Roger Pigeon, Charlotte et Jean Durand, Fernand Gignac, Éline Bédard, Denise Filiatrault, Réal Giguère, Juliette Béliveau, la directrice du Chœur canadien de Verdun, Christiane Breton et Claude Vincent qui n'a pas chanté. Il me manque un nom puisque nous étions 20 au 10.

Plusieurs incidents ont marqué la soirée. Réal Giguère qui a défié les journalistes en entonnant magistralement son *Gros jambon*, vendu à 74 000 copies. Claude Vincent qui n'avait pas mémorisé le refrain de sa chanson et qui s'est vu refusé le plaisir de chanter. Quant à moi, je suis arrivé en retard de quelques minutes au théâtre Saint-Denis, mais on

m'a pardonné... une fois de plus.

Pour l'une des premières fois de sa carrière, les journaux de Montréal parlent d'elle. «Il s'agit d'une toute jeune chanteuse de Sherbrooke dont les enregistrements se vendent comme des p'tits pains chauds». On parle de Michèle Richard, 15 ans, best-seller du disque chez les femmes!

L'article de Jac Duval indique qu'elle aura 16 ans le 17 avril prochain, et qu'elle est présentement en deuxième année commerciale à Sherbrooke. Dans son bagage artistique, elle possède un diplôme de l'Académie de musique de Québec où elle a étudié le piano pendant quatre ans. Michèle a aussi suivi des cours de ballet pendant quatre ans avec Joan Sterling. Duval croit que la jeune chanteuse de 15 ans détient un record mondial. Celui d'avoir chanté à 450 émissions de télévision avant d'avoir atteint l'âge de 16 ans. Michèle a chanté trois fois au 10 et deux fois au 4 de Québec. Son nouveau 45 tours présente: *Quand le film est triste et Brise doucement notre amour...*

À cette époque, en lisant ces lignes, je ne pouvais pas m'imaginer qu'un jour cette adolescente un peu gênée entrerait à mon bras au Gala des artistes dans une toilette qui allait faire scandale dans tout le Québec... Michèle possède un tempérament bouillant et elle n'est pas frileuse. C'est une excellente copine qui peut m'appeler à n'importe quelle heure du jour ou de la nuit et qui me fait toujours bien rire. C'est une boule de feu!

Il ne faisait pas particulièrement chaud au Carnaval de Contrecoeur le lundi 26 février alors que je procédais à la mise au jeu d'un match amical entre les Rouges et les Noires, deux équipes de filles. En soirée, je donnais deux tours de chants, dans le cadre des festivités hivernales. D'autres artistes étaient au programme: en robe il y avait Margot Lefebvre et le Père Bernard, O.F.M. tandis que l'autre partie de la carte comptait les noms de Pierre Lebon et de moi-même.

Au début de mars, Pierre Dudan est de passage au Québec et nous en profitons pour échanger des opinions sur le récent microsillon que j'ai fait avec quelques-unes de ses chansons. Ginette Ravel et Serge Deyglun assistent à nos

discussions. Ginette promet d'enregistrer un ou deux titres de Dudan.

Les nouveaux résultats du concours Monsieur Radio-télévision 1962 affichent encore mon nom en deuxième position derrière Réal Giguère tandis que Jean Duceppe me suit avec Jean Coutu et Paul Dupuis, l'homme aux « milliers de petites coques de saveur ». C'est la dernière semaine et j'en serai quitte pour une autre année. Personnellement, ça m'agace un peu mais ce qui est le plus fatigant, ce sont les milliers de questions des admiratrices qui veulent défendre votre cause à tout prix et qui ne comprennent absolument pas que vous ne preniez pas position dans cette bataille rangée...

Entre temps, le *Bottin des artistes* est publié et plusieurs journalistes se sentent offusqués que j'aie mis le numéro de téléphone de mon gérant Yvan Dufresne à la place du mien. Quant à Maurice Richard, il a laissé l'espace en blanc... et les journalistes clament : « Mais ce n'est pas là un record ». Que c'est difficile de contenter tout le monde... et son père!

J'accuse une perte de vitesse dans ma production de succès. Le palmarès canadien du début de mars ne présente aucun de mes disques. Claude Girardin avec *Sans ton amour* ouvre la marche; suivent Jacques Thierry, Roland Montreuil, Guy Roger, Pierrette Roy, André Sylvain, Pierre Lebon, André Marcoux, Fernand Gignac et les *Sentimentals*.

Si bien qu'à l'annonce des gagnants à la Comédie canadienne pour le grand prix du disque canadien de CKAC, je viens en sixième place pour la meilleure valeur commerciale avec mon long-jeu *Après minuit*. Fernand Gignac remporte les grands honneurs avec *Le maître de tes yeux*. Il mérite le voyage en Europe et la série de 39 semaines à CKAC.

Yoland Guérard rafle le deuxième prix. Marc Gélinas et Lucille Serval méritent les trophées pour la meilleure interprétation masculine et féminine. Claude Gauthier suit pour la meilleure composition canadienne. Je suis « la meilleure valeur commerciale » tandis que le jeune artiste qui s'est le plus affirmé est Pière Senécal et Ginette Ravel, du

côté des dames. En tout, 17 personnes étaient honorées dont Jean-Paul Jeannotte, André Bertrand, Gilles Laflamme, Joanne et Joël Denis et Roger Pilon.

Déjà on commence à parler en coulisses d'un probable contrat à Puerto Rico pour juin prochain. Yvan Dufresne, qui est fier de son coup, orchestre des fuites bien calculées pour connaître la réaction du milieu.

Les réactions des artistes relativement à leur milieu sont souvent identiques. Lors d'une enquête sur la télévision, quatorze artistes sont interrogés sur leurs émissions préférées. La majorité préfère les téléthéâtres. Nous sommes quatre « originaux » qui dévient de la « ligne du parti ». Fernande Giroux qui ne regarde presque jamais la télé, aime bien *Les insolences d'une caméra*. Jacques Desrosiers dit que son émission préférée c'est *Coucou*. Pourquoi? « Parce que je sors à ce moment-là », dit-il. Fatiguée des experts, Janette Bertrand aime *Vox Populi* au 10 « où le public peut s'exprimer sur des sujets qui l'intéressent et comme j'aime le public, ça m'intéresse de savoir ce qu'il pense ». Après vingt ans, on réalise bien que madame Bertrand n'a pas changé sur ce sujet. Quant à moi, je confesse que je regarde surtout les émissions des canaux anglais et américains. Vive l'achat chez nous!

L'étoile de mon ami Donald Lautrec continue de monter au firmament des vedettes. Encore une fois, des journalistes tentent de fomenter une guerre entre nous. Donald doit s'imposer: « J'admire Louvain mais je ne suis pas son imitateur ». Lautrec raconte au cours de l'entretien qu'une vieille amitié nous lie depuis bien avant qu'il ne songe à une carrière dans la chanson. Il dira plus loin:

« Oui, c'est vrai, je suis fasciné par tout ce qui arrive à Michel. Certaines personnes m'ont dit que je ressemblais à Louvain sur la scène. Pour ma part, je ne m'en rends pas compte, je ne cherche nullement à imiter Louvain. Le public n'en voudrait pas d'ailleurs! D'accord, quand on ne peut avoir l'original, on prend des imitations. Mais pas au Canada. Le public nous accepte ou nous refuse, selon notre style. J'avoue cependant que c'est un peu à cause de Michel Louvain que j'ai eu davantage le goût de me diriger vers la chanson ».

C'est un Lautrec de vingt et un ans qui tenait ces propos. Donald savait où il s'en allait. Aujourd'hui encore, on peut lui appliquer à la lettre le préambule de l'article que Francine Lusignan lui consacrait :

« Tête sympathique, large sourire, un sourire sincère et franc, un corps mince et grand, une démarche souple, dégagée ».

Encore le concours de Monsieur Radio-télévision... qui prend fin dans un tourbillon endiablé. Réal Giguère rafle les honneurs et je suis encore bon deuxième, toujours devant Jean Duceppe, Paul Dupuis, Jean Coutu et Paolo Noël. Suivent dans l'ordre Aimé Major, André Lejeune, Fernand Gignac, André Bertrand, Jacques Normand, Jacques Desrosiers, Pière Sénécal et Jean-Pierre Masson. Puis, la liste s'allonge d'une quarantaine d'autres noms avant de passer aux « moins de 25 votes ».

J'ignore quels sont les critères — dans le cœur — des admirateurs et admiratrices qui font pencher la balance d'un bord ou de l'autre. Après vingt-cinq ans de carrière, ça m'intrigue encore !

Je connais la « *curieuse sensation* » de descendre l'escalier tournant qui mène vers la table des deux *Couche-tard*, Jacques Normand et Roger Beaulu, vers la mi-mars. Plusieurs artistes refusaient cette invitation parce que les deux compères du samedi soir donnaient des « mises en échec » souvent plus rudes qu'à la *Soirée du hockey* qui précédait leur émission. Comme invité, nous étions assis entre les deux « bourreaux », une question venait de Beaulu et en me retournant pour répondre, Normand tapait de l'autre côté. C'était du joli, mais la plupart du temps pas malin pour un sou...

Parlons Sport me consacre une page couverture le 7 avril. J'y parais avec ma Jaguar blanche achetée l'an dernier. J'aurais dû conserver cette voiture; aujourd'hui, elle serait devenue un objet de collection.

Parti sur un « *trip* » de sport, aussi bien continuer. Au printemps 62, Paul Berval me vend son yacht de 40 pieds. Je lui donne comme nom César II en mémoire de mon chien perdu dans les rues de Montréal en novembre dernier.

Immatriculé 13D1183, le rafioteur deviendra 10D26874. Paul Berval avait rêvé de croisières qu'il n'a jamais faites. Le livre de bord du bateau en verra quelques-unes allonger la liste.

Michel Cailloux, journaliste étudiant du collège Saint-Laurent, me demande un entretien pour *Le Laurentien*. J'avoue humblement que je n'ai jamais refusé une interview quand le temps me le permettait et là-dessus, j'en ai toujours retiré des fruits intéressants. Dans son papier, Cailloux avoue :

« De tous les artistes que j'ai rencontrés, c'est peut-être le plus empressé, le plus accueillant en face d'étudiants. Il témoigne d'un enthousiasme et d'un dynamisme uniques : là réside la clé de son succès ».

Avec les artistes célibataires, il semble impossible d'y échapper. La dernière question tourne toujours autour de...

« Des plans de mariages ? »

— Non, pas pour l'instant. J'ai seulement 25 ans et à cause de mes tournées, voyages, etc. je ne puis m'engager auprès d'une femme pour le reste de mes jours. J'ai assez de mes musiciens à traîner dans les voyages, imaginez-vous une femme et des enfants ? »

Et le journaliste de terminer son article par ces mots : « Bien dit ! »

Aglaé m'invite à son émission *Sur deux notes*. C'était une joyeuse gerbe de refrains et de mélodies à la mode. On s'y amusait bien. Quant à Aglaé, elle a gardé une chanson au cœur et son sourire en témoigne.

Une de finie, l'autre est commencée ! On parle de disputes. On ne pourrait imaginer le monde des vedettes sans chicanes ! Mais des chicanes tellement minimes, seulement pour les journaux de vedettes. Au début de mai, on annonce avec satisfaction que les bagarres Dufresne-Nolès sont maintenant chose du passé et que Pierre Nolès écrira mes arrangements pour mieux « commercialiser » mes chansons. Par ailleurs, on déclare que je changerai probablement de « coach » parce que Dufresne s'occupait trop de Lautrec... et pas assez de moi !

Encore un autre concours ! Médaille d'Or, l'artiste le plus populaire, version *Radiomonde*. Celui-là vient de

prendre fin et les résultats sont connus le 5 mai.

« Michel Louvain est peut-être l'artiste le plus discuté au Canada français, mais il est sûrement, par contre, le plus populaire. C'est ce que les auditeurs et les téléspectateurs viennent de démontrer, via notre référendum 1962 de la médaille d'Or. L'an dernier, Louvain avait terminé à 109 votes seulement du gagnant, Jean Duceppe. Cette année, il l'emporte par une majorité de 186 votes sur son camarade Aimé Major. »

« Les bulletins en faveur de Louvain sont venus d'un peu tous les coins du Canada français, mais de province surtout. Il peut quitter Montréal, aller se balader, emprunter toutes les routes, pénétrer dans tous les plus petits villages et se dire : « Là... j'ai des amis ». Contrairement à ce qui arrive aux chanteurs qui, nés dans un boum de publicité, deviennent des idoles en deux temps, trois mouvements, Louvain est resté là-haut depuis plusieurs années. Il semble être plus populaire encore qu'autrefois puisqu'il n'y a pas seulement les tout jeunes, maintenant, qui l'aiment. Il y a aussi des moins jeunes. Les adultes. C'est tout à l'honneur du jeune chanteur d'avoir ainsi rallié toutes les classes ».

Je n'ai jamais pu remercier l'auteur de cet article qui n'était pas signé. Dans l'ordre, la liste heureuse portait aussi les noms de Fernand Gignac, Albert Millaire, Paul Dupuis, Réal Giguère et Paolo Noël.

Comme on dit souvent dans le langage populaire, à cette époque, le torchon brûlait entre Dufresne et moi. Le fond de la querelle qui m'opposait à Yvan était quelque chose de fondamental pour moi et ma carrière en dépendait. Dans une interview au *Journal des Vedettes*, 20 mai 1962, je me suis vidé le cœur. Je n'étais plus le débutant gauche au complet acheté sur le « rack » et mal ajusté, les boutons de manchettes visibles à un quart de mille, avec un demi-tube de brillantine dans les cheveux. Un bout de chemin avait été parcouru, j'en étais conscient et je voulais bien que mon gérant réalise aussi la situation. Il était grandement temps qu'on repense en entier mon tour de chant pour l'ajuster aux auditoires et qu'on oriente ma carrière d'une façon plus sérieuse. Dans cet entretien, je donne le crédit qui revient à

Dufresne mais je mets les points sur les « i » et les barres sur les « t ». Dufresne m'a aidé, mais aussi je lui ai donné un bon coup de pouce à lui et à sa compagnie Apex dont j'étais devenu une sorte de « vache à lait » ou plus poliment une « poule aux œufs d'or ».

J'approchais mon premier quart de siècle et je réalisais bien que le temps passe vite et comme une automobile à l'entrée d'une courbe, il fallait à tout prix ralentir et savoir où on s'en allait avec « notre traîneau ».

À Francine Lusignan qui recueillait mes propos, j'ai raconté en détail mon aventure parisienne où j'ai dû me débrouiller tout seul avec une liste d'adresses. Certains journaux avaient avancé le mot « flop » pour qualifier ce voyage... Je dois dire que ça n'a même pas fait « flop » tellement « y avait rien là ! »

J'ai ensuite expliqué les circonstances qui entourent le voyage que je ferai dans quelques jours à Puerto Rico. Un impresario portoricain a entendu parler de moi et il a écrit pour retenir mes services. J'ai dit oui à monsieur Carlos Gomez parce qu'il représente une chaîne internationale d'hôtels.

Au sujet de ma vie personnelle, j'ai aussi demandé de me laisser dormir en paix les quelques heures où je suis à la maison. Ce que les gens sont curieux de savoir ce qui se brasse dans la marmite d'autrui ! Parce que j'ai déjà refusé une chanson de Claude Léveillée, on m'accuse d'être contre les chansonniers. Pourtant, j'ai endisqué une chanson de Raymond Lévesque. Je viens de rencontrer Germaine Dugas et Jacques Blanchet qui me proposeront du matériel bientôt. Encore une sainte fois, je m'interroge sur le sérieux de certains journalistes potineurs. Au lieu de vérifier, ils forgent de toutes pièces des histoires qu'on doit démentir par la suite, au risque de passer pour des « éternels insatisfaits » des médias...

Par contre, il y a cette catégorie de reporters inquiets qui bâtissent les plus grandes hypothèses alarmistes à votre sujet : « Son règne sera-t-il long ? » D'autres ont prédit ma chute tous les six mois ! Et je suis encore là... grâce à cette fidélité d'un public en or. Que Dieu soit loué !

Chapitre 12

Un port riche... et accueillant

Puerto Rico, une île de rêves! Depuis que Cuba s'est replié sur lui-même, San Juan est devenu le véritable terrain de jeux des Amériques, le rendez-vous des millionnaires de tout le continent. C'est le nouveau défi que j'entends bien relever dans quelque temps.

Lundi 4 juin, un vol régulier nous conduit, Yvan Dufresne, mon pianiste Georges Tremblay et moi à New York, première escale d'un voyage merveilleux au pays du soleil. Le soir de l'arrivée, nous voyons sur Broadway la comédie musicale *Camelot*.

Le lendemain, j'ai rendez-vous avec le célèbre photographe Maurice Seymour, celui-là même qui a immortalisé tant de visages de Broadway et de Hollywood. De 9 h 30 à midi et trente, le portraitiste new-yorkais tire des douzaines et des douzaines de clichés pendant que moi je fais les songes les plus fabuleux. D'ailleurs, les nombreuses photos qui tapissent les murs du studio révèlent des visages connus, des

carrières merveilleuses, et souvent hélas des rêves assombris par des réalités brutales. Je vis des heures emballantes. Même monsieur Seymour trouve que j'ai une tête à cinéma et il passe un fil aux patrons de la Columbia Pictures. Dans l'après-midi, j'auditionne pour Maurice Rissmann du Quartier Latin. Pendant que je chante, il aurait dit à Yvan Dufresne :

« *He's the perfect type for this club* ».

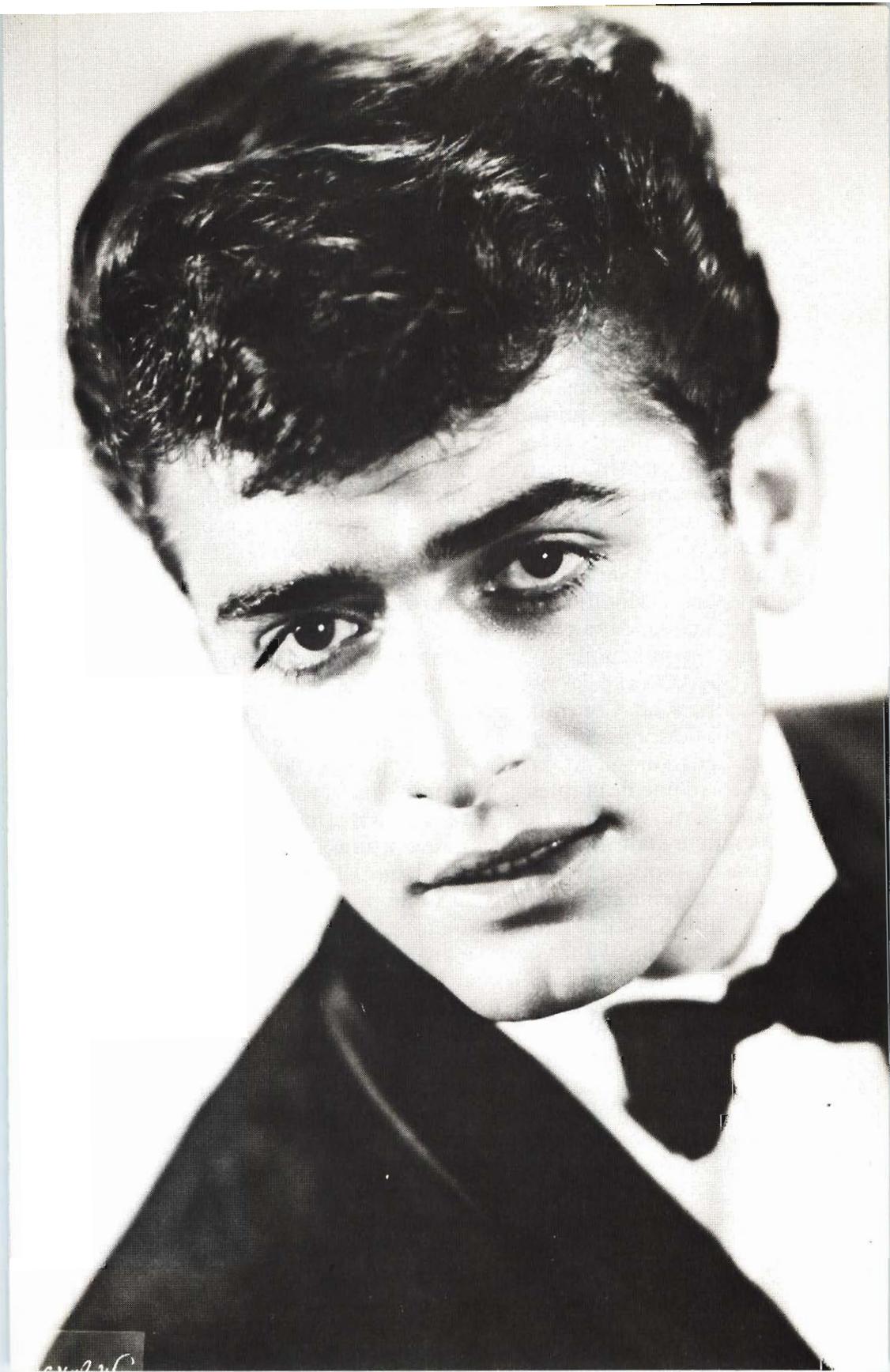
Dufresne doit continuer bientôt ses pourparlers avec Rissmann pour un éventuel contrat en automne. Qui n'a pas fait ses devoirs? Je n'ai jamais entendu parler de cet engagement par la suite. C'était peut-être là une chance inouïe... la porte d'entrée du Quartier Latin aurait pu être le début de la carrière américaine... Ce qu'on peut rêver quand on a encore 24 ans!

Mais des réalités frappantes me ramènent les deux pieds sur terre. Durant la soirée, je pratique *I love Paris* en français; tout à coup, un grand trou se creuse dans ma mémoire, un grand trou noir... On appelle ça un « blanc » de mémoire. J'alerte Dufresne et Tremblay, c'est l'état de panique à notre étage de l'hôtel. Je n'avais pas apporté les paroles françaises de cette chanson que je chante depuis que je suis haut comme ça. Nous partons en chasse jusqu'à Times Square pour fouiller dans tous les magasins de musique encore ouverts à pareille heure. Au retour de l'hôtel, je veux téléphoner à Gaétane Létourneau qui connaît la chanson.

« T'es fou, tu vas pas ameuter Montréal pour les paroles d'une chanson. Attends demain matin... »

Comme de bonne, à mon réveil, les paroles revenaient dans ma tête comme un texte qui s'écrit sur l'écran de la télévision...

Le téléphone sonne pour couper court à mes rêveries. C'est Dufresne qui panique à son tour. Il est huit heures trente et l'avion décolle dans une heure. Une envolée sans histoire nous dépose à l'aéroport de San Juan où nous attendent l'agent Carlos Gomez et Senor Albors, directeur artistique du Caribe Hilton. Après les banalités d'usage, nous retrouvons nos chambres. Du rhum et des fruits en guise de bienvenue. C'est plus tangible que des paroles!



En soirée, nous assistons au spectacle de Enzo Stuarti, vedette des disques Roulette. Dans deux jours, je serai à sa place sur cette scène. Incroyable!

Jeudi, c'est congé pour l'équipe sauf pour moi. J'accorde une entrevue à la radio et je me joins au groupe pour la traditionnelle visite de la ville. Nous sommes les invités de Gomez en soirée pour le dîner et il nous amène au «El convento», un couvent réquisitionné par l'État pour devenir un superbe hôtel avec du style à revendre. Un autre spectacle fort goûté de tous.

Vendredi 8 juin, deux heures, grande générale avec un orchestre que Georges Tremblay dirige de main de maître. Les musiciens réagissent bien et Georges se dit fort heureux de cette formation. À cinq heures, autre répétition, mais cette fois, avec les éclairagistes. Pour «casser la glace», nous offrons le spectacle en primeur pour la soirée de graduation du collège Saint-Ignace de Loyola. Ça tourne bien ou presque... Modifier certaines présentations, quelques textes d'enchaînement à refaire, des effets d'éclairage à corriger... et tout est prêt pour le samedi soir, le vrai départ.

À la vérité, je dois dire humblement que le spectacle a bien marché. Contrairement à mes habitudes, j'étais détendu, le public réagissait agréablement, j'allais d'une table à l'autre, revenais sur scène, la foule chantait. Quelle soirée!

À l'une des tables, j'ai dû faire une révérence devant une «tête couronnée d'Europe»! La reine-mère Élisabeth de Belgique était des nôtres et elle assistait au spectacle avec le consul honoraire de Belgique Richard Durham. Âgée de 85 ans, la Reine-mère venait dans l'île pour assister au Festival de Pablo Casals. Depuis cinquante ans, ces deux personnalités sont liées d'amitié et c'était émouvant d'assister à leurs retrouvailles dans le hall d'entrée de l'hôtel El Caribe Hilton. Son aîné d'un an, le célèbre violoncelliste espagnol est venu accueillir la souveraine avec sa bonhomie habituelle et son éternel chapeau à grands rebords.

Femme d'Albert 1er, roi des Belges, Élisabeth, duchesse de Bavière, est décédée en 1965 tandis que Pablo Casals s'éteignait dans sa 98e année en 1973.

Durant son séjour au El Caribe, la souveraine «à sa

retraite» échangeait souvent avec les autres visiteurs. Un jour, dans l'ascenseur, elle me reconnaît...

« Vous êtes le jeune chanteur qui nous a ravis l'autre soir avec ses refrains de Paris. C'était charmant, monsieur... »

En plus d'être flatté par un tel compliment, j'étais aussi inconfortable dans le protocole qu'un éléphant dans une bijouterie. Je ne me souviens pas si je lui ai répondu avec des mots comme...

« Merci, votre Altesse. » Ou « Votre Seigneurie royale ! » Ou encore « Votre honorable reine ! »

Je me rappelle qu'elle m'a souri et qu'elle m'a quitté pour regagner sa suite à l'étage précédant le mien. J'aurais bien pris le café avec elle... si elle m'avait invité ! Ah ces reines !

J'ai appris plus tard en soirée, que le maître d'hôtel avait dû refuser plus de deux cents personnes le premier soir. C'est peut-être un hasard, mais j'en suis très heureux. Dommage que ces moments passent si vite !

La publicité du Caribe Hilton utilisait une photo faite à Paris avec la Tour Eiffel en fond de scène et le texte allait dans le même sens. « *French Canada's most popular singer ever, Michel Louvain renders wide variety of numbers in the best Parisian tradition. His throaty voice and magnetic personality combine to keep an audience spell-bound* ». J'y ai tenu l'affiche, ou plutôt l'affiche tenait mon nom, jusqu'au jeudi 21 juin. Comme attraction de soutien, Helene & Howard, des « *exciting comic dancers* ».

Lundi, c'était journée de congé. Or, voici que descendent à l'hôtel Caribe, une foule de personnalités qui doivent participer au Festival Pablo Casals. Du nombre, notre célèbre cantatrice canadienne Maureen Forrester. J'ai rencontré aussi le chanteur noir William Warfield et la chanteuse Adele Addison. Comme privilège exceptionnel, on me permet d'assister aux répétitions du festival.

Son Excellence l'Ambassadeur de France assiste au spectacle de jeudi soir. Il m'invite à sa table pour me remercier de lui avoir dédié le pot-pourri de mélodies françaises. De plus, il lance une invitation pour le déjeuner du lendemain. Le secrétaire de l'ambassadeur me confirme

l'invitation vendredi matin par un coup de téléphone amical. Autre moment de panique dans ma chambre.

« Georges, comment allons-nous nous habiller? C'est l'ambassadeur qui reçoit... Des personnalités comme Marlene Dietrich, Jane Morgan, Tony Martin ont mangé à sa table. Rien de trop beau... Complet sombre, chemises, cravate... malgré la chaleur torride. Noblesse oblige! »

Nous arrivons au rendez-vous tout « chromés » et notre célèbre hôte vient nous accueillir tout détendu, en sandales et une chemise sport sur les épaules.

« Ces messieurs voudront bien retirer leur veston. Nous sommes sous les tropiques. Soyez à l'aise... » Le déjeuner se déroule d'une façon bien agréable, le tout arrosé d'un vin français... il va sans dire... un de ces vins d'une réserve maison « de derrière les fagots ». Ce vin m'a donné un coup de cafard de Paris!

De retour à l'hôtel, à 3 heures, la direction nous avait demandé un petit numéro pour deux cents dames d'une association pieuse... probablement.

Nous consacrons notre samedi à la visite du vieux fort de San Juan : William Warfield, Ray Marcelles du Festival, Georges et moi. Après mon tour de chant en soirée, Georges et moi piquons une pointe au chic « Ocho Puertas » où nous attendaient plusieurs participants du Festival Casals. Georges Tremblay ne s'est pas fait prier pour aller au piano et jouer le meilleur jazz qu'il connaît. William Warfield lui demande de l'accompagner dans *Old man River*, aux accents si graves et mélancoliques et dans d'autres mélodies. La grande Maureen Forrester nous chante *The man I love* avec la profondeur d'une voix, comme dit la chanson de Lama « qu'on ne remplacera pas ». J'y vais même de mon numéro. On donne l'image d'un groupe de carabins en congé. La musique est un philtre magique qui enivre les gens de toutes les races et couleurs.

Lundi 18 juin, au Festival, je vois Pablo Casals, ce vieillard de quatre vingt-cinq ans, monter au podium pour diriger l'orchestre du festival. Le dos voûté comme l'a immortalisé la photo de Youssuf Karsh, les yeux mi-clos, le geste souple, Casals vient de se marier à la mélodie qui monte

de l'orchestre et il se berce dans ce délice divin. Il n'est plus avec nous, mais transporté dans un autre monde, son monde à lui, fait de paix, de grands mouvements symphoniques, en somme un moment d'éternité.

Je ne peux résister à m'approcher de lui, je veux le voir de proche, c'est une chance unique. Je lui tends mon programme et lui demande sa signature :

« À Michel Louvain, cordial souvenir, Pablo Casals. »

Sans m'en rendre compte, je venais de faire le geste que des milliers d'admiratrices et d'admirateurs ont esquissé devant moi depuis mes débuts. Je crois que c'est précisément à ce moment-là que j'ai compris ce que les gens ressentent quand ils veulent me rencontrer à tout prix.

Au cours d'une réception que j'ai donnée pour tous les amis rencontrés à Puerto Rico, Maureen Forrester m'indique que j'ai quelque chose dans l'œil. Sans me rendre compte de la situation et de l'atmosphère chic qui nous environne, je prends distraitement un couteau de la plus pure argenterie et je m'en sers comme miroir pour enlever la mousse dans mon œil. Tout le monde m'observait et ce fut le fou rire général... Le lendemain à la plage, tous me saluaient en répétant le geste du couteau ! Ça me faisait une belle jambe...

Mercredi, dans l'après-midi, je participe à une télévision pour les adolescents, dans le style du *Club* ou *Jeunesse*.

Le dernier spectacle, jeudi soir, je me présente devant un parterre de personnalités : un congrès de propriétaires d'hôtels d'Amérique latine. Les invitations m'arrivent d'une table à l'autre. Le gérant du Caribe, Monsieur Salomon, me propose de rester une semaine de plus pour présenter quatre spectacles. Impossible, dimanche, j'ai une réunion du fan club au restaurant Rieno au coin Sherbrooke et Orléans, et c'est bien loin de San Juan.

Nous rentrons à Montréal samedi et dès le lendemain, je suis replongé dans ma réalité québécoise, avec les amis, le club des fans, etc...

Avec aussi l'Hôtel Central de Saint-Martin où je débute le lundi soir 2 juillet avec Rosita Salvador, Burnie Fields et Varenka Chantal, un engagement sans histoire. J'étais loin de me douter que dans quelques mois, Rosita allait partir en

guerre contre moi à propos d'une chanson que Pierre Nolès avait écrite, une fantaisie dont on reparlera plus tard.

Au retour à Montréal, le portraitiste Maurice Seymour avait déjà expédié des copies de son travail. *La Patrie*, édition du 5 juillet, en publie une primeur, pleine page. L'effet est bon. On n'y voit pas la signature du célèbre photographe de New York; c'est dommage, il faut donner crédit à l'auteur d'une œuvre.

César II met le cap sur les Mille-Îles pour une croisière d'une semaine et quelle semaine fructueuse en sensations de toutes sortes. Sur ce bateau, on est passé, du 15 au 23 juillet, par toute la gamme des émotions. Depuis le charme grandiose d'un coucher de soleil spectaculaire jusqu'aux angoisses d'une terrible tempête en «mer». Il y eut des passagers qui ont cherché et trouvé les paroles de leur acte de contrition... Perdus dans la brume, ballottés par un fleuve enragé, nous avons perdu notre route complètement. Soudain, je retrouve une bouée que j'avais remarquée quelques jours auparavant, et nous entrons finalement à bon port. Les nerfs en boule, trempés aux os, mais heureux d'être sortis vainqueurs de la tourmente.

Martine Carol fait un bref séjour à Montréal. La ravissante blonde du cinéma français, durant sa halte de 36 heures dans la Métropole, n'effectue qu'une sortie: une présence de quelques minutes au Festival du film au théâtre Saint-Denis pour le lancement de son film *Nana*. Avec la complicité d'un journal et de quelques personnes, j'obtiens une rencontre avec elle, le temps d'une jasette et de quelques photos. Des moments bien agréables qui passent toujours trop vite.

Les jours se suivent, et souventes fois, ne se ressemblent pas. Il faisait particulièrement beau ce mercredi après-midi d'août, le 22, dans le nord de Montréal. Un malheur m'attendait au détour. Traîné par un canot automobile, je filais à 80 kilomètres à l'heure, sur un seul ski nautique lorsqu'une vague m'emporte les «quatre fers en l'air»... Ce n'est pas le saut qui blesse, mais bien l'amerrissage brutal. En me sortant de l'eau, on me retrouve dans un bien mauvais état. J'étais bien bas! Un peu de repos et je croyais être prêt

pour un engagement de deux soirs à Saint-Jovite. J'ai donné les spectacles avec un mal de tête le plus étrange de ma vie. Une impression d'écho sans stéréophonie... J'avais le tympan de l'oreille droite attaqué... Encore les soins intensifs et lundi le 27 août, je montais sur la scène de la Casa pour créer mon interprétation de *Feuille de gui* de Jean-Pierre Ferland. Malgré cet incident, je n'avais contremandé qu'un spectacle : au Riviera des Trois-Rivières.

« Pas tuable ce Louvain », diront les gens.

Pour ma part, je me considérais très chanceux d'en être sorti aussi facilement d'une autre « folie de jeunesse ».

Quelques émissions de télévision : *Télé-poker* et *Qu'il fait bon vivre* avant la fin du mois d'août.

Septembre commence en lion : je fais la connaissance *person to person* de la plantureuse et *gorgeuse* Jayne Mansfield. Son agent refusait la présence de tout photographe à notre rencontre, mais il y en avait une bonne demi-douzaine qui s'étaient glissés entre les cordons de sécurité. C'était le 8 septembre. Je m'en souviens comme si c'était hier. Avec madame Mansfield, on avait facilement la vue... basse!

Parce que mon imitation de Raymond Laplante avait faire rire tout le monde, Radio-Canada m'invite plusieurs fois à l'émission *Ce soir ou jamais*. J'y étais toutes les semaines jusqu'à la mi-novembre. Madame Andréanne Lafond s'amusait à me mettre en boîte et j'étais bon public.

Parce qu'Eddie Constantine exigeait un cachet trop élevé, le réalisateur de *En habit de soirée*, Pierre Morin, demande à Gaétane Létourneau et à moi de faire les frais de ce music-hall du 30 septembre. Morin alternait avec Maurice Dubois dans la réalisation de ces spectacles télévisés. Au même programme, le pianiste Carmen Cavallero. Jacques Normand agissait comme présentateur tandis que Michel Conte s'inscrivait comme maître de danse pour Gaétane. Ce fut une belle émission. Aujourd'hui, on dirait « Félicitations pour votre beau programme! »

Parlant de félicitations, il m'en arrive un voyage d'une demi-tonne dans *Nouvelles illustrées* du samedi 20 octobre sous la signature de Kim Laurie. Je l'appelle pour la remercier de son « papier » bien tapé, bien élogieux pour un

humble jeune homme comme moi... Nous prenons rendez-vous pour un lunch puis... avant la fin d'octobre, elle est à mon bras à une soirée pour marquer les treize années de carrière de Jen Roger. Je suis rapide en affaires, direz-vous? La vie est bien trop courte pour niaiser avec le temps...

Une autre journaliste qui m'a toujours bien traité, Francine Lusignan signe un article dans le *Journal des vedettes*, le dimanche 21 octobre, sous le titre «les trois L de la chanson». Presque vingt ans plus tard, on attribuera cette originalité à Marie Perreault de Radio-Canada. Drôle de vie! On ne reconnaît pas toujours aux véritables créateurs la paternité de leurs œuvres... «maternité» dans le cas de Francine!

Je suis en studio le vendredi 2 novembre pour enregistrer deux chansons de Pierre Nolès : *Pleure* et *Cette nuit*, elles feront partie de mon prochain long-parcours et sortiront peut-être en 45 tours également.

À un cocktail au Windsor, Gilbert Bécaud me reconnaît à distance :

«Tiens, Michel Louvain! Comment vas-tu?»

Eh ben, lui il a de la mémoire. On s'était vu en 1960, à la Comédie canadienne, le temps d'une poignée de mains et de quelques photos au piano. Quand je dis le Grand Bécaud, je le crois dans toute l'acception du mot. Bécaud est grand dans l'intimité, il est beau dans sa tête et dans son cœur, il est immense sur une scène, il prend toute la place.

L'après-midi du dimanche 4 novembre, je vis une autre expérience nouvelle. On sort l'alcool du Faisan Bleu pour faire entrer les «jeunesses» qui veulent écouter Michel Louvain. On aura tout vu! Les gens du Faisan Bleu ont décroché leur permis pour un après-midi et j'ai chanté pour des centaines de jeunes. Voilà un cabaret qui ne recule devant aucun effort... pour satisfaire tout le monde et la loi de la Commission des Liqueurs.

Voilà Francine Lusignan qui revient «jouer dans ma vie» au vrai sens du mot. Elle signe un contrat avec un éditeur pour publier un livre sur ma carrière «vieille de cinq ans». Le volume, commencé par Pierre Luc, a été repris par Francine et il sortira des presses dans un mois. C'est un

record de vitesse. Nous assisterons au lancement ensemble!

La première semaine de décembre est consacrée au Théâtre National. L'expérience du Faisan Bleu nous a démontré qu'on doit revenir plus souvent dans des salles où tout le monde peut entrer, mineurs comme adultes. Je fais en public des chansons de Pierre Nolès: *Cette nuit, Sylvie, Pleure. Sylvie* particulièrement semble «coller» davantage. Le «timing» est excellent puisque le Carnaval de Québec approche et la chanson en parle.

«Quand je t'ai vue la première fois, Sylvie, c'est à Québec, sur les remparts tout gris...»

Et plus loin, on parle du soir de Carnaval, etc... Nolès avait vu juste. Le disque tourne encore après vingt ans. Sylvie est certainement mère de famille maintenant!

Une bombe éclate dans le monde du spectacle. Madame Rosita Salvador veut obtenir une injonction sur un disque que je viens de publier et sur lequel je chante: *Cette nuit*.

«C'est un scandale. Jamais je ne permettrai une chose pareille. Michel Louvain est un bon copain, mais il n'avait pas le droit de faire ça...»

La chanson de Pierre Nolès n'était pas méchante pour l'ombre d'un sou noir. Elle racontait un songe durant lequel je courtais des femmes, des vedettes canadiennes. Devant mes avances, Ginette Sage était restée sage, Denise Filiatrault sait dire non quand il le faut, Andrée Champagne est avare de ses charmes tandis que Rosita Salvador est beaucoup plus compréhensive... mais la censure m'empêche de dire ce qui est arrivé et le disque se termine là-dessus. C'était une tempête dans un verre de limonade! Il n'y eut jamais d'action en cour pour retirer le disque du marché ou m'obliger à dire ce que la censure de mes rêves avait caché. Une chanson demeure une chanson, mais la leçon me servit. Jamais plus de nom dans mes refrains, seulement des prénoms...

Francine Lusignan tint promesse et son volume *Michel Louvain, phénomène ou artiste préfabriqué* fut lancé le 11 décembre dans un 5 à 7 où les personnalités fleurissaient les Salons Alain du Berger sur Upper Stanley. Mes parents étaient descendus... ou montés de Thetford Mines. Ils côtoyaient Georges Tremblay, Denise Filiatrault, Élane

Bédard, Ginette Sage, Gaétane Létourneau, Donald Lautrec, Kim Laurie, Maurice Dubois et bien d'autres.

Au cours de ce lancement, j'avais nettement l'impression d'assister à un cocktail ordinaire où l'on fête quelqu'un. Je ne réalisais pas qu'un livre était lancé sur ma bien jeune carrière: cinq ans, c'est bien peu dans la vie d'un artiste. Plusieurs vedettes n'ont pas contourné la borne de cinq ans et leur nom entrainait vivant dans l'oubli. Qui peut prévoir que je durerai longtemps encore? Tous ces sentiments les plus étranges me trottaient un peu dans la tête, et me laissaient triste. Comme dans la chanson, j'accrochai un sourire à ma face et je m'amusai avec tous les invités. C'est en retrouvant le calme de la maison, la nuit venue, que j'ai réalisé pleinement ce qui s'était passé au 3434, Upper Stanley.

De bonnes vacances au soleil de la Californie allaient m'aider à replacer mes idées dans les bons compartiments. Des vacances que je n'avais pas volées...

En plus de dévorer le soleil et la plage, je vivais au rythme de la Californie avec sa portion de rêves et de cinéma. Invité par le réalisateur de films d'horreur, Herman Cohen aux Studios de l'Universal, je rencontre plusieurs grandes vedettes de Hollywood: Doris Day tournait *Pillow Talk*, Michael Landon (*La petite maison dans la prairie*) jouait *The Virginian*, Rock Hudson personnifiait un vendeur d'article de sport dans un film dont j'oublie le titre.

Monsieur Cohen semblait intéressé à me produire... mais je déclinai l'offre qui paraissait plus un engagement à long terme plutôt qu'un contrat ferme pour tel film en particulier.

D'ailleurs j'étais en vacances et je n'avais pas la tête aux affaires.

Chapitre 13

Sous le ciel de Montréal

C'est un excellent titre pour une chanson ! C'est aussi un lieu merveilleux pour demeurer, mais ce fut également le nom de ma première continuité à la télévision. Nous allons examiner ensemble les circonstances qui ont entouré cette première série et les autres événements qui ont fait de 1963 une année mêlée de succès et de frustrations. La vie d'un artiste regorge de moments délicieux qui s'estompent malheureusement trop vite. Par contre, quand on a la sensibilité à fleur de peau, les moindres instants gris paraissent d'énormes nuages qui vont s'écraser sur votre tête et l'horizon vous semble « bouché » à tout jamais !

L'année 1963 m'a procuré cet éventail d'émotions que je n'oublierai que dix minutes après ma mort !

Dans l'ouest de Montréal où je demeure, je ne suis pas complètement seul, même si je poursuis une vie de célibataire presque à temps plein... Rue Tupper, ma voisine de palier est nulle autre que la chanteuse et professeur de chant Eliane Catela. Nos destins se sont croisés bien souvent... peut-être

trop souvent, vous dira Eliane ! Dans la maison d'en face, demeurent Andrée Boucher et Marthe Choquette. Dans l'édifice d'à côté, Jen Roger a pignon sur rue. Vous imaginez les parties qui s'organisent en moins de temps qu'il ne faut pour dire « beans » en anglais.

Mais il semble bien que ma voisine Eliane soit la plus touchée par nos relations. Comme elle ne possède pas d'aspirateur et qu'elle dispose de trois « mur à mur », elle frappe régulièrement à ma porte pour un emprunt sans importance. Le malheur pour elle, c'est que je suis sorti par l'autre porte et entré directement chez elle et que le réfrigérateur est devenu ma cible de prédilection, particulièrement son camembert toujours onctueux. Je n'ai jamais refusé non plus sa sauce à spaghetti. Comme elle en possède seule le secret, je n'oserai jamais lui demander de me révéler sa recette, je préfère sa sauce toute faite...

Dans un long article « Quel voisin... ce Michel Louvain », elle révèle à tous qu'elle me fait un peu de couture, qu'on prend le petit déjeuner ensemble et le reste. Elle termine son billet ainsi : « Pour mettre un point final, je dois vous dire qu'il vit dans un appartement qu'il a décoré lui-même avec un goût sûr. Un appartement chaleureux comme lui. Au milieu de disques classiques, de meubles anciens, de beaux livres, et d'amis qui se jetteraient au feu pour lui. Un aveu entre vous et moi : Si mon voisin déménageait, je me sentirais bien seule ». Cré Eliane va ! Ce sont de ces amitiés que le temps ne peut effacer.

Disons maintenant un mot de mon « cauchemar annuel » : le scrutin pour le titre de Monsieur Radio-télévision. Au 13 février, je venais de faire un bond au quatrième rang derrière Raymond Lemay, Jean Duceppe et Pierre Lalonde. Les journaux répétaient à renfort de publicité : jamais avant cette année, le concours n'a suscité autant d'intérêt. À tel point que les entrées de bulletins de votation dépassent toutes les prévisions. Et le flot ne semblait pas prêt d'arrêter. Jusqu'au soir du Gala, la « lutte » se poursuit de plus belle.

Raymond Lemay fut couronné et mon nom était crié dans la salle par les admiratrices au moment où l'on proclama le vainqueur. J'essuie une larme furtive et le sourire

revient pour les besoins des caméras nombreuses qui m'entourent. Probablement que ma tête n'est pas faite pour cette couronne. La vie ne s'arrête pas là... et dès le lendemain, il faut remettre l'épaule à la roue, la main à la pâte, la voix dans le micro.

Dans la semaine du 25 février, je retourne à l'Hôtel Central et qui présente le spectacle? Rosita Salvador en personne... La querelle de décembre dernier est chose du passé et nous passons une semaine agréable ensemble.

Une autre tuile va me tomber sur la tête. Je la sens venir depuis quelques semaines. Mon accompagnateur Georges Tremblay veut se lancer en affaires et apprécierait beaucoup être libéré de son contrat. On ne change pas de pianiste comme on change de chemise! Pour le remplacer, nous découvrons Kenny Alexander de Laval. Mais il faudra multiplier les répétitions pour que Kenny puisse chausser les bottines de Georges. Heureusement, nous bénéficions d'un sursis d'exécution. Le départ de Georges Tremblay est retardé d'une semaine à l'autre.

Entre temps, le volume de Francine Lusignan fait du bruit. On dit qu'il y a déjà 13 000 exemplaires vendus. Ce chiffre sera contesté bien des fois. Personnellement, je n'ai jamais su le fond de l'histoire... et pourquoi le savoir. Je crois que l'œuvre de Francine était honnête et j'y ai même découvert des choses que j'ignorais. Un livre sur vous, c'est un peu un miroir que quelqu'un vous tend d'une main amicale. Il peut arriver que l'image soit déformée un peu dans les coins, mais que voulez-vous, on n'est jamais totalement certain de ce qu'on est vraiment. Alors?

L'humoriste André Rufiange «commet» un délicieux petit article qu'il nomme lui-même une «petite éditorialette» de la «comparomanie», une maladie des disc-jockeys.

«En parlant de Ginette Ravel: «la Edith Piaf canadienne». De Pierre Lalonde, ils diront que c'est la réponse du Canada au Perry Como des USA. D'Estelle Caron, la Jacqueline François canadienne».

Il poursuit son article sur les comparaisons. «A savoir si Pierre Lalonde est meilleur que Michel Louvain, si Tony Massarelli est en train d'écraser Donald Lautrec, etc...

Comme si Lalonde, pour vivre, avait besoin de mettre Louvain K.O. Comme si Massarelli, pour se tailler une carrière, devait absolument faire tort à Lautrec. Comme si Lalonde, Louvain, Massarelli et Lautrec ne pouvaient faire carrière côte à côte... »

Brillant ce Rufiange qui termine en disant : « Croyez-vous que cette petite éditorialette est supérieure à l'autre, il y a huit mois, où je parlais de la transistoromanie ? Moi, je suis pour celle-ci. L'autre ne valait pas cinq cennes... »

Le virus de la comparomanie avait fait son chemin !

J'aurai enfin « mon émission » de télévision tout comme Marc Gélinas, Paolo Noël, Pierre Lalonde, Joël Denis et quelques autres... Me voilà pris dans la comparomanie... et pourquoi pas ?

L'annonce est faite au début d'avril. *Sous le ciel de Montréal* prendra l'antenne du canal 10 au début de l'été et je serai « secondé » par le charmant mannequin Lise Watier ; ce que je vais faire des envieux ! Rien pour m'aider à décrocher un titre de Monsieur Radio-télévision. C'est peut-être là mon problème : je fais trop d'envieux ! Ma réaction à tout cela ? Vaut mieux avoir une femme dans les bras toutes les semaines qu'une reine une fois l'an... et encore là, c'est pas sûr. Les dernières années m'ont prouvé le contraire.

La réalisation de l'émission était confiée à Noël Gauvin lui-même. Il est réalisateur en chef de CFCM-TV. Rien de trop beau ! Jacques Matti sera le script. Nous ne tournerons pas en studio, mais toujours en « extérieur » : Parc Lafontaine, le Mont-Royal, l'Île Sainte-Hélène, mon appartement du 1917 rue Tupper et même sur le fleuve Saint-Laurent, à bord de mon bateau le *César II*. On m'aime bien au 10 et on ne recule devant aucun effort...

Avant mon départ pour un deuxième engagement à Puerto Rico, je dois mettre en « boîte » au moins six émissions avec Lise Watier et me produire à Jonquière et à Québec, à la Porte Saint-Jean. Georges Tremblay est toujours au piano. Dans la réclame du journal *Le Soleil*, on m'annonce comme « notre chanteur international »... Dans la même livraison du journal, on apprend que Barbara Powers, l'épouse du pilote Francis Gary Powers dont le U-2 avait été

abattu au-dessus de l'Union soviétique, vient de vendre le récit de sa vie au prix de 250 000 \$. Je ne toucherai pas un tel montant pour le présent récit...

La fin de mai est passablement bousculée par les événements: déménagement et départ pour Puerto Rico. Comme je quitte rue Tupper pour McGregor, j'avais fait transporter les meubles et trouvé un sous-locataire pour occuper l'appartement du 1917, rue Tupper. Le matin du départ, le sous-locataire m'apprend qu'il s'est ravisé et qu'il a changé d'idée... «Il n'y a que les fous qui ne changent pas d'idée», me confie-t-il. Les discussions s'allongent et je rate mon avion. Belle histoire, il me faut attendre le prochain vol en direction de New York d'où je piquerai une pointe vers le Sud. Je réglerai le problème du logement au retour en juin. Je n'ai plus le choix.

Devant les sceptiques qui mettent en doute le succès du premier engagement à San Juan, j'invite les journalistes à venir avec moi dans l'île des Caraïbes pour le second voyage. Je leur dis: «Venez afin de constater sur place le succès que j'obtiens là-bas. Venez voir les gens de cinquante ans crier des bravos, applaudir debout. Pas des adolescents, un public adulte qui applaudit avec frénésie...»

Il y a des journalistes qui prédisent ma chute tous les six mois et ce, depuis cinq ans. Ces journalistes se sont pris à leur propre piège publicitaire. À force d'écrire à mon sujet, ils ont alimenté ma publicité et favorisé ainsi mes succès. Quand on travaille fort, on prend du métier, de l'assurance au lieu d'en perdre... comme certains le prétendaient.

La publicité du Caribe Hilton utilise les clichés de Maurice Seymour de New York. Le montage est fort joli pour ce *return engagement*. Cette fois, on me présente ainsi: «*Canada's favorite young recording star returns to the Club Caribe with the scintillating songs that have endeared him to audiences everywhere. Don't miss Michel Louvain singing in French, English and Spanish*».

Du 31 mai au 13 juin, la carte du spectacle présente également Carlos et Linda, un couple de danseurs exceptionnels, Miguelito Miranda et son orchestre ainsi que Benjamin et son combo.

Georges Tremblay est sur place ainsi que mon nouveau pianiste Kenny Alexander. Nous sommes prêts pour livrer la « sainte bataille » du charme, de la tendresse et de l'enchantement.

À la demande de Señor Carlos Gomez, je participe à la Caravana de Estrella au Teatro Tapia, les 7, 8 et 9 juin. Cette caravane des étoiles met en scène une brochette de vedettes dont Los Trovadores de España, Pepe Lara, Mancheño y Carmelilla ainsi que l'orchestre de Pepe. Si j'ai bien compris l'espagnol, les profits de la soirée de dimanche seraient versés *pro causa de liberacion de Cuba*.

Je reviens à Montréal le 17 juin et plusieurs engagements m'attendent. D'abord, je dois enregistrer deux films pour le nouveau gadget « Scopitone », cette boîte à musique avec écran qui permet de voir et d'entendre les succès du jour. *Je te perds* et *Chaque soir* sont les deux titres que j'enregistre et filme.

Entre temps, « *Sous le ciel de...* » fait sa marque; les premières émissions d'une série de 39 sont déjà passées à l'écran et les critiques nous arrivent pas trop méchantes. Premier reproche: « la série semble tituber sous le poids d'une mise en scène extravagante quoique des plus originales. La difficulté pour un artiste de faire semblant de chanter devant une centaine de badauds passerait, à la rigueur, s'ils étaient moins nombreux... »

On reproche aussi à ma partenaire d'être « coiffée d'un inexplicable chapeau horriblement laid » et « d'extérioriser sa passion avec une égale ardeur devant deux hommes différents »... Robert Demontigny et moi. À part cela, tout va très bien madame la marquise!

Sous le ciel de Montréal est aussi devenu quelques fois « Dans le ciel... » tellement nous étions grimpés dans les hauteurs pour filmer les séquences. Pour tourner l'émission sur le toit de l'édifice Toronto-Dominion, au 44^e étage, Lise Watier et moi étions attachés avec des câbles capables de traîner un bateau...

Dans le plus pur style de la comparomanie, les chroniqueurs artistiques Jean-Paul Sylvain et Pierre Trudel (maintenant avec les Professionnels du sport, bonsoir) se

lancent à la recherche de la vérité. « Pierre Lalonde a-t-il détrôné Michel Louvain? Qui l'emportera entre ces deux idoles? » À la fin de la lecture des deux plaidoyers, chacun reste sur ses positions et Sylvain de conclure : « Rien du tout, sinon que Pierre Lalonde est populaire, Michel Louvain aussi, et que ce dernier a quatre ans d'avance sur le premier. Et il en est des chanteurs comme des vins, certains deviennent meilleurs en vieillissant, d'autres pas! »

Juillet me réserve un grand plaisir. Je rencontre à Dorval deux vedettes de Hollywood : Olivia de Havilland et Corinne Calvet font route de Los Angeles à Paris, via Montréal et le hasard les avait placées sur le même vol d'Air-France. Je suis surpris d'entendre le fils de Mme de Havilland, Benjamin Goodrich, 13 ans, s'exprimer dans un français impeccable.

Dans le but de réduire un problème grave de la jeunesse, la délinquance, le magasin Eaton a fondé il y a quelques mois le Club des jeunes Montréalais. Tous les mois, ce club présente un spectacle au 9^e étage du grand magasin à rayons de l'ouest. Je participe au spectacle de juillet avec la chanteuse Evelyn Richardson. Robert Charette coordonne ces activités pour la maison. Le club compte 3 500 membres de 13 à 18 ans. J'ignore quand on a fermé les livres de cette organisation qui semblait rendre de fiers services à la jeunesse de la métropole.



Chapitre 14

Le Dr Denis Lazure n'est pas scandalisé...

Heureusement que le cher Docteur Lazure n'est pas scandalisé... Plus tard dans sa carrière politique, il trouvera bien d'autres motifs de scandales.

Pour bien comprendre les événements racontés dans ce chapitre, il faut tout replacer dans le contexte historique. Nous sommes en août 1963 et le fameux Tour cycliste du Saint-Laurent deviendra cette année, pour la première fois, un spectacle artistique ambulant de très grand style. Sur le même menu, des artistes de calibre : Fernand Gignac, Paolo Noël, André Bertrand, Suzanne Lapointe, Margot Lefebvre, Monique Gaube, Joël Denis ainsi que l'orchestre de *Télé-poker* dirigé par Rod Tremblay, sans compter divers numéros de variété. Pierre Lalonde chantera seulement à Montréal et à Québec, à cause de ses autres engagements. Moi, je serai des neuf spectacles. Comme pour le Tour de France, des commanditaires parrainaient les artistes... Nes-

café pour Joël, Coke pour Fernand, j'étais Dow! Le spectacle gratuit sera donné sur une scène installée sur une immense remorque, un camion-générateur alimentera les projecteurs et les haut-parleurs. Nous étions devenus des baladins modernes qui démontaient leur chapiteau tous les soirs pour disparaître dans la nuit vers une autre ville. Nous avons fait ainsi Montmagny, Thetford (ma ville!), Drummondville, Saint-Hyacinthe, Saint-Jean-Iberville, le parc Lafontaine de Montréal, Joliette, Shawinigan et le Colisée de Québec, mon tremplin!

Les coureurs entraient dans les villes en fin d'après-midi pour bloquer complètement la circulation locale; nous paradions dans des décapotables, c'était l'euphorie. Au spectacle du soir, ça devenait souvent de la frénésie, les cordons de policiers nous épargnaient le pire. Cette fièvre de la compétition sportive ajoutée à la vedettomanie, atteignait des paroxysmes surprenants.

Au Parc Lafontaine, six demoiselles s'évanouissent et sont transportées en ambulance. Il n'en fallait pas plus pour déclencher une autre vague de commentaires sur «le phénomène de l'engouement de l'adolescente...» et Radio-Canada emboîte le pas avec ses comités d'experts, comme aujourd'hui des «comités de haut-fonctionnaires se penchent sur la question».

Dans un premier temps, on tente de savoir pour qui sont tombées ces demoiselles! Les fan clubs se disputent les «victimes». Quelqu'un du fan club Louvain tranche la question avec le glaive de la vérité. Rudel-Tessier commet un long papier sur le sujet dans *Photo-Journal*:

«... Et pour me démontrer que Michel Louvain est une plus grande vedette que Pierre Lalonde, elles (les admiratrices) m'ont prié de noter qu'on avait fait passer Pierre Lalonde avant Michel Louvain, dans le programme, quand tout le monde sait que la vedette d'un spectacle passe après tous les autres!»

Dans un deuxième volet, le réalisateur de *À vous l'antenne*, Yves Dumoulin réunit en studio une centaine d'admiratrices autour de la présidente de mon fan club Marie-Paule Fraser. Quelques journalistes agissent comme

observateurs neutres. Dans le studio, il y a plusieurs adolescentes, des femmes dans la quarantaine, une fillette de 4 ans et une bonne grand-mère. Le mot d'ordre: faut pas faire honte à Michel et passer pour les folles du fan club d'un tel ou d'un tel..

L'atmosphère glacial de la maison de Radio-Canada, la présence des caméras rendaient figé le début d'émission, mais Rudel-Tessier percevait une vague de fond qui allait déferler.

« Mais si elles furent vraiment sages », (elles ne l'ont pas toujours été!) elles ne cachaient pas leur ferveur, ni leur joie d'être là, quand elles croyaient qu'elles pouvaient y aller sans passer pour des « folles » et sans « faire honte à Michel ».

« Bien sûr, elles ont crié, elles ont poussé des gloussements, elles ont admiré des yeux et, quand tout fut terminé (pour le réalisateur), elles ont quitté les gradins où elles étaient restées sagement, comme des jeunes filles qui savent « garder leur place ». Le moment de la communion est arrivé et l'idole (qui est une idole articulée) les a toutes embrassées, l'une après l'autre! »

« Mais même là, en dépit de la volonté de « tricher » le plus souvent possible, c'était visible qu'on n'oubliait jamais qu'il ne fallait pas « faire honte à Michel »!

Voici qu'intervient le Dr Denis Lazure, psychiatre et invité à l'émission. Il déclare, le plus sérieux du monde: « Quand même, cela valait la peine d'être vu, car j'ai pu constater que ces spectatrices ressemblent à s'y méprendre à des jeunes filles parfaitement normales. Je ne suis pas scandalisé du tout et encore moins étonné par ce phénomène de l'engouement de l'adolescente pour un chanteur de genre. C'est un phénomène vieux comme le monde, sans doute, qui découle en grande partie du besoin qu'ont toujours eu et auront toujours les jeunes de se donner des héros et des modèles ».

Et le Dr Lazure d'ajouter: « On se groupe autour de lui (le chanteur) pour satisfaire un besoin d'appartenance, pour faire partie d'un groupe, afin de pouvoir exprimer des sentiments très personnels dans des manifestations collectives ».

Et il a noté que ces sentiments appartiennent « au

domaine de la sensualité ». Il y a longtemps, en effet, qu'on se doute que le culte de la vedette (il n'y a de vedettes dans un certain sens, que chez les chanteurs de charme selon eux), est un « culte vénusien ». Les chanteurs de charme sont aimés d'amour !

Rudel-Tessier entre plus à fond dans les commentaires du psychiatre : « Mais là ça se complique ! Toutes ces jeunes filles et toutes ces femmes qui aiment Michel Louvain (ou un autre) sont des rêveuses éveillées. (Enfin ! presque toutes !) Je veux dire que si l'objet de leur amour est bien réel, il n'a que valeur de symbole : il est le « prince charmant » qu'on invente, en période de vacuité, et auquel on ne croit pas vraiment. C'est une sorte de jeu... dangereux, peut-être, quand il est pris trop au sérieux ! Et on le joue presque toujours assez sérieusement pour se mettre en état de trouver beaux même Tino Rossi devenu pansu et même André Claveau ! (Car c'est surtout : « Parce qu'il est beau » qu'on a répondu aux enquêteurs français qui voulaient savoir « pourquoi ».)

Qu'est-ce que vous voulez que le petit chanteur de Thetford fasse devant pareilles discussions ? C'est la première fois que je vois un psychiatre de près... et ça semble bien plus compliqué à comprendre qu'un chanteur !

Le supplice ne s'arrêta pas là, c'eût été trop beau ! La présentatrice Lizette Gervais — elle aussi devenue haut-fonctionnaire à Québec, vous voyez où ça mène — voulait maintenant savoir si c'était vrai qu'un manager astucieux pouvait fabriquer une vedette. Et la recette ?

Au tour de Dufresne : « Tout ce que je puis vous dire, c'est que j'ai essayé d'en fabriquer d'autres, comme vous dites, et que je n'ai pas toujours réussi ». Rudel-Tessier poursuit le raisonnement de Dufresne : « C'était ne pas nier son rôle tout en exprimant cette vérité qu'on ne nie plus, je crois : que la meilleure explication du succès d'un artiste, c'est encore son talent. Avoir du talent, c'est en avoir plus que ses concurrents — et Michel Louvain ne met pas Richard Verreau parmi ses concurrents ! »

Jusqu'où pouvait aller ce « déculottage en public » ? Jusque dans la maison paternelle de la rue Dubé à Thetford Mines ! Avec armes et bagages, caméras, unité mobile et tout

le personnel, Lizette Gervais s'était présentée chez Monsieur et Madame Ernest Poulin pour un «petit entretien familial de routine». Voyez-vous ça, les projecteurs et les caméras plein la petite maison de la rue Dubé, les voisins aux fenêtres, la police qui dirige la circulation, etc...

Qu'est-ce que madame Gervais a appris de neuf?

«Tout petit, Michel chantait déjà...

— Son père était chanteur...

— La famille maternelle débordait de musiciens... »

Lizette Gervais a demandé à ma mère si elle éprouvait quelque inquiétude au début de la carrière de son fils.

«Oui, j'étais inquiète. Il n'avait que dix-huit ans, c'était un bébé... Oui, j'étais inquiète. Je savais que c'était un métier dur... mais au bout d'un an, nous étions rassurés, son père et moi.»

À dix-huit ans, encore un bébé! Imaginez la grandeur de «flush-a-by» que j'aurais portée! Je crois bien que pour notre maman, on demeure toujours un bébé... quel que soit notre âge...

Pour en revenir à l'émission de télévision, les «fans» ont finalement eu droit à mon petit tour de chant, une dizaine de refrains populaires de l'heure: *Me que me que*, *Si tu voulais*, *Buenas noches*, *Un certain sourire*, *Louise*, *Sylvie*, etc...

L'émission s'est terminée avec un commentaire qui me fait encore réfléchir aujourd'hui. Lizette Gervais, dans son texte, parlait d'Elvis Presley «qui appartenait au passé, que la jeunesse avait adopté d'autres vedettes»... Pourtant Presley était au sommet de sa renommée. Sur ce, Rudel-Tessier commentait:

«Mais après réflexion je me suis dit qu'elle avait peut-être raison. Il s'est passé quelque chose, dans le cas d'Elvis Presley. C'est apparemment vrai qu'il n'est plus la vedette qu'il était, qu'il en est devenu une autre... plus chère que jamais, d'ailleurs. Est-ce que ce n'est pas ce qui est en train de se passer, dans le cas de Michel Louvain?»

Il est évident que mes cachets n'étaient plus ce qu'ils étaient au début: l'inflation, la renommée et les besoins grandissant d'une carrière. Je ne peux plus apparaître dans le même costume pour les deux parties d'un spectacle, il faut

plus de musiciens, des arrangements nouveaux, etc... Mais j'ai toujours fait l'impossible pour demeurer le même dans ma tête et dans mon cœur, demeurer toujours abordable pour le plus petit des auditeurs, le plus faible. Je crois que j'ai réussi dans ce domaine.

Chapitre 15

Un peu d'opérette

Lorsque le volume sort des presses à l'automne 1962, c'est dans l'euphorie que la presse salue cette date importante dans ma carrière. Depuis ce lancement, plusieurs accrocs ont été signalés... probablement des contrats mal faits, des clauses imprécises, en somme des gens qui n'ont pas pris le temps de se parler comme on le fait entre personnes civilisées.

Depuis le début de septembre, Yvan Dufresne et Francine Lusignan ne se parlent qu'à coup d'articles dans les journaux, comme si leur téléphone avait été débranché par Bell Canada et que la poste royale était en grève.

Les articles étaient signés K.L. Serais-ce Kim Laurie, une compagne qu'on a vue assez souvent à mon bras? Quelqu'un aurait-il avantage à brasser la poussière qui recouvrait déjà le petit bouquin de Miss Lusignan? Des pages complètes dans *Échos vedettes* avec des titres comme «La polémique sur la biographie de Michel Louvain», «Yvan Dufresne connaît des mauvais jours, 2 affaires troubles à son sujet!» «Yvan Dufresne se défend de ce qu'on a écrit sur son livre de Michel Louvain»...

Je n'ai jamais eu le tempérament d'un bagarreur, d'un chicanier, d'un rancunier ! Lorsque de telles histoires font se déchirer les gens à grandes pages dans les journaux, et que je suis au centre de la discussion, ça me fait mal en dedans et j'aimerais alors, grâce à un aspirateur géant, faire disparaître tous les acteurs de ces drames inutiles, mais comment faire ? La moindre intervention est interprétée comme une prise de position officielle d'un côté au détriment de l'autre.

Puisqu'on a les mains dedans, aussi bien voir les choses de près. Quelles sont les récriminations de Francine Lusignan contre Yvan Dufresne ? Simplement, elle veut recevoir les sommes qu'on lui avait promises. Dufresne ne peut payer parce qu'il n'a pas les chiffres de vente du volume. Qui possède ces données ? Le distributeur ! Nulle part, son nom n'apparaît. Je n'ai jamais su le nombre de volumes vendus au Québec et ailleurs... Des fois, la parenté est grande...

Les Éditions Mont d'Or n'ont jamais produit un rapport que j'aie pu consulter. Quant à l'imprimerie Yamaska Inc. jamais à ma connaissance, elle n'a dit le nombre d'exemplaires imprimés. Une vraie histoire pour débiles légers !

Dans un plaidoyer de défense, Yvan Dufresne met presque en doute la « maternité » de l'œuvre de Francine Lusignan ! Citons Dufresne dans le texte :

« Monsieur Pierre Luc, journaliste à *La Patrie*, avait eu l'idée première, il y a environ deux ans, d'écrire un livre sur Michel Louvain. Pierre a travaillé plusieurs mois à ce volume. L'automne dernier, Michel Louvain eut une petite querelle avec Pierre Luc. Il était donc devenu impossible pour Louvain de travailler en collaboration avec M. Luc et de signer un accord pour que ce volume soit publié.

« Pendant cette préparation, une publicité soutenue en avait annoncé la publication. C'est à ce moment que Francine Lusignan s'est offerte. J'ai plus tard découvert qu'elle avait été engagée, à titre de secrétaire, par Pierre Luc pendant les mois où celui-ci travaillait à ce livre. Elle transcrivait au propre les manuscrits de Pierre Luc, ce qui a été une source d'inspiration pour son livre à elle ».

À bien y penser, j'ai l'intention de relire le volume de 1962. On ne sait jamais, peut-être que ce n'est pas de moi

qu'on parle entre les deux couvertures!

Il paraît maintenant de plus en plus évident que mes relations sont passablement tendues avec Yvan et que la scission est proche. Dans un tel climat, il devient presque impossible de bien travailler. Une autre goutte dans le grand vase de l'amertume : Dufresne annonce à grands renforts de publicité ma présence à une soirée-bénéfice à Sorel. Ce music-hall devait réunir sur la même scène Pierre Lalonde, Donald Lautrec, Denise Filiatrault, Dominique Michel, Ginette Sage, Michel Louvain, Claude Blanchard et Léo Rivest, en somme toute l'écurie Dufresne ! Cette soirée du 15 août à Sorel avait pour but avoué de renflouer les goussets de monsieur Dufresne en mauvaise passe financière. Il avait perdu beaucoup d'argent avec le Théâtre National.

Seuls Lautrec, Desrosiers, Sage et le duo Michel-Filiatrault ont participé au spectacle. Pierre Lalonde, malgré une forte grippe, a salué la foule mais n'a pas chanté.

Pourquoi n'étais-je pas là ? J'ai appris la tenue de cette soirée quelques jours après qu'elle eut lieu, étant moi-même aux États-Unis. Personne ne m'en avait prévenu.

« *Le Sorelois* » n'a pas été tendre pour moi :

« ... les noms les plus attendus comme Michel Louvain, Pierre Lalonde et Claude Blanchard n'étaient pas de la partie.

« On ne nous fera pas croire que les organisateurs ignoraient ces absences alors que quelques heures à peine avant le spectacle on annonçait ces mêmes noms à travers les rues. De toute façon, nous ne saurons jamais la vérité sur l'affaire, mais nous osons croire qu'aucune supercherie ne se cachait là-dessous.

« Personne ne s'en inquiète outre mesure, et les jeunes filles continueront de s'émouvoir devant Michel Louvain. Mais nous espérons, mesdemoiselles, que vous avez enfin compris que votre idole ne s'inquiète pas de vous outre mesure... »

Je comprends la frustration du journaliste Jacques Béclair qui avait signé cet article, mais il était juste à côté de la vérité. En m'appelant, il aurait su que je n'étais pas au pays. J'aurais été heureux de lui donner les explications nécessaires

à mon retour... si je l'avais connu.

J'ai beaucoup trop le respect de mon public pour agir ainsi. Avec tant d'années de retard, il n'est pas trop tard pour dire aux gens de Sorel combien cet incident m'a fait de la peine. Je n'y pouvais absolument rien.

1963 n'est pas l'année de Dufresne. Une autre grande polémique l'oppose à Pierre Lalonde, Ginette Reno, Michel Dary, André Bertrand concernant le paiement des royalties sur les disques. Yvan Dufresne n'est pas un froussard. Attaqué dans les journaux, attaqué au *Club du disque*, déshabillé moralement à *Face à face*, Dufresne n'a jamais refusé de discuter l'affaire sur la place publique. On peut n'être pas d'accord avec lui, mais tous sont unanimes pour admirer le courage de cet homme.

Avec Apex, depuis six ans, Yvan Dufresne a donné un sérieux coup de barre au disque canadien. À l'époque, je trouvais exagéré l'importance qu'on donnait à ma participation au décollage de ce marché du disque. On a écrit sur ce sujet :

«... Et Michel Louvain, qu'on le veuille ou non, a révolutionné l'industrie du disque. Il a provoqué le choc nécessaire. Et c'est à Yvan Dufresne que l'on doit cela.

«Les qualités d'Yvan Dufresne doivent être exposées en ce moment où tout le monde l'attaque. Ces qualités professionnelles doivent lui donner toute la compréhension de ceux qui vivent maintenant de l'industrie du disque canadien».

Dans ce sens-là, chapeau Yvan!

Enterrons la hache de guerre et revenons à nos oignons, si vous me permettez l'expression. L'automne s'annonce bien rempli. Tous mes lundis sont retenus pour les extérieurs de *Sous le ciel de Montréal* tandis que souvent le mercredi, nous travaillons en studio avec les bandes sonores.

Septembre me promène de l'ouest de Montréal, Motel St-Georges, jusqu'en Mauricie et à Québec pour une tournée de promotion pour mon disque. Le mercredi 18 septembre, je visite les trois postes de Québec: CJLR, CKCV avec M. Gagnier et CHRC avec Roc Prou, un véritable monument à Québec et une encyclopédie de la chanson.

Nous passons une merveilleuse fin de semaine à l'Île d'Orléans en compagnie de Jean et Jacques Bélanger, André Bertrand, Monique Gaube et Guy Lepage. Nous cueillons des pommes chez Bélanger. Comme des enfants d'école, nous nous amusons dans l'eau et la boue...

Club du Disque avec Jacques Duval, *Jeunesse Oblige*, *Quoi de 9* avec Paul Bernier à Ottawa, répétition de nouvelles chansons avec Georges Tremblay, rencontre avec le réalisateur Maurice Gauvin, ça n'arrête pas en septembre. Je me demande encore comment j'ai réussi à faire tout cela. Je vole quelques instants au jeudi 26 septembre pour une visite chez Jarry Ford... Évidemment, je me laisse tenter... et je succombe à une Thunderbird gris pâle avec toit rigide noir. Une vraie beauté!

Je pique une pointe sur Québec le premier octobre pour une télévision en compagnie de Suzanne Lapointe et Jean Coutu. L'émission porte sur l'Observatoire de Québec. Je participerai d'ailleurs le 17 décembre à un grand spectacle au Colisée avec Claire Gagnier, les Jérolas, Ti-Gus et Ti-Mousse et Claude Blanchard. Les recettes seront versées au fond de l'Observatoire de Québec. Vous voyez bien que je m'intéresse aux sciences pures...

Le soir même, je suis au El Paso, à Lachine. Le lendemain, j'enregistre une bande-annonce pour Nescafé, au Studio Marko, je suis impliqué dans un accident, je fais du film au Parc Lafontaine et je retourne au El Paso pour le spectacle du soir. Cette ronde folle se poursuit sans arrêt tout l'automne. Souvent trois engagements dans la même journée dans trois villes différentes. Il y a de quoi devenir complètement « loco »... J'avais une bonne base de folie au départ, ça aide son homme.

Je travaille tellement que je n'ai pas le temps de produire des succès de palmarès. Aujourd'hui, je fouille les hit-parades de l'époque et j'y suis complètement absent. Comme dit Yvon Deschamps, je n'ai pas le temps de travailler, j'ai trop d'ouvrage!

Le jour du retour avec Dalida tient la tête presque partout tandis que mon amie Claude Valade fait des malheurs avec *Sous une pluie d'étoiles*. Le Belge Robert

Cogoi fait très bien avec *Je me sens très seul*.

Je reviens chez mes amis Girard à l'Hôtel Central, et Michel André présente les numéros comme Mike Ermay, acrobate et la danseuse Sylviane. Quand je repasse ces souvenirs-là dans ma tête, il me revient toujours cette question :

« Où sont-ils, ces gens-là avec qui j'ai eu tant de plaisir à travailler? »

L'acrobate est peut-être devenu conducteur d'autobus et la danseuse a pris de l'âge et élève sagement sa petite famille dans un duplex de banlieue! Qui sait?

Quant à Monsieur Girard, il vient de vendre et il me « confesse » qu'il a d'autres projets dans la tête. J'espère que Rodolphe et Alice reviendront sur ma route un jour, ils ont soutenu mes premiers pas dans le « show bizz ».

Je n'ai pas encore fait tout le tour de mon jardin aux extravagances. La prochaine sur la liste : je participe à New York à un bal costumé pour une quelconque œuvre de bienfaisance déguisée... Je suis Balthazar, un des rois mages. Melchior et Gaspard étaient retournés dans leur pays « par un autre chemin », comme le dit l'Évangile.

Le célèbre et original Yvon Duhaime, costumier de Radio-Canada, avait réalisé le costume dans tous ses détails, avec des tissus probablement importés de Terre Sainte, tellement ils coûtaient cher... La barbe, la couronne et tout le « kit ». Il ne manquait que les bottes que j'ai empruntées à Yoland Guérard. Le grand Yoland avait joué le rôle à la télévision et les bottes reposaient dans l'immense collection de notre Société d'état. Je pourrai dire qu'une fois dans ma vie, j'ai réussi à « chausser les bottes » de Yoland Guérard. Ce n'est pas mal, pour un petit Thetfordois!

Dans sa chronique du 2 novembre, la belle Kim revient encore avec l'histoire du volume, dans une réponse à « une fidèle lectrice de notre journal ». Elle conclut son article avec ceci :

« Les propriétaires de cabaret sont d'accord : Michel Louvain reste celui qui fait courir les foules et les cachets que son gérant exige sont toujours aussi élevés ; ce qui n'est pas peu dire avec la nuée de chanteurs qui envahissent le monde

de la chanson et « coupent » les prix en tentant désespérément de se faire connaître ».

Dans son commérage hebdomadaire, la charmante Kim garde un œil sur les volumes : « *Dans les coulisses du music-hall* de Jean Simon sera lancé le 4 novembre tandis que *Le soleil d'août* d'Yvan Daniel ne paraîtra pas avant le printemps. Serge Laprade accepte enfin de faire du cabaret, Michèle Richard et Jean Beaulne des *Baronets* sont les inséparables de la semaine, Tony Massarelli travaille en province et Ti-Gus et Ti-Mousse recevront chacun une Cadillac de l'année lors d'une fête en leur honneur. Bravo! »

À mon engagement de novembre à La Porte Saint-Jean, Georges Tremblay a fait les répétitions et Kenny Alexander, le nouveau pianiste, est du voyage.

Mardi, 17 décembre 1963, une journée pas comme les autres! Mes débuts à l'opérette à côté d'un vétéran de la scène lyrique de Montréal, Monsieur Lionel Daunais. Dans le cadre de l'émission *Tête d'affiche*, j'ai personnifié le prince Danilo.

Présentement en crise de modestie, je préfère laisser Rudel-Tessier raconter cette première :

« Tous ceux qui ont vu le prince Danilo de Michel Louvain savent maintenant que personne ne porte mieux l'habit que lui, que personne ne manie une canne avec plus de naturel que lui (et ce n'est pas rien!) Mais on sait aussi maintenant qu'il est un comédien en disponibilité, et cela, c'est encore plus important. Michel Louvain a chanté des airs du prince Danilo (et, ma foi, fort gentiment et fort plaisamment), mais il avait aussi du texte à dire et il a fait de son dialogue avec Lionel Daunais, ce vieux routier, un petit bijou.

« Alors, je ne sais pas si Michel Louvain a prouvé qu'il pouvait devenir chanteur d'opérette (je sais qu'il étudie depuis quelque temps avec le maître Bernard Diamant) mais il a certainement démontré qu'il ferait un jeune premier de très grande classe, et, à ma satisfaction à moi, en tout cas, qu'il a des talents de comédien extraordinaires ».

Ce rôle du prince Danilo, on me l'avait proposé moins d'une semaine avant l'émission. Je chantais au cabaret tous

les soirs et dès le lendemain matin à 9 heures, je retournais en studio. J'ai eu terriblement peur, mais pas une seconde, je n'ai eu envie de refuser. Et je n'ai jamais regretté d'avoir accepté. Ces journées en studio ont été des journées extraordinaires. C'est comme si tout le monde avait pris à cœur que je réussisse. Monsieur Daunais a été d'une gentillesse que je n'oublierai jamais. Sans lui, sans ses conseils, je n'aurais pas pu me rendre jusqu'à l'émission. Comme je n'aurais pas pu me passer de la patience du merveilleux chef d'orchestre Jean Deslauriers. Ce prince Danilo m'a fait pleurer deux fois : quand on me proposa le rôle, et que ce fut fini...

C'était là une bien belle façon de terminer l'année 1963, en touchant à un domaine où je n'aurais jamais osé mettre les pieds. Pourtant, ma bonne étoile était au rendez-vous du destin.

Je la verrai peut-être bientôt dans le ciel californien ou mexicain, cette étoile filante qui éclaire les sommets de ma carrière.

Au retour des vacances, je confie à madame Huguette Proulx durant son émission *Tout pour la femme* :

«Oui, j'ai un amour sérieux et je suis tellement heureux. Après avoir distribué le bonheur à des milliers de personnes, en gerbes de chansons, il me semble que j'ai droit à une petite partie de vie heureuse, une vie normale où le cœur peut battre pour quelqu'un que j'aime passionnément.»

Chapitre 16

On profane la Place des Arts

À l'époque, il s'était trouvé des gens pour faire la gorge chaude sur ses propos. D'aucuns ont ri de lui et pourtant, il était un précurseur, ce monsieur Jean-Marie Savignac de l'Exécutif de la ville de Montréal, une sorte d'éminence grise, à cause de son âge et de ses cheveux. Des hauteurs de l'Hôtel de ville qui veille sur les braves sujets, Monsieur Savignac avait déclaré, il y a plusieurs années, qu'on devrait « développer les arts artistiques à Montréal »...

C'est d'ailleurs cette phrase qui devrait être gravée en « lettres d'art » au fronton de notre célèbre Place des Arts de la rue Sainte-Catherine, pour honorer la mémoire d'un homme qui, malgré sa myopie, avait une excellente vision de l'avenir...

Quel préambule pour vous confesser que nous avons « profané » la Place des Arts en février 1964. Je ne veux pas m'excuser mais je n'étais pas seul. Ce fut un sacrilège collectif. Imaginez, un seul instant, des artistes de music-hall sur la scène de la toute nouvelle et sélecte Place des Arts!

Nous, les gens de cabaret, encore tout imprégnés de vapeurs d'alcool et de fumée, mettre nos pieds indignes dans un haut lieu sacré réservé uniquement à la culture «culturelle»! C'est monsieur Savignac qui me souffle le mot depuis sa dernière résidence de la Côte-des-Neiges.

C'est le climat qui a entouré les présentations du deuxième Music-hall canadien à la Place des Arts. Évidemment, ce n'est pas toute la population de Montréal et du Québec qui tenait ce langage, mais dans les milieux aristocratiques et snobs, on ne trouvait pas «convenable» de laisser des saltimbanques envahir le cénacle des arts... comme s'il n'y avait pas une culture populaire au pays du Québec... et quant à moi, je suis fier d'y appartenir à cette culture du peuple et de travailler à la répandre, à la propager.

Entre nous, c'est un peu chacun de nous qui a payé pour la construction de la fameuse «Place». Personnellement, j'avais participé, il y a quelques années, avec d'autres artistes à un grand Gala pour aider le financement de la Place. Bien mal venu serait celui qui oserait aujourd'hui nous en interdire l'accès à nous et à notre public. La PDA s'élève sur le site des Buisonnets... et nous étions les délinquants qui revenaient...

Les Productions Deschamps-Lelarge Inc. avaient retenu les services d'une vingtaine de «grands noms de l'époque». J'étais du groupe (évidemment!). Une publicité tapageuse avait moussé la présence du «jeune» Pierre Lalonde dont l'étoile connaissait un bel éclat dans notre firmament artistique. Les autres vedettes : Rosita Salvador (nous étions devenus des inséparables), Claude Valade, Olivier Guimond et Paul Desmarteaux, Aimé Major, Iris Robin, les Baronets, Ginette Sage, Paolo Noël et Jen Roger entré de Miami pour être du spectacle. Roger Joubert avait regroupé autour de lui d'excellents musiciens.

Dans la traditionnelle fébrilité des premières, nos répétitions allaient rondement et ce fut la représentation numéro UN, samedi premier février puis les deux spectacles du dimanche. Plus de 9 000 personnes enthousiastes nous avaient bien dit par leur présence et leurs applaudissements que le music-hall méritait ses titres de noblesse et ses lettres

de créance pour entrer par la grande porte à la Place des Arts.

Dès le lundi, une nouvelle guerre sainte commençait dans les journaux, sur deux fronts bien délimités. Le premier combat avait comme thème : « Triomphe » ou « misère » de notre music-hall ? Quant au deuxième champ de bataille, il opposait les clans de Lalonde et de Louvain... Encore la célèbre maladie du siècle : la comparomanie !

Le critique Jean-Paul Sylvain jouait de la trompette triomphale comme dans *Aïda* de Verdi. « Ce fut un second triomphe. Michel Louvain fut le héros incontesté, volant littéralement la vedette à tous les autres... Jen Roger ne s'est pas révélé inférieur à lui-même... Les Baronets ne nous ont pas surpris en étant aussi bons sinon meilleurs que bien des gens les supposaient... Paolo Noël s'est révélé encore une fois la coqueluche d'un public de dames, lui qui a reçu deux corbeilles de fleurs avant le spectacle, de la part d'admira-trices... Aimé Major a paru élégant... Quant aux femmes, Rosita Salvador et Claude Valade ont paru à la hauteur de la tâche... Quant à Ginette Sage et Iris Robin, l'habitude du cabaret était trop bien ancrée en elles ! » Dans l'ensemble cette critique dénotait beaucoup d'éléments positifs.

Dans la grosse *Presse* de la rue Saint-Jacques, Jean O'Neil a les incisives plus aiguisées. Coiffé du titre « Grandeur et misère de notre music-hall », l'article de monsieur O'Neil n'y va pas avec le dos de la cuillère.

« Je sens que je vais encore faire de la peine à Madame Saint-Onge et à la clique de « disc-jockeys » qui sont ses souteneurs officiels, mais le music-hall est une chose et le flirt en est une autre. Je veux bien que le music-hall soit un sac à tout mettre mais quand on est dépourvu de talent au point de n'avoir plus à offrir que son clin d'œil, son sourire, son baiser, sa poitrine ou sa paire de jambes, j'estime qu'on devrait se contenter de travailler au cabaret ou, mieux, au coin de la rue ».

Avec monsieur O'Neil, on n'était pas rendu au fond du carquois de flèches qui font mal à une carrière.

« Chacun ses goûts, quoi ! Tant que les artistes de music-hall essaient de m'émouvoir ou de m'amuser, ça me va ; quand

leur numéro n'est rien d'autre qu'une vulgaire entreprise de séduction, ça m'écoeure un peu et ça m'ennuie beaucoup. Aussi je dirai peu de choses de Rosita Salvador, d'Iris Robin, de Pierre Lalonde et de Jen Roger, leur souhaitant simplement de rejoindre la clientèle à laquelle ils s'adressent.

« Aimé Major n'a pas semblé très à l'aise devant cet immense public de la Grande Salle. Une bonne voix mais un style très impersonnel. On dirait qu'il n'y a personne en scène quand il y est. »

Par ailleurs, il semble avoir changé de plume pour finir son article; il devient plus doux, plus tendre, une manière d'entreprise de charme, de séduction. Il dira de Paolo Noël: « Il a été excellent. Voici un chanteur essentiellement populaire et qui n'a aucun des défauts du chanteur populaire; c'est comme si le succès ne l'avait jamais affecté.

« Claude Valade et Ginette Sage sont deux bonnes diseuses, bien en voix, mais sans grande originalité dans l'interprétation.

« Les Baronets forment un trio épatant. On ne le dirait pas au début quand on les voit parader dans leur habit rose mais ils ne mettent pas de temps à le prouver... Ce sont des comiques irrésistibles quand vient le moment de parodier les vedettes de l'heure ».

Puis mon tour arriva!

« Michel Louvain a choisi un style il y a six ans et il l'a gardé. Du simple point de vue vocal, je crois qu'on chercherait vainement son pareil ici. Le secret de Michel Louvain, c'est peut-être d'avoir trouvé un répertoire qui ne soit pas foncièrement idiot et de très bien l'interpréter. Chanteur de charme, oui, mais quand il est en scène, contrairement à certains émules, il donne l'impression de participer plus à un spectacle qu'à un concours de beauté. Son numéro de samedi était bien à point, bien en place, très sobre vu l'entourage. »

Monsieur O'Neil prolonge le tapis rouge jusque sous les pieds de notre grand comique national.

« D'Olivier Guimond et de Paul Desmarteaux, que peut-on dire qui n'ait déjà été dit. Guimond est certainement un de nos grands comédiens, notre amuseur public numéro un, et

Desmarteaux n'a pas son pareil pour le faire travailler. Leur sketch de samedi accusait une certaine longueur mais au bout du compte le public n'est jamais perdant avec Guimond »

Revenons à l'autre combat qui fait «rage», bien malgré moi, dans une guerre d'usure que les journaux ont montée de toutes pièces. Selon Monic Nadeau de *Télé-radiomonde*, l'affaire est maintenant claire... puisque «9 000 personnes ont rendu leur verdict à la Place des Arts».

Selon madame Nadeau, je demeure «la vedette numéro un» parce que j'ai su m'ajuster au public adulte tout en gardant un tour de chant de «rechange» quand je dois me produire devant les «teenagers».

«Malgré la publicité tapageuse qui entoure Pierre Lalonde, Michel Louvain demeure le no 1 de la chanson. Michel Louvain demeure le roi des chanteurs. Depuis quelques mois, les disques-jockeys avaient relégué Michel Louvain au second plan. À un point tel, que ses admirateurs se posaient la question : «Et si Louvain n'était plus dans la course?»

«Les trois représentations du 2e Music-hall canadien, à la Place des Arts, affirment d'une façon indiscutable que Michel Louvain est demeuré en tête. C'est à la suite de son triomphe (le terme n'est pas exagéré) que nous avons rencontré Michel Louvain».

Dans un long exposé, Monic Nadeau explique que 90% du public de la P.D.A. était composé de personnes âgées de plus de 25 ans et c'est à ce public que j'ai plu. Bravo. Je profite de l'occasion que m'offrait madame Nadeau pour exposer mes idées personnelles sur ma carrière, le spectacle, le monde des arts. Je me disais : Alors que le projecteur est braqué sur toi, Louvain, c'est l'occasion rêvée de livrer ton crédo. Je lui ai longuement parlé de la tenue en scène. Ce n'est pas tout d'exciter les jeunes, il faut plaire aux parents, sinon c'est tout un public qui vous tourne le dos. Le métier, ce n'est pas uniquement la chanson, c'est un tout. C'est le choix d'un répertoire approprié, c'est de la mise en scène, c'est la façon de se comporter en public en dehors des spectacles. La grande règle d'or : aimer et respecter le public. Les gens ne sont pas bêtes, ils sentent si vous les aimez, si

vous les respectez. Je donne un exemple personnel. Même à mes débuts, quand je rencontrais mon idole Yoland Guérard, il venait droit vers moi la main tendue. J'étais très content. Avec le public, c'est la même chose : il vous admire, il vous aime, il demande en retour que vous l'aimiez. Ça ne doit pas être à sens unique.

Mais tout cela, c'est une question d'éducation que l'on reçoit à la maison. C'est la base de l'édifice de notre vie. Quand ça manque au départ, ça grimpe de travers... comme la tour de Pise... qui penche toujours du même côté. Si je me sens bien à l'aise en veston et en cravate, c'est à ma mère que je le dois. Si je sais me conduire en public, c'est à elle que je le dois. Le respect des autres, c'est à ma mère que je le dois et ça, ça demeure toute une vie ! Ça reste collé à quelqu'un comme la peau du dos.

Une fois dans les confidences, allons plus loin. Je parle à Monic Nadeau de la fidélité des publics. Les « teenagers » sont passablement « plume-au-vent ». Ils renient facilement leurs idoles selon les caprices du moment. Samedi soir, ils crieront pour Lautrec et dimanche après-midi, ils s'évanouiront pour Lalonde ou Louvain. Tout cela est bien éphémère. Une carrière ne peut s'ériger sur des sables aussi mouvants. Le public adulte lui est fidèle et donnerait sa chemise pour quelqu'un qu'il aime. Qu'on regarde la popularité de Yoland Guérard, Lucille Dumont, Dominique Michel, Jacques Normand.

J'en ai profité aussi pour expliquer que j'avais vieilli... Je ne voulais plus être « le grand bébé de la chanson », avec « une naïveté bien touchante ». Je ne suis plus entouré de parasites qui siphonnaient mes économies. Aujourd'hui, je peux analyser froidement des situations, savoir ce qu'il faut faire pour arriver là où je veux. Ce sont des propos bien terre à terre que je livrais à Monic Nadeau qui désirait probablement entendre de moi « la suite et la fin de la guerre des étoiles ». Nous parlons de mariage et d'amour. Mais plus tard, dans cinq ans...

Monic conclut ses deux pages de reportage :

« Michel Louvain toujours bon premier sera difficile à déloger parce qu'il a toutes les qualités d'une idole qui dure :

la beauté, le talent, le bon sens, l'intelligence, le goût du travail, la classe... beaucoup de classe. La classe, un élément important que trop peu de vedettes pour «teenagers» possèdent.»

En relisant ces lignes, aujourd'hui, je me demande sérieusement si Monic n'entendait pas, elle aussi, des cloches nuptiales sonner dans le lointain! Ça paraît certainement prétentieux de citer ces textes, mais ils sont révélateurs d'une époque, d'un style et ça vaut la peine d'en faire l'écho... même si ce n'était que pour les Archives nationales! Au rayon de la modestie!

Si le paragraphe précédent se joue sur la corde de la prétention, j'admets bien volontiers que je suis bien retombé de mon nuage lorsque, sous la signature de Pierre Trudel, je lis: «Les trois grands (Louvain, Lalonde, Gignac) menacés par... Tony Massarelli, Donald Lautrec et Serge Laprade.»

Trudel nous oppose l'un à l'autre, exactement comme dans un match de boxe. Le combat s'engage donc à finir entre Massarelli et Louvain.

«... Vient ensuite le cas Michel Louvain, ce Don Juan devant l'Éternel qui jouit toujours d'une popularité des plus enviabiles. Certains persistent à affirmer qu'il est encore le numéro un de la chanson. Comment expliquer alors que ses disques se vendaient moins qu'auparavant, que ses chansons ne se classaient pas aussi facilement sur le palmarès, au point qu'il s'en inquiétait lui-même, qu'il se posait des questions, que ses nerfs étaient souvent à bout et qu'il discutait le coup avec son gérant pour analyser la situation? Il faut bien admettre que son étoile donne des signes de pâleur auprès des jeunes, qu'elle clignote. Ce qui porte à croire qu'au cours des prochains mois, il quittera de plus en plus le monde des jeunes pour s'adresser à un public plus adulte et par le fait même plus stable dans ses goûts. Il envisagera alors une carrière internationale et prouvera définitivement qu'il est un artiste de classe. Ce changement est déjà en bonne voie dans le cas de Michel Louvain.

«Son plus proche rival, si surprenant que cela puisse paraître, sera Tony Massarelli. Fort de l'appui de la colonie italienne pour laquelle il est unique et incomparable, sa

popularité grandira et il abordera encore plus la chanson sentimentale et remportera plus de succès, surtout avec son accent pittoresque qui plaît au public»:

Pierre Trudel, en plus d'avoir une vision juste des choses, présentait un article positif, un article qui portait à la réflexion. En ce début d'année, les résolutions étaient bien claires au tableau de la carrière. D'ailleurs, depuis quelques mois, on sentait bien cette métamorphose chez moi. Dans le style de «finies les folies», je devais donner un sérieux coup de barre à ma carrière, sinon l'horizon se fermait à vue d'œil. J'aurai 27 ans à l'été et l'heure du renouveau vient de sonner. D'abord un choix de chansons mieux adaptées au public adulte qui me fait confiance de plus en plus; puis une attention particulière dans ma présence en scène. Le cabaret n'est pas un studio de télévision: les gens sont là en chair et en os, ils réagissent ou ils sont amorphes, mais il faut savoir tirer une réaction du public. Les grands de la scène livrent ce combat tous les soirs. C'est à moi maintenant de jouer et de prouver que j'ai quelque chose dans le ventre.

Dans la publicité également, je veux mettre mon nez. Des réclames me montrent en photo de débutant, c'est fini et faut que ça change... C'est un slogan qui a été populaire il y a trois ans.

Immédiatement après la Place des Arts, c'est le retour à la Casa Loma, mais cette fois la publicité a changé. Photo nouvelle, disposition renouvelée de l'annonce, les titres sont différents. Il faut que les gens se rendent compte que je suis reparti sur un second souffle comme l'athlète du marathon.

Je fais une télévision avec Elaine Bédard le soir du mardi gras, et cette *Tête d'affiche* n'est pas un simple music-hall mais un grand divertissement avec Elaine représentant la Femme à travers les âges. Nous étions toute une brochette de mâles pour lui donner la réplique. Jacques Godin en patricien romain, Pierre Létourneau en troubadour, Gérard Poirier en Louis XIV, Paul Buissonneau en Napoléon Ier, Benoît Marleau en beau Brummel, Henri Norbert en vieux Beau 1900 et Jacques Blanchet... au naturel. J'étais Adam! À un journaliste qui me demandait: «Comment vous sentez-vous dans la peau de cet illustre personnage et croyez-vous

bien l'incarner? » je n'ai eu pour réponse que je me sentais un peu nu. J'espère que je ne serai pas gêné le soir de l'émission. C'est une lourde responsabilité d'incarner l'Homme à travers les siècles, mais avec une si charmante Ève, le fruit défendu aura bien meilleur goût... Durant l'émission, j'ai chanté des refrains qui ne figuraient pas à mon répertoire. Jacques Normand menait la barque d'une main de maître.

Entre les spectacles, je travaille à la maison. Maintenant installé depuis plusieurs mois sur la rue McGregor, j'ai trois pièces décorées à mon goût. *Échos-Vedettes* avec Lise Lapierre pénètre chez moi pour un grand reportage. Plusieurs laissent entendre que ma maison était un *free for all* perpétuel, une sorte de maison de passe; alors je voulais bien mon petit chez-nous comme j'ai voulu qu'il soit, avec mes objets personnels, les bibelots que j'ai collectionnés à travers mes voyages. L'article qui s'étendait les flancs sur trois pages présentait une douzaine de photos... depuis le cuisinier jusqu'au gars dans le bain... du collectionneur d'horloges jusqu'au chanteur sérieux au téléphone style provincial français. On me voyait dans douze situations différentes. Beaucoup de photos pour faire rêver bien des demoiselles.

Une fois de plus, je participe au Gala anniversaire du canal 10. CFCM-TV a déjà trois ans, le temps passe vite. Le réalisateur Noël Gauvin avait réuni autour de lui une pléiade de noms très populaires. Les trois Juliette, Béliveau, Huot et Pétrie, les chanteuses Lucille Dumont, Murielle Millard, Margot Lefebvre et Ginette Reno; du côté des hommes, nous étions Réal Giguère, Jean Coutu, Yves Christian, Joël Denis, André Lejeune, Jen Roger, Yoland Guérard et moi. Vingt musiciens travaillaient sous la direction de Georges Tremblay tandis que Raymond Lemay animait le Gala, diffusé depuis la scène du théâtre Saint-Denis.

Ces grandes soirées de Gala deviennent facilement le moment des rencontres avec des copains du métier qu'on n'a pas l'occasion de croiser souvent... justement à cause du métier. Les meilleurs moments ne sont pas toujours ceux qui sont présentés au petit écran, mais ces joyeuses discussions de coulisses où les titres et les grandes formules sont demeurés au vestiaire. Les parties qui terminent ces galas sont

également des pièces de collection. Les gens de la carrière sont au naturel, les patrons écopent quelquefois de flèches lancées un peu bas, mais dans l'ensemble, ces soirées mondaines sont des petits bijoux d'esprit, d'humour et de camaraderie.

Chapitre 17

Un plafond ou le principe de Peter

Vous avez certainement lu ce succès de librairie : *Le principe de Peter*. On y explique en détail le processus de plafonnement de chaque individu. Autant quelqu'un peut remporter du succès à un certain niveau, autant il peut échouer lorsqu'il tente de dépasser ce plafond ! Quelques exemples : un excellent musicien ne deviendra pas nécessairement un bon chef d'orchestre ; un choriste expert n'est pas infailliblement voué à une carrière de chanteur ; un compositeur hors pair n'est pas pour autant un musicien de concert...

Tout ça pour vous dire que moi, j'ai l'impression d'être un excellent deuxième pour le concours de Monsieur Radio-Télévision et que je ne devrais pas m'attendre à gravir le dernier échelon qui mène au titre. Depuis trois ans, les preuves sont faites, le deuxième barreau me semble destiné pour la vie et je dois en prendre mon parti, un point c'est tout !

Dès le 22 février, le concours 1964 est lancé et les bulletins commencent à entrer. Une fois de plus, je suis pris dans la tourmente... Avec les années, j'en suis devenu masochiste... Les gens m'en parlent, je réponds avec humour... ne pouvant faire autrement. Dès le premier bulletin de «santé» du concours, «Fernand Gignac prend une avance sur Michel Louvain mais les votes commencent juste à entrer, ce qui constitue tout au plus un indice...»

Le printemps sera long comme une soirée d'élection alors que les résultats serrés sont lents à sortir. Au début, on prend ça à la légère, feignant de n'y attacher aucune importance, puis les chiffres se corsent et vous vous dites : «Tout à coup que cette fois, ça marche...»

Une semaine après le début de la publication des résultats, les chiffres officiels montrent que «Michel Louvain mène le bal sur Fernand Gignac avec plus de 724 votes, ce qui confirme les dires de ceux qui prétendent que la popularité du chanteur de charme est loin de s'effriter».

Pierre Lalonde, Jean Coutu, Joël Denis suivaient de près... Une autre lutte à finir... Mais comme il ne faut pas mourir pour ça, sur les autres plans, la vie continuait de plus belle.

La comparomanie est loin de mourir de sa belle mort. Jacques Matti du *Journal des vedettes* en souffre de certains symptômes secondaires : il compare maintenant les chanteurs et les comédiens, en l'occurrence Benoît Girard à Louvain et sa question-clé : «Les jeunes chanteurs poussent plus vite que les jeunes comédiens; pourquoi?»

Dans un long article, mon nom n'apparaît qu'une fois. «Nous comprenons pourquoi un Michel Louvain atteint rapidement la gloire alors qu'un Richard Martin attend encore que tous les espoirs se réalisent. Un Pierre Lalonde est soutenu par toute une organisation qui ne redoute pas le scandale, les critiques. Tandis qu'un Benoît Girard doit conserver son standing. Un Lautrec peut chanter, vautré sur un lit, il peut se déshabiller en scène; on crie, on hurle, les journalistes bien pensants écrivent qu'il est ridicule, mais il devient ainsi une coqueluche, une super vedette. Allez donc demander à un comédien de danser le twist en jouant «La

guerre de Troie n'aura pas lieu »...Et sa carrière théâtrale sera compromise... par contre il pourra devenir chanteur du jour au lendemain... À vous de conclure... »

J'ignore si cet article a eu des rebondissements célèbres. Monsieur Matti livrait là le fond de sa pensée et c'était son droit. Comme chanteur, il m'est arrivé de dire des textes en scène et on m'a dit que ce n'était pas si mal... J'ai vu des comédiens chanter, danser, se dévêtir et même se coucher en scène et ce n'était pas ridicule pour l'ombre d'un sou. Ça dépend... de qui, et comment c'est fait !

D'ailleurs, l'une de nos plus grandes comédiennes, Madame Juliette Pétrie m'a fortement conseillé de faire de la comédie. Après plus de quarante ans dans le monde de la scène populaire — à cette époque elle était toujours boudée par la télévision, gardienne de nos droits sacrés — Juliette Pétrie répétait à qui voulait l'entendre :

« Ce qui manque le plus, c'est des jeunes premiers de classe. Il n'y a pratiquement pas de jeunes hommes jolis qui sachent à la fois chanter et jouer la comédie. Et pour monter des revues intéressantes, il faut des jeunes premiers pour tenir les rôles dans les scènes d'amour. Actuellement, la plupart des troupes font tomber en amour une jouvencelle avec un homme dans la quarantaine. Les trois quarts du temps, nous chambardons l'intrigue de toute pièce que nous jouons, faute de trouver un jeune premier capable de jouer la comédie et de chanter ».

« Michel Louvain serait le jeune premier par excellence. Non seulement chante-t-il bien, mais encore a-t-il véritablement l'allure d'un jeune premier ! Il pourrait jouer dans de nombreuses revues et s'avérer une grande vedette dans ce domaine ».

Cette situation se présenta à moi lorsque Donald Lautrec dut quitter la troupe « Zéro de conduite ». Pas trop sûr de moi, j'ai demandé conseil à Yvan Dufresne qui me suggéra de décliner cette invitation...

Madame Pétrie revint à la charge en précisant que je ferais fortune dans cette voie et que ma carrière de chanteur n'en souffrirait aucun préjudice.

« Bien au contraire, affirmait-elle, je serais prête à

donner moi-même toutes les leçons dont pourrait avoir besoin Michel. En peu de temps, il se révélerait le jeune premier le plus sensationnel qui soit!»

Dans des circonstances comme celle-là, on consulte, on attend, puis la chance reprend le train pour ailleurs. Lorsque votre décision est prise, il est trop tard, vous vous retrouvez tout seul sur le quai de la gare. C'est bien dommage parce que la comédie m'aurait certainement intéressé. J'ai un petit côté cabotin qui aurait trouvé là un débouché naturel. Mais il est trop tard pour pleurer sur ces erreurs de jeunesse. Un conseiller plus clairvoyant aurait peut-être donné un verdict différent. Juliette Pétrie avait ouvert toute grande l'entrée de la scène... et dans la pénombre, j'ai plutôt tombé dans «le trou du souffleur» pour disparaître de la comédie à tout jamais.

Pas de la scène cependant ! Les Producteurs Deschamps-Lelarge, même en profond désaccord entre eux, décident de présenter un troisième Music-hall canadien à la Place des Arts. Ils ajoutent même une soirée additionnelle. Fernand Gignac, Jacques Desrosiers, Margot Lefebvre, les Baronets et moi en serons à notre deuxième apparition sur cette scène tandis que Juliette Béliveau, Elaine Bédard, Marcel Gamache et Muriel Millard en seront à «leurs débuts à la P.D.A.» Le maestro Roger Joubert dirigera une formation de 16 musiciens. Le chorégraphe Michel Boudot présentera deux nouveaux numéros intitulés *L'homme au bras d'or* et *Le rapide blanc*. Nous serons là du jeudi 12 mars au samedi soir.

Les critiques ont les dents moins pointues et le music-hall semble bien avoir trouvé un grand toit bien à lui à la Place des Arts. Il y a encore des snobs qui nous bourent mais c'est la «misérable minorité».

Lorsque la Place des Arts s'avère trop petite ou trop chère, nous nous transportons au Forum; le peuple connaît bien le chemin du Forum et il s'y sent à l'aise. À l'invitation de la station CJAD, je participe au *Show of shows*, le soir du poisson d'avril. Organisé pour les enfants infirmes du Québec, ce spectacle mettait en scène une cinquantaine de vedettes canadiennes et américaines. Nous étions deux Canadiens français : la soprano Colette Boky et le baryton

Louvain. Non pas pour me faire «péter les bretelles», mais seulement pour vous indiquer la classe de ce spectacle, je vous donne la joyeuse liste de «mes» confrères de scène.

Le ténor Allan Bruce, le chef d'orchestre du Hollywood Bowl Symphony Carmen Dragon, le pianiste et compositeur de musique de films George Greeley, l'homme à la voix superbe Lorne Greene longtemps à CBC et maintenant avec la série *Bonanza*, la chanteuse populaire Janice Harper, le comédien américain Alan King, le ténor américain Bob McGrath, Mitch Miller l'homme du *sing-along*, la grande Jane Morgan, the Raftsmen, groupe folklorique, The Gino Silvi Singers, Jerry Vale et le chef d'orchestre canadien Denny Vaughan. Les meilleures voix de CJAD se succédaient au micro pour les présentations. Quelle soirée de rêve. J'avais plus le goût d'assister au spectacle que d'y participer, tellement il y avait des noms fameux à l'affiche. Le lendemain, les journaux de langue française titraient: «Louvain et Boky triomphent au Forum», comme j'ai déjà lu: «Richard et Geoffrion comptent au Forum»...

«Colette Boky a démontré une fois de plus qu'on n'a pas tort de prétendre qu'elle est la plus grande découverte des dix dernières années au Québec. Mme Boky, radieuse et fort en voix, a charmé l'auditoire. Colette ira bientôt en Europe puis se rendra donner une série de représentations au célèbre Covent Garden de Londres».

Cette phrase me rappelle un peu ce mot du ministre québécois qui avait écrit sur une carte postale: «Ce soir, je couche à Paris, demain serai en Europe...»

Le journal continuait: «Michel Louvain n'avait pas un rôle facile, surtout qu'il devait chanter après des artistes de renommée internationale, dont Jane Morgan. Il s'en est très bien tiré, même s'il avait choisi d'interpréter son tour de chant presque au complet en français».

Partout les félicitations pleuvaient à l'intention du poste CJAD d'avoir obtenu un si grand succès avec son *Show of the shows*. Les enfants infirmes du Québec venaient de trouver là de vaillants supporteurs.

Mon septième microsillon voit le jour en avril avec mon prénom comme titre. Le texte de la pochette est signé Phil

Laframboise... et c'est certainement le plus beau texte du long-jeu!

L'ami Phil qui a été l'un des premiers à écrire sur ma carrière professionnelle en 1958, dit ceci : « Si lorsque je lui fis son premier reportage je lui accordai une certaine faveur, en me demandant de présenter son dernier long-jeu c'est lui qui, aujourd'hui, m'honore grandement ».

Curieux retour des choses, n'est-ce pas? Phil parle ensuite de mon évolution.

« Oui, Michel Louvain, je ne puis demeurer indifférent devant tout ce que tu es devenu, devant tout ce que tu représentes pour nous, les aînés. Certes, tu n'es pas précisément le genre de chanteurs qui me touchent de près et ton répertoire m'est quelque peu étranger, mais je dois avouer toute l'admiration que j'éprouve ce soir, devant le grand bonhomme que tu es devenu.

« Pour se convaincre des progrès énormes que tu as accomplis en si peu de temps, il suffit de comparer ton premier et ton dernier disque. Quelle métamorphose! Comme tu as dû bûcher durement pour parvenir ainsi au rang des meilleurs interprètes. La promesse que tu représentais s'avère déjà concluante vérité... »

Plus loin, Phil Laframboise parle de « ce respect du public, celui de la chanson et du travail aussi. Plus on te prédisait l'échec fatal, plus tu fonçais dans le travail. On t'a alors pris au sérieux. On t'a alors respecté comme on te respecte encore ».

Le reste de la présentation est trop élogieuse pour l'exposer ici. Peut-être reste-t-il des copies de ce disque ALF-1562 dans un fond de disquaire? Ça fait bon de relire ces textes, particulièrement les soirs de cafard quand la solitude est plus lourde qu'à l'habitude... Ça fait chaud d'entendre ces derniers mots de Phil Laframboise: « Dans nos rangs, il y aura toujours une place de choix pour les braves petits soldats de ta catégorie. Va haut la tête, Michel Louvain, en chantant encore la chanson de ton existence, puisque tel est ton destin. C'est dans la clarté, au grand jour, qu'il faut t'applaudir. En ce qui me concerne, voilà qui est fait. »

Au lancement du long-parcours, comme un père à son

fils, j'ai repris, sans m'en rendre compte, les conseils que mon frère André Roc m'avait prodigués à mes tout débuts.

Je disais aux jeunes qui avaient la tentation d'entrer dans la carrière: «C'est un métier trop difficile, trop dur. Il faut constamment se battre pour arriver à quelque chose. Je ne conseille pas la carrière de chanteur à qui que ce soit».

Aujourd'hui, avec plusieurs autres années d'expérience, je tiendrais le même langage, peut-être même plus rigoureux encore parce que la vie s'est chargée de me ballotter au gré de sa fantaisie et des humeurs d'une mer souvent démontée.

C'est un peu avec ces idées en tête que j'acceptais de rencontrer Jacques Brel pour une interview commandée par *Échos-Vedettes*. Comme j'avais déjà rencontré Brel à Québec, il me remplaçait Chez Gérard, et qu'il était l'une de mes vedettes préférées, l'entretien devenait un grand plaisir. Seulement, il y avait un handicap. Je n'avais jamais interviewé d'artiste... Je prépare mes questions et je file à la Comédie canadienne avec la journaliste Kim Laurie.

Depuis que j'ai vu travailler Jacques Brel au théâtre de l'Olympia à Paris, j'ai été emballé par ce Belge qui remplit à lui seul la scène et la salle, les esprits et les cœurs. Aussitôt revenu à Montréal, j'ai placé dans mon tour de chant: *Ne me quitte pas*. Aujourd'hui, quand je lui parle de cette chanson, il me dit:

«C'est un hymne à la lâcheté. Je suis un peu lâche...»

Notre rencontre se fait au beau milieu d'une répétition à la Comédie canadienne. Brel est calme, détendu, il rit à gorge déployée. Nous sommes bien loin du Brel triste et ténébreux qu'on voit dans les films.

Du public de Montréal, Jacques dit qu'il est comme tous les publics des vingt pays où il a chanté.

«C'est un public un peu méfiant... au début... prudent... C'est ça, prudent... mais généreux. Dès les premières chansons, je sais quel public est devant moi... mais quant à savoir si ça marchera ou non, c'est impossible.»

Brel explique ensuite le combat qu'il livre tous les soirs pour gagner ses salles. Je lui pose ensuite la question:

«Quand vous écrivez une chanson, la faites-vous en pensant à vous comme interprète ou... — J'écris en pensant à

moi... pour moi... mais pas en tant que chanteur. J'écris pour me faire plaisir.»

Jacques Brel m'explique ensuite sa rage de vivre, d'aller plus vite. Il appelle cela sa vitalité. Il me parle de son « petit côté très emporté... un petit peu trop passionné... « Ça m'a fait faire un nombre impressionnant de bêtises », me dira-t-il.

Pour les besoins du journal, je conclus l'interview — ma première et ma dernière — par ce commentaire : « C'est amusant, faire une entrevue mais... je ne sais pas si j'aimerais devenir journaliste. Je crois que je préfère chanter. Oui, j'accroche ma plume et mon calepin ». J'aurais bien pu dire : je ferme mon calepin pour la dernière fois.

Le succès de Brel à Montréal a été phénoménal malgré le fait qu'il nous revenait pour la troisième fois en quelques années. Son récital de 26 chansons nous présentait un heureux mélange de nouveaux et anciens succès de son cru. C'est à l'occasion de ce récital que Brel nous présenta *Les vieux* pour la première fois.

Sur les palmarès, je suis complètement absent malgré un nouveau long-jeu tout frais sorti des presses d'Apex. Moïra tient le haut du pavé avec *Le fruit de notre amour*. La jeune Michèle Richard s'inscrit dans le succès avec une troisième place avec *Je suis libre*. *La mamma* d'Aznavour se balade sur plusieurs palmarès avec des interprètes comme Monique Gaube et Ginette Ravel. Certains auditeurs préfèrent l'original avec l'unique Charles. C'est une question de goût ou de parenté.

Dans sa chronique du disque, Jacques Duval est toujours le fossoyeur numéro Un du Québec, avec son Cimetière. Le chanteur Pierre Lebon devient sa dernière victime. Voici le coup de pelle : « Le chanteur Pierre Lebon vient de nous prouver que le ridicule n'a pas de limites avec son dernier enregistrement Rusticana que nous avons expédié au cimetière la semaine dernière. Il s'agit de *Gros oiseau* une version de *Surfin' Bird*. Comme dirait notre ami Nolès... « les Américains font la même chose et vous ne dites rien... » Tout à fait d'accord, mais ce n'est pas parce que les Américains font une bêtise qu'il faut la répéter... »

Jacques Duval a presque toujours eu un flair naturel

pour déceler les succès des productions « ben » ordinaires. Cependant, il lui est passé, à l'occasion, quelques grands succès entre les dents... À cette époque, seul le Pape était infaillible... dans les questions de dogme et de morale, nous disait-on à l'école.

En mai, je retourne à Saint-Martin comme on entre chez soi après un voyage à l'étranger. Lolita de Carlo travaille avec nous. La carte des vedettes était généreuse: Faith Gardner, Wally Aspell et Paul Berval sont aussi au programme avec moi.

Ma carrière me conduit à la Porte Saint-Jean à la mi-juin et la fièvre de naviguer est rendue à un paroxysme. Récemment, on devait inaugurer la « saison maritime » mais Dame Météo avec ses caprices avait retardé sine die cette petite fête annuelle. Cependant, comme Québec m'offrait toutes les facilités fluviales souhaitées, je téléphone à des amis de Montréal qui avaient déjà pris « la mer » avec moi et leur demande de mettre le cap sur la Vieille Capitale à la barre du *César II*.

Comme dans la chanson *Partons, la mer est belle*, mes marins d'eau douce ont fait plus confiance aux vapeurs d'alcool qu'à leurs connaissances maritimes pour naviguer vers la Marina de l'Anse-aux-Foulons.

Sur le lac Saint-Pierre, au lieu de contourner toutes les bouées comme le skieur olympique passe entre les balises, mes navigateurs ont pris un savant raccourci qui les a conduits directement sur un banc de roc à la hauteur de Nicolet. Le pauvre *César II* donnait du flanc dans un angle de 48 degrés, la coque était « maganée » pour plusieurs milliers de dollars et moi, j'attendais l'arrivée triomphale du bateau à Québec.

L'accident de parcours est survenu dans la nuit du samedi au dimanche 21 juin. À la levée du jour, mon commandant m'atteint au téléphone.

« Trois hommes à la mer, on signale un naufrage non loin de Trois-Rivières. »

Je n'apprécie pas particulièrement la plaisanterie et je dis adieu à ces croisières de rêve autour de l'Île d'Orléans, près des chutes Montmorency, du côté de Saint-Vallier, près

de l'embouchure de la rivière Chaudière, celle que j'ai déjà traversée en chaloupe durant la débâcle pour chanter à Beauceville...

Avec l'aide des gens du coin, *César II* est remis à flot au moment de la marée haute qui se fait sentir légèrement à cet endroit. Une vingtaine d'hommes, avec la puissance de leurs muscles, ont tiré le pauvre *César* de sa fâcheuse position et je l'ai ensuite fait remorquer en cale sèche à Repentigny. Sans parler des réparations à la coque du petit navire, l'opération venait de coûter \$2 500 à mes assurances. La saison de navigation 1964 aura été de bien courte durée à mon grand regret... À cause de la vie trépidante que je mène, le calme du fleuve et son enchantement pittoresque devenaient pour moi la meilleure thérapie naturelle possible. Je fais mon deuil pour cet été de la navigation.

De retour à Montréal au début de juillet, je pousse quelques pointes en direction de Repentigny pour connaître l'état de «convalescence» de *César*. Avec les experts en construction navale, on constate que les «nervures» de la charpente ont été touchées et doivent être remplacées, sinon le bateau ne pourra résister aux «fortes mers» qu'on rencontre au hasard des tempêtes. J'aime bien l'eau, mais je n'apprécierais pas terminer une croisière à la nage...

On fait le nécessaire pour radouber *César II* et moi je retourne chanter à Saint-Martin. Cette fois, je forme équipe avec Wally Aspell et Denyse Guay.

Depuis quelques semaines, le téléphone sonne et les télégrammes s'échangent entre Montréal et San Juan. Les contrats sont signés et je retourne dans l'île pour une troisième année consécutive. Fort des expériences antérieures, je prépare ce tour de chant pour ce public en or qui aime bien se faire bercer de douces romances en... quelques langues... depuis les succès de Paris jusqu'à ceux de Broadway en passant par ces grandes mélodies de l'Amérique latine.

Sous la signature de Tony Beacon du *San Juan Diary*, un article me surprend au départ et me plaît particulièrement à cause de certaines expressions qui sont revenues par la suite dans la publicité qui entoure mon passage dans l'île.

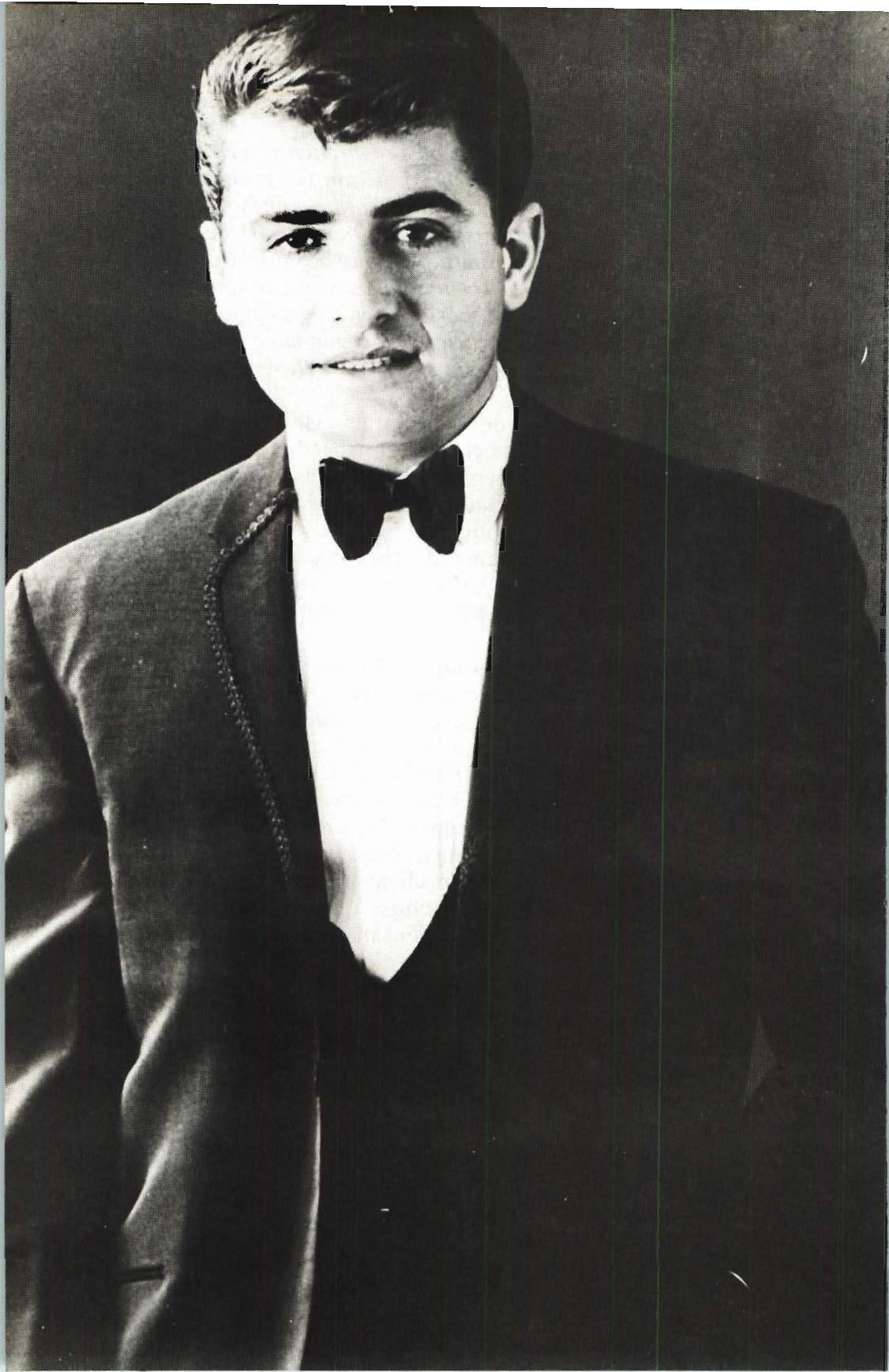
« Bedroom eyes and virile voice of French singer set for Salon Carnaval. Although Michel Louvain is Canadian, his sensuous vocal style leaves no doubt that he comes from the romantic province of French-speaking Quebec! Michel, who opens at the Puerto Rico Sheraton's plush Salon Carnaval on Monday, October 26, is tri-lingual (English, Spanish and French) and has a superb baritone voice that won him hundreds of fans during previous engagements in Puerto Rico. Featured with the singing star will be the comedy duo of Helene and Howard ».

Sans prétention, je dois dire que j'étais devenu un vétéran des cabarets de l'île et que cet aspect de ma carrière me laissait entrevoir une percée intéressante du côté américain. Mais la vie l'a voulu autrement... je garde un peu de nostalgie de cette belle époque.

Est-ce que les Américains m'auraient gardé aussi longtemps dans leur cœur? Il n'y a pas de réponse... La seule que je connaisse: les Québécois me gardent encore leur amitié et c'est l'essentiel pour moi!

Le Québec est ensuite plongé dans une vraie période de « prohibition » comme dans les années 30 aux États-Unis. La grève de la Régie durera cinq semaines et quelques jours du 5 décembre au mardi 19 janvier 1965. Il ne faut pas croire pour autant que les Québécois ont passé des « fêtes à sec »... Bien au contraire, jamais on n'avait vu un réseau de distribution s'établir aussi rapidement. Comme les organigrammes des multinationales, les *dealers* avaient leurs camionneurs, leurs distributeurs et évidemment leurs clients réguliers. On passait même prendre les commandes, chose que la Régie ne fait même pas... Les prix réguliers étaient majorés d'un dollar ou deux du « quarante onces » et c'est alors que débutaient les longues séances de « transvidage ». Chaque bouteille sur un bar doit porter un sceau de la Régie...

Cette grève a « engraisé » le trésor ontarien de plusieurs millions de dollars. Jamais frontière entre deux provinces n'aura été franchie aussi joyeusement et fréquemment, mon père!



Chapitre 18

Il faut croire au soleil... même quand il y a des nuages

Avec mon bagage de résolutions du Jour de l'An, je m'engage une fois de plus à laisser passer le printemps en douceur, même si l'éternel concours reviendra, cette année encore, me consacrer bon deuxième dans la compétition de popularité. Au cours des trois dernières années, j'ai acquis le titre de «prince de la maison royale» avec aucune chance d'accéder au trône, n'étant pas dans la ligne de succession...

Il serait bon, pour les besoins de la documentation, de préciser que le titre de Miss Radio a été créé en 1940 par Marcel Provost et que la première reine fut Mimi D'Estée. Quant au titre de Monsieur Radio, c'est le journaliste Serge Brousseau qui l'imagina dans les années 50 et le premier récipiendaire fut le comédien Émile Genest. Par la suite, le concours — dans sa version masculine — fut abandonné et repris seulement en 1962 avec le couronnement de Réal Giguère. Raymond Lemay et Fernand Gignac lui ont

succédé. Du côté féminin, le concours a toujours été tenu et la ligne de la dynastie s'est poursuivie sans arrêt. Avec l'avènement de la télévision, vers 1952, le titre de noblesse s'est enrichi d'un domaine additionnel d'où le nom : Miss Radio-télévision, comme on disait autrefois les royaumes de France et de Navarre !

Le scénario de 1965 débutait de façon identique aux années antérieures. Dès les premiers résultats, je me tapai la première place, puis le jeu de montagnes russes commença... avec les transes que je connais comme si je les avais moi-même inventées. D'une semaine à l'autre, les journaux prenaient comme un malin plaisir à publier les scores de la partie que se disputaient Lalonde, Coallier et Louvain... sans même être mêlés au combat. Je prenais l'affaire en philosophe. Personne de nous n'avait d'ailleurs le choix de faire autrement.

Comme la vie ne s'arrêtait pas à un seul événement, et heureusement, j'entrepris mon métier avec une ardeur nouvelle. Un long-jeu était en préparation avec Pierre Nolès et il me fallait à tout prix revenir en force au palmarès. C'est un thermomètre important pour connaître « la santé de sa carrière ». Ce n'est pas l'unique critère mais c'en est un bon. Je sais que certains diront que les hit-parades sont « arrangés avec le gars des vues ». Je concède que certains peuvent l'être mais ils ne durent pas longtemps et le public auditeur se charge de remettre ces manipulateurs à leur place...

J'ignore le sort qui sera réservé à mon nouveau microsillon *Aloha*, il s'agit de mon huitième. Ce disque prend la route dorée des îles du Sud et conduit vers des paradis perdus qu'on ne retrouve souvent qu'en chansons.

La critique accueille bien ce disque exotique « qui se détache peu à peu des rengaines à deux sous du genre *Auprès de ton cœur*. Les douze chansons à caractère exotique qu'il interprète ici confirment son talent et nous permettent d'en apprécier la maîtrise complète qu'il exerce sur son art ».

Le critique Guy David souligne la nostalgie qu'inspire ce disque, mais il la trouve parfois inconsistante. « Que voulez-vous : on aime ou on n'aime pas ce style, en embrassant sans restrictions ses qualités et ses défauts ».

« Les orchestrations signées Pierre Nolès ont su capter l'essence paradisiaque des sélections... La technique d'enregistrement atteint un haut degré de perfection, sur le présent disque. En tout et pour tout, il s'agit du meilleur microsillon de Michel Louvain, que vous vous devez d'ajouter à votre collection ».

Voilà une excellente critique qui aidera la promotion et la vente du produit. Après de longues journées, voire même des semaines passées en studio à polir et repolir les chansons, il fait chaud au cœur de lire des commentaires agréables, quelquefois élogieux comme ceux-là.

Pour des dizaines de familles de Ville Lasalle, le mois de mars commençait bien mal. Lundi matin, premier mars, un incendie poussé par des vents violents détruit plusieurs maisons d'un quartier ouvrier. Le canal 10 par son émission *Du cœur sur la main* animée par Frenchie Jarraud, Claude Lapointe et Roger Lebel, fait appel aux artistes pour un téléthon improvisé. Dès le premier appel, je me déclare volontaire pour la bonne cause. À mes côtés, Lucille Dumont, Ginette Reno et Jean-Pierre Coallier. Au cours de l'émission, les gens téléphonaient au poste pour offrir leurs dons au Fonds de secours des sinistrés. Des voitures où prenaient place des artistes et du personnel de CFTM patrouillaient la ville pour recueillir les dons.

La première femme ministre au Québec, Madame Claire Kirkland-Casgrain a participé à l'émission et plusieurs autres artistes se sont joints à nous. Je me souviens d'avoir vu Monique Gaube, Gaétane Létourneau, Flo de Parker, Juliette Huot et beaucoup d'autres.

La nuit précédente, le poste CFCF avait ouvert la marche de la générosité en montant un radiothon qui avait amassé \$115 000. De notre côté, il fallait emboîter le pas et ça pressait...

Dans un éditorial du trois mars, *L'Évangéline* de Moncton, sous la signature de Camille Barolet, réclame de son poste de radio un palmarès français. « Nous n'avons donc pas de palmarès français pour les jeunes de la région. Ils optent donc pour le poste anglais où ils ont ce qu'ils désirent.

« Une chose m'étonne davantage, c'est que les postes

québécois jouent une variété de disques de la chansonnette française. Il y en a pour tous les goûts...»

Barolet donne comme comparaison *Jeunesse oblige* du réseau français de Radio-Canada. «Je serais très heureux de voir le poste radiophonique de Moncton préparer une émission populaire le samedi, soit le matin ou l'après-midi. On pourrait donc entendre les chansons par nos vedettes canadiennes, telles que Michel Louvain, Pierre Lalonde, Aglaé, Dominique Michel, Les Jérolas, Robert Demontigny, etc...

«Nous demandons toujours aux jeunes d'écouter le poste français, d'apprendre à bien parler le français. Je crois qu'on pourrait accomplir ceci en accordant une émission chaque samedi dédiée seulement à la jeunesse».

Et le dernier argument de l'éditorialiste Barolet emportait le morceau. «Espérons que la direction de notre poste français, en préparant des émissions pour le public, n'oubliera pas les jeunes de la région. Même si cette musique ne leur plaît pas, du moins, ils peuvent se fermer les oreilles pour une demi-heure».

C'est intéressant de noter la contribution des artistes dans la sauvegarde de certaines valeurs comme la langue et c'est dans cette perspective que j'ai rapporté le commentaire du journal de Moncton. Voilà pourquoi on ne sera jamais assez perfectionniste lorsqu'on produit des disques. Souvent on croit qu'un artiste de variétés n'a pas d'autre influence que de faire applaudir son public. Lorsque je lis un éditorial comme celui de *L'Évangéline*, je me pose de sérieuses questions sur bien des gestes qu'on pose comme «vedette».

Le mois de mars n'est pas tellement vieux que déjà des rumeurs semblent poindre à l'horizon. Les potins laissent passer des phrases comme : «... Et pour Monsieur Radio-Télévision notre choix va à Michel Louvain, il l'a mérité.» C'est le commentaire du *Petit Journal*. Un entre-filet d'*Échos Vedettes* donne la même longueur d'ondes en ces termes : La bataille commence à être vive pour l'élection de Monsieur Télévision. Mais déjà on commence à chuchoter que ce sera Michel Louvain. On dit aussi que Monique Leyrac sera Miss

Télévision. On dit, on dit... mais on dit cela avec beaucoup beaucoup d'assurance... Qui vivra verra!»

Me souvenant trop du proverbe qui dit : «Qui entre pape au conclave, en sort cardinal», je préfère mettre ces rumeurs de côté et continuer ma carrière comme si j'étais étranger à ce concours. Les chiffres officiels donnent toujours les mêmes proportions en ces termes : Louvain mène mais Jean-Pierre Coallier le talonne de près ainsi que Jean Duceppe et Roger Gosselin. Dans une autre page du journal, je vois que mon disque *Auprès de ton cœur* monte chaque semaine d'une marche dans l'échelle de la popularité. Le jeune Lautrec se trémousse en tête avec *Manon, viens danser le ska* tandis que Joël Denis tient le deuxième rang avec son *Ya Ya*. Dans un registre bien différent, Marc Drolet prie la *Petite Madone* pour se tenir en troisième et Robert Demontigny mérite le quatrième rang avec *Un baiser de toi*.

Vous vous demandez peut-être pourquoi je glisse des noms complètement en dehors de ma carrière dans ce récit. À la vérité, je veux vous dire que le music-hall n'est pas l'affaire d'un homme, d'une femme, d'un groupe, c'est plutôt la somme d'une génération qui vibre intensément avec ses vedettes, qui illustre les sentiments et toutes les vibrations — positives et négatives — d'une pléiade de jeunes qui veulent vivre pleinement leur existence. Voilà pourquoi, au cours de ma vie, j'ai été mêlé à plusieurs vagues qui déferlaient sur ma génération. Qu'est-ce qui est sorti de cette période active et souvent bouleversée? Ce sont les autres générations qui pourront analyser notre influence dans le milieu. La vie d'un artiste comme d'un humble citoyen, c'est le petit morceau de casse-tête qui forme l'ensemble de l'image d'une période de la vie. Chacun a son rôle à jouer, chacun a son influence sur un cercle d'amis ou de connaissances. Il peut arriver que l'artiste ait une influence plus considérable à cause des médias qui amplifient son action.

Un autre aspect de la vie que je mène, c'est cet engagement «social» dans une foule d'activités, et ce, pour des mois à venir. Nous sommes en mars, et je sais qu'au mois d'août, je vais patrouiller le Québec en tous sens avec le Tour cycliste du Saint-Laurent. Pendant que des gens ne savent

pas ce qu'ils feront en fin de semaine prochaine, moi, je suis déjà réservé des mois à l'avance. Pour certains artistes, on appelle ça la sécurité. Pour moi, je sens plutôt que ça devient une sorte de prison dorée. Je m'explique. J'aime tellement mon métier que j'aimerais bien chanter quand ça me plaît... justement pour donner le maximum de ma forme, de mon talent, de mes possibilités. Mais voilà, je dois aujourd'hui, le jeudi 11 mars, confirmer que tel jour au mois d'août, je serai en excellente forme pour chanter dehors dans un stade de baseball, peut-être sous la pluie, par un vent froid, devant une assistance qui n'aime pas mon dernier disque sorti à la fin de juin... Et nous sommes en mars!

Ça, c'est un aspect du métier! Lorsqu'on se sent dans le creux de la vague, des idées comme celle-là vous trottent dans la tête et vous devez — comme un équilibriste — fixer un point lumineux à l'horizon même si des nuages sombres masquent la ligne de l'infini. J'avais quand même décidé de vivre les journées une à la fois et de garder les prochaines vingt-quatre heures pour le lendemain.

C'est la meilleure solution que j'ai trouvée au cours de ma carrière. Ainsi la vie passe plus agréablement, même si le soleil ne brille pas de tous ses feux.

Le public qui vient à vos spectacles désire vous trouver dans une forme magistrale et veut de vous un rayon d'espoir, un peu d'amour.... Il veut passer une soirée agréable, il se rend au théâtre pour oublier ses problèmes... et ne tient pas à connaître les vôtres! C'est avec cette philosophie en tête que je me suis «relancer» à la conquête d'un public que je sentais un peu refroidi à mon endroit. Peut-être que c'était moi qui mettais moins de feu dans la cheminée!

En participant à la septième édition du Music-hall canadien à la Place des Arts, j'ai de nouveau perçu ce frisson électrisant de mes premières années. Difficilement définissable, ce sentiment d'euphorie qu'un artiste ressent sur une scène sympathique devant un public qui revient lui faire la cour. Dans ce spectacle, je donnais de très belles chansons comme *Plus je t'entends*, *Les parapluies de Cherbourg*, *Ma vie* et quelques autres. J'éprouvais un plaisir nouveau à interpréter des chansons bien faites, des refrains qui collent à

la peau et qui vibrent au rythme du cœur et de la vie. Je crois bien que le public réalise profondément les sentiments qui animent sa vedette en scène. Si elle manque de sincérité, ça paraît; ça fait bidon, c'est du chiqué.

Quelqu'un a déjà dit qu'il n'y a rien qui réussit mieux que le succès... et c'est tellement vrai que la réussite attire la chance et vice-versa.

Ce printemps 1965 me paraît plus lumineux. Les manchettes sur ma carrière se multiplient, les photos s'agrandissent et occupent plus d'espace dans les premières pages et même en couverture... comme au temps béni des premières années. Superstitieux comme je le suis, je voyais là-dedans une manière de signe des temps, une espèce de bonne étoile qui revient toujours à la même place dans le ciel, pour que je la reconnaisse au premier regard.

Récemment au Colisée de Québec, lors du Carnaval des artistes, — je le dis en toute humilité puisque c'est la vérité — je sentis qu'un nouveau Louvain allait exploser prochainement. Ce bouillonnement intérieur cachait une énergie décuplée, un volcan sur le point de sauter...

C'est vrai que les bonnes nouvelles arrivent rarement seules... comme les mauvaises d'ailleurs. Des rumeurs qui circulaient depuis quelque temps se confirment : le canal 10 a programmé une émission estivale du genre *Sous le ciel de Montréal* que j'avais fait l'an dernier avec Lise Watier, et je suis désigné pour l'animer. La série de treize semaines n'a pas encore de cadre précis. On y travaillera avec le réalisateur dans les jours qui viennent. Bien des détails doivent être arrêtés avant d'entrer en studio pour produire la première émission. L'expérience des 52 semaines de *Sous le ciel de Montréal* a cimenté la collaboration entre les gens du 10 et moi. Lorsque j'entre dans les studios de la rue De Sève, je me sens aussi à l'aise que dans la cuisine de mon appartement, rue McGregor. Tout le personnel de la «boîte» contribue également à cet état d'esprit de camaraderie.

Une fois de plus, je prends la direction de Saint-Martin pour un engagement à l'Hôtel Central. La grande Annie Cordy travaille avec moi : Wally Aspell et Irma complètent la carte du spectacle. Georges Guétary prendra notre relève... il

faut bien laisser un peu de travail aux jeunes talents prometteurs! Comme la rancune ne fleurit pas dans mon cœur, j'ai même dit un bon mot pour la vedette du prochain spectacle. Il faut être sportif et bon joueur, et laisser la mesquinerie aux autres qui ont le temps de s'en occuper.

Un intéressant «son de cloche» me parvient de l'École Robert de Saint-André-Avellin vers la fin de mai. Le directeur Marcel Primeau, à la suggestion de certains professeurs, a mené un sondage auprès des élèves sur les personnalités les plus populaires dans les domaines politique, artistique, sportif, religieux et social.

Pour le plaisir de la chose, je vous donne quelques résultats de cette enquête-maison. Kennedy et De Gaulle volent la vedette sur le plan politique et le premier ministre Lesage se retrouve loin en troisième place. Effectivement, il perdra ses élections l'année suivante.

Au plan artistique, je récolte le plus de votes positifs : 27 et 9 bulletins négatifs. Elvis Presley et Michèle Richard me suivent avec 20. Dans les votes négatifs, c'est Pierre Lalonde qui remporte la palme avec 39 suivi des Beatles avec 30 et Tony Roman avec 27. Des monuments comme Félix Leclerc, Gilles Vigneault, Gilbert Bécaud, Ginette Reno ferment la procession. C'est quand même curieux de voir ce qui se passe dans la tête de ces enfants. Est-ce le reflet ou l'écho de ce qu'ils entendent à la maison?

Bobby Hull, Henri Richard et Jean Béliveau dominant sur le plan sportif tandis que Jeannette Bertrand cède le premier rang à Jackie Kennedy sur le plan social. Paul VI devance Jean XXIII et l'aumônier de l'école, l'abbé Lavigne!

Encore une fois, j'étais au cœur d'un sondage sans le savoir. Cette fois, mes parts étaient à la hausse. Est-ce que ça sera encore ainsi au Gala des Artistes? À ce moment-là, je l'ignorais comme tout le monde. Heureusement qu'on ne connaît pas l'avenir! La vie deviendrait impossible à vivre. À chaque jour suffit sa peine... Un auteur (?) ajoutait : «sa demie-lumière et son flambeau!»

Chapitre 19

Un samedi soir pas comme les autres

J'ai connu *La fièvre du samedi soir* bien avant qu'un film soit tourné sur le sujet. À travers le train-train quotidien, le printemps s'achevait et l'été s'annonçait rempli d'engagements.

C'était devenu une tradition; j'assistais cette année encore au Gala des artistes tenu au sympathique théâtre Saint-Denis. Le tout Montréal artistique s'y donnait rendez-vous ainsi qu'une foule de 2 500 personnes. L'entrée de Son Excellence le Lieutenant-gouverneur du Québec, l'honorable Paul Comtois marquait le début de la grande célébration en hommage aux artistes et aux artisans de notre beau métier. Le ravissant mannequin Linda Clair m'accompagnait. Notre entrée fut moins sensationnelle que celle du Vice-roi et de Madame Comtois, une toute petite dame très délicate qu'un large sourire rendait toute lumineuse. Pour sa part, le représentant de la Reine n'avait rien perdu de la bonhomie

de l'homme de la terre qu'il était. Brave fermier de la région de Pierreville, Monsieur Comtois a longtemps été le porte-parole de la classe agricole au Parlement avant d'être désigné par le Premier ministre Diefenbaker pour remplir le poste le plus honorifique qu'un Québécois peut occuper. C'était le 6 octobre 1961.

Revenons au Gala des Artistes. Les hôtes de la soirée étaient Monsieur Pierre Péladeau et sa très belle épouse. On allait enfin connaître les résultats de trois grands concours organisés par *Nouvelles Illustrées* pour Monsieur Radio-Télévision, par *Télé-Radiomonde* pour Miss Radio-Télévision et par *Photo-Vedettes* pour les Découvertes 1965.

Interminables comme les attentes chez le dentiste ou autrefois en ligne pour le confessionnal, les résultats se faisaient attendre. Le suspense montait dans la salle. La partie musicale appuyée par l'orchestre de Roger Pilon ajoutait une nouvelle « distance » avant la publication des noms des lauréats.

Réal Giguère en tuxedo blanc agissait comme maître de cérémonie. Il dirigeait la soirée d'une main de maître. Voilà enfin le grand moment pour la relève : les Découvertes de l'année. Chez les hommes, la lutte avait été vive depuis plusieurs mois. Finalement, dans le dernier droit, Donald Lautrec l'emportait dans un sprint magistral devant Philippe Farley, Tony Roman, Robert Demontigny et Tony Massarelli. Chez les femmes, Jenny Rock, la boule de feu, éclipsait Claude Valade par près de mille votes. Suivaient Shirley Thérout, Ginette Ravel et Denyse Brousseau.

L'élection de la reine laissait planer plusieurs choix quelques heures même avant le Gala. Sa Majesté Margot Première (Lefebvre) était couronnée dans l'euphorie la plus totale par Janette Bertrand, lauréate en 1964. Dans l'ordre, on retrouvait Ginette Ravel, Monique Leyrac, Lise Watier et Anita Barrière. Pour Ginette Ravel, la déception était certainement très grande, rater ainsi deux titres la même année. J'ai connu bien des fois pareille situation. Au soir de telles journées, l'envie de tout lâcher n'est pas loin, mais le lendemain matin, la vie recommence et la terre n'arrête pas de tourner.

Puis, c'est l'instant pathétique. Comme par les années passées, durant les secondes qui précèdent l'annonce du gagnant du titre de Monsieur Radio-Télévision, mon nom est crié un peu partout dans la salle, d'autres noms sont lancés par des admirateurs et admiratrices... Puis le verdict est annoncé par Fernand Gignac dans le délire le plus complet. Moi, je reste sidéré sur place ! Un journaliste rapportera dans sa colonne, la semaine suivante : « Pierre Lalonde était prêt à aller chercher son trophée de Monsieur Télévision au moment où il entendit le nom de Michel Louvain. Ces émotions-là, savez-vous, ça vous donne des cheveux blancs avant l'âge... »

Ce sont mes voisins de fauteuils qui m'ont poussé dans l'allée... Mes jambes ne me portaient presque plus, mes yeux tournaient dans l'eau, j'avais du mal à voir l'escalier qui menait à la scène et au podium. Ce sont là des sensations très fortes qu'on ne vit pas souvent dans une carrière. Aussi bien en profiter au maximum. J'ai fondu en larmes sur l'épaule de mon amie Margot. Le délire de la salle n'était pas de nature à me faire reprendre mes esprits.

Cette nuit-là, nous avons joyeusement fêté au Bal de nuit au grand salon de l'Hôtel Reine-Elisabeth. Je me souviens d'avoir demandé à mon prédécesseur Fernand Gignac s'il avait été aussi ému que moi lors de sa nomination. Fernand m'assura qu'il s'agissait certainement d'une des grandes joies de sa carrière.

Quelle atmosphère trépidante à ce grand Bal ! Pour une fois dans ma vie, j'avais l'impression d'avoir réussi quelque chose de grand, et pourtant, j'avais souvent considéré ce titre comme un jeu de publicité...

Béatrice Picard, cette comédienne de grand talent, vient m'accueillir en se « garochant » dans mes bras. Ensemble, on se rappelle de bons moments de carrière, particulièrement, le soir de son couronnement — le 3 mai 1958 à Québec — alors que moi, je chantais le fameux *Buenas noches mi amor* pour la première fois à la télévision. Pour nous deux, le 3 mai 1958 demeure une date très importante.

À cette date, moi j'ajoute maintenant le samedi 5 juin 1965. Quelle nuit de frénésie nous avons passée. Au rythme

de la musique, nous avons dansé jusqu'aux premières lueurs de l'aube. En bon joueur, Pierre Lalonde s'est mêlé aux célébrations oubliant pour une nuit la déception qui était la sienne. Au nombre des invités qui prenaient une partie des lauriers, il y avait mon pianiste Kenny Alexander.

L'animateur et comédien Émile Genest était rentré de Hollywood depuis quelques semaines et il participa au Gala. Il avait été le premier Monsieur Radio. Mon ex-gérant Yvan Dufresne nageait littéralement dans le bonheur total. Son protégé d'alors, Donald Lautrec venait d'être consacré « Découverte » tandis que moi, l'ex-protégé, je venais de rafler les grands honneurs.

Dans tous les coins de la salle de Bal, de joyeux fêtards célébraient gaiement. Chez les Poulin, la joie dépassait les bornes. C'était la quatrième année que maman et papa assistaient au Gala des artistes. Cette fois, c'était la vraie. Mon frère André Roc partageait ma joie avec sa charmante épouse.

J'ai souvent parlé de l'importance que j'accorde à ma mère dans mes succès personnels. En ce soir de Gala, je répétais, à ceux qui voulaient encore m'entendre, que je devais tout à cette femme qui m'a encouragé à chaque seconde au début de ma carrière. Évidemment mon père Ernest, dans son bel habit, marchait lui aussi sur un nuage. À ses côtés, sa compagne de toujours, dans une longue robe de soirée; il était bien loin des galeries souterraines de sa « mine » de Thetford Mines. On aimerait tellement que ces moments de bonheur puissent durer des éternités, mais le temps, sur l'horloge du destin, égraine les secondes, les minutes et les heures, puis un jour nouveau se lève... on range les habits de gala, les fleurs sont fanées et le cruel quotidien revient implacablement. C'est la vie et quelle vie!

Le Gala et le titre n'étaient que le début d'une merveilleuse année remplie de mille et un bonheurs. Dès le 17 juin, le Bar du Music-hall me fêtait somptueusement et les cadeaux arrivaient de partout. Je reçois de CP Air et de l'Agence de voyages Canadian Travel représentés par MM. André Ferland et Denis Boivin un billet pour Hawaï. « Lucky the Tailor » m'offre un tuxedo tandis que Miss Music-hall,

Murielle Millard me présente un de ses clowns des mieux réussis.

En dépouillant mon courrier, je trouve une lettre d'une vieille amie de Thetford, Mlle Bessie N. Shmokler qui ajoute son hommage et ses vœux pour le titre que je viens de remporter.

Au cours de la semaine suivante, me voilà hospitalisé à Sainte-Justine. J'ai subi au visage des brûlures au deuxième degré. Les gardes-malades me traitent aux petits soins. *Le Petit Journal* me présente en première page avec le visage caché dans un véritable casque de football fait de gazes. L'incident se termine pour le mieux et je ne rate aucun engagement. Ce n'est pas le temps de faire faux bond aux admiratrices qui viennent de me combler d'honneur.

Le samedi 19 juin, la *Voix des Mille Îles* annonce que je donnerai mon premier spectacle depuis ma nomination dans la cour de l'école Saint-Jean-Baptiste de Saint-Augustin. Pour le spectacle et la danse, l'entrée était de 1.50 \$. C'était loin des prix aujourd'hui en vigueur à la Place des Arts et au Grand Théâtre de Québec!

Pour Margot et moi, la première vraie « sortie officielle » de notre règne s'est produite au Parc Jarry pour les fêtes du Canada français, ou « la Noël du 25 juin ». Les journaux ont écrit que ces fêtes étaient « le plus grand événement de l'histoire ». En fait, nous étions 100 artistes au programme, répartis dans cinq kiosques différents. Émile Genest, Jacques Normand, Jean Rafa et Pierre Marcotte agissaient en qualité de maîtres de cérémonie. Les grands noms du music-hall avaient accepté le rendez-vous de l'histoire. Mentionnons Monique Gaube, Muriel Millard, Fernand Gignac, Jean-Pierre Ferland, Pauline Julien, Judith Joyal, les Bel Canto, les Classels, et tant d'autres.

Dès le lendemain soir, à l'auditorium du collège Saint-Laurent, je participais à la dernière émission de *Jeunesse oblige* avec Pierre Lalonde, Les Baronets, Tony Roman, les Masques d'Or, Jenny Rock et Michèle Richard. C'était toute une carte de vedettes pour terminer la saison en beauté.

En sortant de l'auditorium, vite au Faisan Bleu de Chomedey pour la soirée anniversaire de Pierre Lalonde.

Lautrec, Denis, Rock, Reno se joignent à moi pour la fête.

Quelques heures plus tard, soit le dimanche matin, la ville de Saint-Félicien nolisera un avion léger pour nous transporter, Margot et moi, au lac Saint-Jean. C'est le centenaire de la ville et il faut fêter ça en grande pompe. Le maire Alfred Hamel nous invite à signer le Livre d'or à l'Hôtel-de-ville et nous sommes les convives d'un grand banquet. Après notre spectacle, nous rentrons à Montréal passablement fourbus. Voilà un règne qui commence fébrilement.

Un peu de sommeil et le lundi matin me retrouve à CKVL pour l'émission *Le petit train de la bonne humeur* réalisée par Maurice Thisdale. Là encore, Margot et moi sommes invités à signer le Livre d'or. Corey Thompson, le patron de la boîte, nous reçoit avec les honneurs de la maison. Si ça continue comme cela, on n'aura pas le temps de travailler cette année... avec autant d'ouvrage!

À l'émission *Ciel d'été*, je reçois Anita Ortez. Cette chanteuse a connu des moments de gloire à Montréal avant de poursuivre sa carrière ailleurs.

La bonne fortune place une autre ravissante personne sur mon chemin à la fin de juin. Je remplis un engagement au nouveau centre estival de l'Île Goyer, près de Chambly. Cette charmante chanteuse se nomme Geneviève Toussaint; elle est française, blonde et souriante, talentueuse et fort jolie. Le «Chapiteau» présente des spectacles du mercredi au dimanche dans un merveilleux décor champêtre. Les Productions Guy Latraverse et Claude Préfontaine signent l'engagement.

La critique du *Montréal-Matin* est flatteuse. Sous le titre «Michel Louvain: nouvelle ardeur, nouveau rendement», je lis des choses charmantes comme: «Tous les réalisateurs et musiciens qui l'ont vu au travail depuis quelques semaines ont remarqué sa nouvelle ardeur, son nouveau rendement sur scène. Michel adorait déjà son métier, il entrevoit maintenant l'avenir avec un nouvel optimisme.

«La cause du succès de Louvain: une belle prestance, un répertoire fort agréable, une grande conscience professionnelle, un style personnel et du travail».

Depuis le début du printemps, j'avais décidé qu'un nouveau Louvain verrait le jour et c'est intéressant de constater que certains journalistes s'en sont rendus compte. Ça doit paraître que je connais une nouvelle lancée. De mon côté, je suis très bien dans ma peau et je ne donnerais pas ma place pour tout l'or au monde.

Mon ami Gignac, au cours de son règne comme Monsieur Radio-Télévision, s'est lancé en affaires. Il est maintenant « riche tenancier » d'une boîte qui porte son nom sur le boulevard de la Concorde à Duvernay. Cette semaine, son menu artistique présente une vedette différente chaque soir. J'y suis mardi soir. Ginette Reno y sera demain soir, Jacques Desrosiers, jeudi...

Mon succès de l'heure : *Pourquoi donc as-tu brisé mon cœur?* de Pierre Nolès. Au début de juillet, il s'est installé au quatrième rang derrière *À la fin de la soirée* de Michèle Richard, *Tu dis des bêtises* de la « découverte » Lautrec et *Si je pouvais vivre avec toi* de Madame Reno. Il y avait un bon moment que mes « tounes » n'avaient pas gravi les échelons supérieurs du palmarès.

Il y avait de bien belles chansons sur cette liste de rêve : *La playa* de Claude Ciari, *Mon frère* d'Annie Cordy, *C'est beau la vie* de Jean Ferrat. Par contre, il s'y trouvait d'illustres quêtaineries comme *Fume, fume, fume* des Excen-triques, *Histoire de Donna* de Guy Cloutier, *Découragé* des Bel Canto, etc...

Apex m'informe qu'un de mes disques vient de sortir en Belgique et au Luxembourg sous l'étiquette Artone. Il s'agit de *Sylvie* et *La ville pleure*. J'ignore encore aujourd'hui le sort qui a été réservé à ce disque. Peut-être que mes arrière-neveux l'apprendront un jour!

Au fur et à mesure que le mois de juillet avance, *Pourquoi donc...* grimpe plus haut au hit-parade. Parlant de disque, la compagnie Apex profite de l'émission du 10 juillet de *Jeunesse d'aujourd'hui*, pour me remettre un disque d'or marquant le million de disques vendus depuis le départ de ma carrière. Ce trophée occupe encore une place d'honneur dans ma salle de musique à Châteauguay. Chez Apex, on veut me faire enregistrer un microsillon de refrains d'autrefois dans le

style de Ludovic Huot, le Québécois qui a connu la gloire tant au Canada qu'aux États-Unis au cours des années 30. Nous sommes en discussion. Si le projet fonctionne, j'y reviendrai sûrement.

J'ai déjà dit que le succès attire le succès; eh bien, en juillet, une autre occasion me le prouve. Les propositions les plus diverses m'arrivent de toute part. La dernière vaut la peine d'en parler plus longuement. On m'offre un rôle dans une comédie musicale à côté de la belle Andrée Champagne. Œuvre de Michel Conte, *Je me souviens, c'était le printemps...* était une comédie musicale en deux actes et vingt-trois scènes. On voulait me confier le rôle de Serge, certainement le plus beau de l'œuvre. Dans son style hautement poétique, Michel Conte avait écrit une pièce qu'on aurait eu beaucoup de plaisir et de satisfaction à interpréter. Mais Michel Conte était quinze ans avant son temps... Nous aurions été les précurseurs de Starmania...

Je m'imagine encore dans la grande finale de cette comédie musicale au moment où la police tente de m'arrêter alors que je fuis. Suzanne s'interpose entre moi et le gendarme, le coup de feu la tue... L'orchestre et les chœurs devaient m'appuyer dans l'ultime refrain :

«Je t'aime sans jamais parler d'amour
Sans jamais compter les jours
Tu le sais
Je t'aimerai sans jamais penser à moi
Sans jamais savoir pourquoi
Tu le sais
Ma vie ne commence qu'à partir de ta vie
Tu en es la cadence et tu en es l'envie
J'ai compris que pour vivre il fallait m'arrêter
M'arrêter pour te suivre et pouvoir exister
Je t'aimerai sans jamais trouver le temps
D'aimer autre chose autant
Tu le sais
Je t'aimerai comme on aime dans les livres
Comme on meurt pour mieux survivre
Tu le sais
Je t'aimerai sans jamais rien demander

En sachant tout pardonner
Tu le sais
Je t'aimerai même si je dois t'attendre
Même si je ne peux comprendre
Tu le sais.»

Ce texte de Michel Conte n'a jamais été publié ou connu et c'est pour lui rendre hommage que j'ai levé le voile du silence et du secret sur cette poésie que j'aurais adoré jouer et chanter. Caché dans le fond poussiéreux d'un tiroir, ce texte doit toujours attendre pour voir les feux de la rampe.

Les productions Deschamps-Lelarge devaient présenter la comédie musicale au Monument National à l'automne 1965 ou au printemps suivant. Mais voilà, d'importants travaux de rénovation s'imposaient et les propriétaires de la salle se laissaient tirer l'oreille. De son côté, l'Hydro-Québec avait, disait-on dans le temps, condamné le système électrique de la maison... La Place des Arts a été pressentie pour la présentation puis une autre salle et finalement, l'enterrement de première classe. C'est dommage! C'est bien dommage! J'y aurais fait mes débuts sur scène comme comédien...

Au domaine des consolations, Jacques Chénier directeur artistique de la maison Apex me prépare une belle surprise pour mon 28e anniversaire de naissance: il a écrit à tous les postes de radio et de télévision leur demandant de faire du 12 juillet la «Journée Michel Louvain» et de tourner tous les disques de Monsieur Radio-Télévision. Il faut dire que ce fut une journée mémorable dans les annales de l'industrie du disque au Québec. Les huit microsillons et les quelques douzaines de 45 tours ont tourné allègrement cette journée-là... tandis que chez moi, quelques coupes de champagne faisaient aussi tourner les têtes lors de mon party d'anniversaire.

Plus on est haut sur le podium, plus on a des chances d'être une cible de choix. Dans mon cas, ce fut presque toujours flatteur et agréable. Je me souviens, entre autres, d'un numéro de Claude Landré où il m'imitait à la perfection. Il y mettait tout le «kit»... le front mobile, la voix grave, les yeux mi-clos, le maintien, etc... Il changeait quelques lignes de mes chansons, le texte n'était pas méchant.

J'étais le premier à en rire aux éclats.

Yvan Ducharme m'a aussi « possédé » avec ses *Insolences d'un téléphone*. Lorsqu'il n'y a pas de méchanceté, je suis toujours le premier à apprécier les talents d'imitateur des artistes qui me caricaturent. Il y a quelques années, Jean Lapointe m'avait « embarqué » dans son spectacle et les gens s'amusaient presque autant que moi...

L'annonceur Georges Whelan de CKAC me « vole » la fondatrice de mon fan club le 24 juillet. C'était un samedi, je m'en souviens... Il faut dire que je lui ai pardonné depuis longtemps. Il l'aimait tellement... et il l'a épousée. Infirmière de son métier, Monique Sauvageau avait été à l'origine de cette vaste organisation de fan club dont Marie-Paule Fraser a été présidente. Monique et Georges se sont mariés en l'église St-Pierre-Claver, coin Delorimier et Saint-Joseph à Montréal, réception au Motel Diplomate et lune de miel à Ottawa. Peut-être que Monique est dans l'assistance quelquefois lorsque je chante à Montréal! Je le saurai un jour! Je la demanderai au micro!

Pour en revenir à la carrière, l'été 1965 n'a pas été une sinécure. Je menais de front plusieurs projets. Par exemple, vers la fin de juillet, durant deux semaines, je participais au 12e tour cycliste du Saint-Laurent, j'animais mon émission *Ciel d'été* et je préparais un long-jeu... et les cambrioleurs visitaient ma résidence... sans oublier quelques engagements au cabaret!

En pleine tournée du Tour cycliste, j'en profitais aussi pour faire un peu de promotion pour mon dernier 45 tours : *C'est un secret* et *Aventure dans les îles*.

De retour à Montréal, je participe au 4e Festival de *La Presse* au Parc Belmont. Un temps maussade n'empêche pas 2 000 personnes de se rendre au parc et de participer au concours des « enveloppes mystérieuses » que j'anime avec plaisir. C'est mouillé jusqu'aux os que je donne des centaines d'autographes. On appelle cela « la vie d'artiste ». Il faut dire qu'il pleuvait autant pour les admirateurs que pour les vedettes...

Un autre voyage est dans l'air... mais avant le départ, Margot et moi consacrons plusieurs rencontres avec le

journaliste Serge Brousseau qui prépare à notre intention un album-souvenir. Présenté par les Éditions des succès populaires, le volume de 60 pages comptera 375 photos de nous deux, depuis la photo au berceau jusqu'au couronnement au Théâtre Saint-Denis. Serge nous promet que l'album sera dans les kiosques et les librairies populaires à notre retour de Nashville, Tennessee. La préface du livre sera signée par Robert L'Herbier, le directeur des programmes à Télé-Métropole. Un autre souvenir que je conserverai précieusement de mon année de «règne».

J'ai connu les studios d'enregistrement de Paris il y a quelques années, je connaîtrai bientôt les cénacles du son américain. Voici comment les événements se sont succédé pour nous y conduire, Margot et moi, à Nashville. Au soir de notre couronnement qui avait été télédiffusé au Québec avec un auditoire de près de deux millions de téléspectateurs selon les sondages, un jeune et brillant cadre de l'agence McCann-Erickson, Guy Leduc eut l'idée de réunir sur disque le talent de Margot et le mien, pour le compte du commanditaire Coca-cola qui avait présenté l'émission.

Mais voilà, il y avait un obstacle difficile à franchir : Margot travaillait pour Trans-Canada et j'étais sous étiquette Apex. Au cours de l'été, Guy Leduc multiplia les négociations qui finirent par un cul-de-sac. Tout le monde était d'accord mais le projet n'avancait pas. Un jour que je l'appelle pour savoir «l'heure juste» au sujet du projet, Guy me suggère une rencontre au sommet avec les représentants de nos compagnies. Finalement, tous les détails sont réglés; il ne reste qu'à enregistrer le disque, et non deux disques comme le voulaient nos gérants respectifs. Pour illustrer la pochette du microsillon, l'agence avait prévu une photo couleur d'un party où Margot s'adonnait à une danse endiablée avec moi. Il nous a fallu quatre rendez-vous pour réunir tout le monde : les 16 figurants, le photographe Paul Gélinas et les deux vedettes. C'est dans l'un des bars de l'Hôtellerie La Licorne que nous tenons la fameuse séance de photographie.

Le choix des chansons ne posa aucun problème : l'agence désirait des refrains commerciaux, mais voulait aussi

que le disque ait une longévité plus grande que les succès du palmarès. En fait, on constate que dix-sept ans plus tard certaines mélodies tournent toujours : *Ma vie*, *Les parapluies de Cherbourg*, *Feuilles de gui*, *Chacun garde dans son cœur*, et *Magali*, je tenais particulièrement à cette chanson.

Depuis quelques jours, nos musiques en feuille se sont envolées vers Nashville où de grands chefs d'orchestre travaillent déjà les arrangements.

Nous descendons à l'aéroport de Nashville un samedi matin, fin d'août. Le gérant de Margot, Gilles L'Ecuyer, mon gérant Guy Lepage ainsi que Jacques Chénier, directeur artistique d'Apex, sont du voyage. Au cours du week-end, nous jouons aux touristes. Comme disait Guy Leduc, nous « varnoussons » en ville avec une soirée au Grand Ole Opry, la Mecque de la musique country. Nous y rencontrons Bobby Vinton, Ernest Stubb, et d'autres.

Pour les sessions de travail, on s'était entendu Margot et moi : l'un prenait l'avant-midi, l'autre l'après-midi. Ça n'a pas fonctionné comme sur le papier. Dès le mardi matin, ma voix n'est plus au rendez-vous : un trac fou m'étranglait. Pour Margot, c'était un charme.

Les sessions d'enregistrement se sont succédé jusqu'au jeudi soir. Nous faisons tout en direct : 35 musiciens, 9 choristes et notre voix... par-dessus. Dieu seul se souvient du nombre de reprises que nous nous sommes payées. Guy Leduc était au bord du désespoir : son budget écopait... Finalement, le dernier soir, tous les musiciens sont demeurés avec nous en studio pour auditionner le « produit fini ». C'était un bon disque tout à l'honneur du Foster Sound Studio et de notre ingénieur de son Bill Porter.

Étant donné que je cite des noms, aussi bien nommer les principaux artisans de cette réalisation. Les arrangements ont été signés par des musiciens fameux : Ray Stevens, Cliff Parman et Bill Justis. Le célèbre chœur qui nous fournissait les fonds sonores n'était nul autre que les « Anita Kerr Singers ». Parmi les nombreux musiciens de la session, je rappellerai les plus connus : Boots Randolph, Grady Martin, Gerry Reed et compagnie...

Puis ce fut le traditionnel party « pizza et champagne ».

Tous les musiciens se sont joints à nous au Capitol Park Motel pour la véritable « sauterie ». En cours de party que je payais moi-même, je me rends compte que plusieurs visiteurs à l'hôtel profitent de nos largesses... Le « fun était pogné pour vrai et pas à peu près... » La plupart des gens se sont ramassés dans la piscine... en costume de ville ou autrement ! On était beau à voir aux petites heures du matin... Ce ne sont pas des photos qu'on envoie à sa mère !

Durant ce séjour à Nashville, on avait été à même de sélectionner les épreuves en couleurs pour la pochette du disque. Vous le voyez bien, rien n'est laissé au hasard avec Guy Leduc. « *We go first class... or we don't go at all* ».

En touchant le sol à Montréal, on peut affirmer sans l'ombre d'un doute que tout le monde est satisfait du voyage.

Ciel d'été tient toujours l'affiche du canal 10 le mardi soir à 10h. Au retour de Nashville, Gaby Laplante, la petite fille de Drummondville, se joint au trio mexicain Los Tres Compadres pour l'émission. La semaine suivante, Mascarenas est des nôtres, ça aide à garder du soleil dans le programme.

Margot et moi sommes devenus des inséparables. Au couronnement de Miss Courrier de Laval le 9 septembre, nous donnons chacun un tour de chant au Centre sportif Laval de Saint-Vincent-de-Paul.

Revenons pour un instant à notre microsillon de Coca-cola. Au lancement tenu au Château Bastille, rue de la Montagne, certains journalistes se montrent sceptiques concernant la technique « en direct » que nous avons utilisée. Que les incrédules aillent aux preuves à Nashville...

Le véritable lancement du disque s'est fait au théâtre Saint-Denis le 10 septembre et l'émission est passée à l'antenne le mercredi 15 septembre. Pour l'occasion, la maison Coca-cola avait bâti un embryon de réseau avec les postes CJMP-TV de Chicoutimi et CFCM-TV de Québec en plus du poste de base à Montréal CFTM-TV. Un vrai Gala : 13 musiciens sous la direction de Roger Pilon, les huit danseurs de Michel Boudot et les cinq choristes de Raymond Berthiaume. En plus de nous deux, nos invités étaient Jenny Rock, Fernand Gignac, les Têtes Blanches, les Cailloux,

César et ses Romains, Shirley Thérout, Yolanda Lisi et Claude Lepage. Y'avait d'la joie... partout et surtout dans le visage de Guy Leduc qui voyait se réaliser une des grandes aventures de sa carrière de publicitaire. Le disque Gala 65 se vendit à 86 000 copies. On aurait facilement touché les 200 000 copies si une grève n'avait pas paralysé les trois usines de Coca-cola à Montréal et celle de Québec. Le conflit se termina en avril mais notre beau disque avait connu déjà ses heures de gloire...



Chapitre 20

Prophète dans son pays...

Il y a toujours un proverbe qui en contredit un autre... Le trois fait le mois, mais le quatre le défait... Drôle d'introduction pour dire que la population de ma ville natale m'a réservé une surprise de classe ce fameux samedi 11 septembre 1965, une semaine après le retour de Nashville. On me disait souvent que j'étais toujours le bienvenu à Thetford et qu'on aimerait bien me voir plus souvent.

Or, cette fois-là s'annonçait comme une visite bien ordinaire même si Margot était du voyage. Elle avait connu mes parents au couronnement et c'était bien normal qu'elle vienne faire une petite « saucette » à la maison, rue Dubé. Quelle visite!

« Les Promotions artistiques et musicales du Québec » avaient pris en charge l'événement, car c'est devenu un événement dans l'histoire de la ville de l'amiante. Dès midi, une parade se met en branle depuis le marché municipal pour emprunter les différentes rues de mon enfance. Fanfare, corps de majorettes et de cadets, limousines décapotables, tout l'attirail des grandes fêtes.

Pouvez-vous imaginer ce qui s'est passé dans ma tête au cours de ce long défilé dans cette ville qui m'a vu grandir, qui a connu mes premières vocalises, mes premières vitrines, mes premières sorties, ma découverte du monde? Comme un vrai film avec les montagnes de résidus d'amiante en fond de scène, j'ai revu ma vie, mes amis qui sont partis, mes anciens professeurs, les devantures des maisons me racontaient mon enfance, je revoyais le sentier de l'école buissonnière, l'église où j'avais chanté et servi la messe... Que de souvenirs dans une si brève existence! Si je vous dis que j'ai pleuré... vous me croirez certainement puisque je pleure souvent dans pareilles circonstances... Ça me paraît impossible de faire autrement, si les larmes ne coulent pas, le cœur va éclater. C'est aussi simple que cela.

Après la signature du Livre d'or, je quitte la réception civique pour donner un spectacle à l'aréna. Toute la belle marmaille de Thetford avait accepté l'invitation des organisateurs. Ils étaient plus de 2 200 à chanter avec nous, à crier leur joie, à applaudir. Margot donna aussi un tour de chant ainsi que mon amie Danièle Dorice. Un jeune groupe de la région, les Jokers, était aussi du programme.

Le soir, le programme avait pris une tournure différente. Pour la soirée de gala, plus de 3 500 personnes envahirent l'aréna pour rendre hommage à «leur» Monsieur Radio-Télévision. Le maire Marie-Louis Trépanier avait contremandé un voyage pour assister en personne à cette journée d'hommage. Autre instant pathétique de la soirée: on nous couronne tous les deux avec de véritables couronnes faites d'amiante. Pour un authentique Thetfordois, je sais ce que signifie l'amiante dans notre vie communautaire. C'est le pain de tous les jours, c'est aussi la maladie sournoise qui a emporté tant de vies de gens que je connais bien. Tout ce symbolisme retrouvait des valeurs très concrètes à ce moment-là!

Les organisateurs Denis Giroux et Claude Ritter ont reçu des autorités municipales et de la population en général une collaboration excellente, si j'en juge par les heureux résultats.

En gars de party que je suis, la fête ne devait pas se

terminer si tôt... Comme le plaisir appelle le plaisir, à mon tour de jouer. J'invite donc les intimes, ils étaient plus de 70, à une autre réception qui clôturait en beauté la première. Nous nous retrouvons au Motel Provence pour terminer cette joyeuse célébration. Oh surprise! Voilà qu'arrivent Jean Duceppe et les artistes du Théâtre populaire Molson. Justement, ils donnaient ce soir-là à Thetford Mines *Treize à table* de Jean Achard et après leur représentation, ils avaient décidé de venir me saluer. Ce geste me toucha profondément.

En plus de s'inscrire comme une grande célébration dans l'histoire de ma ville natale, cette journée marquait d'heureux moments pour notre famille réunie. Il ne manquait que ma sœur Thérèse qui avait, la veille, donné naissance à Josée, une jolie fillette de sept livres.

Cette nuit-là, il approchait 5 heures du matin quand je suis entré à la maison paternelle du 305, rue Dubé, fourbu, crevé, mais tellement heureux. Dans ces moments-là, le sommeil est long à venir mais c'est une douce rêverie qui vous emporte plus haut que les plus lointains nuages, vers une euphorie quasi divine. Pour un artiste, c'est peut-être ça le bonheur!

La journée du dimanche n'était pas avancée qu'il fallait reprendre la direction de Montréal. La vie continuait et les engagements ne connaissent pas de répit.

Pour tout le monde du spectacle, le mardi 14 septembre était la grande rentrée. C'est ce soir-là que débutait le nouveau feuilleton humoristique *Cré Basile* avec l'unique Olivier Guimond entouré de Béatrice Picard, Denis Drouin, Gilles Latulippe. Pour ma part, une heure plus tard, j'inaugurais une nouvelle série avec Monique Gaube *Nous, les amoureux*. En somme, sans être une suite de *Ciel d'été*, la nouvelle émission se voulait plus «variétés» que purement sentimentale comme la précédente.

Je pousse une petite pointe en Ontario pour donner un récital à Hawkesbury le samedi 18 septembre. Je suis l'invité des Chevaliers de Colomb, un groupe fort sympathique. Il faudra bien qu'un jour, je me «penche» sur cette organisation qui m'intrigue beaucoup. Je chante à l'aréna du Memorial Centre et mon amie Marthe Florent agit comme

«maître» de cérémonie. Je ne peux quand même pas dire «maîtresse de cérémonie», les Français diraient présentatrice, ce qui est bien charmant... mais Marthe faisait plus que cela sur scène.

Nous les amoureux revient toutes les semaines à l'antenne du canal 10 et d'une émission à l'autre, les téléspectateurs sont surpris des genres variés qui y sont présentés. Au début d'octobre, le studio revêt un décor «western» et nous sommes transportés à l'ombre des Rocheuses dans «les plaines du far-west quand vient la nuit». Moi, je suis l'as du rodéo et notre invité Willie Lamothe se retrouve bien chez lui. Monique Gaube fait «cowgirl dorée» avant la chanson de Renée Martel...

Nous avons de véritables chevaux dans le studio, un chuck wagon, du foin... et une odeur d'écurie qui a imprégné le plateau de tournage durant quelques semaines. Aux émissions ultérieures, ça faisait spécial de chanter une ballade sentimentale avec une belle et ravissante partenaire dans les bras, alors que ça sentait le crottin à plein nez. C'est dans ces moments-là qu'un artiste doit avoir l'état de grâce du comédien pour oublier les détails extérieurs et se concentrer.

Le dimanche soir 10 octobre, CJMS présente au centre sportif Paul-Sauvé un «P'tit bal yéyé» spécial avec une pléiade de vedettes. Mon inséparable Margot est là avec Jenny Rock, Denise Brousseau et Claude Valade. Côté garçon, Claude Farrel, Donald Lautrec, les Bel Canto et moi. Dix musiciens nous soutiennent et nous faisons encore des malheurs...

Le photographe Michel Bénard de *Nouvelles Illustrées* réalise de magnifiques photos qui ont surpris bien des gens lorsque son journal a décidé de faire un petit reportage sur mes qualités de technicien. Sur les photos, on me voyait grimper au plafond de salles de spectacles pour ajuster les éclairages. Aujourd'hui, je ne peux me permettre de tels gestes au Centre national des Arts à Ottawa, à la Place des Arts à Montréal ou au Grand Théâtre de Québec. Des machinistes sont préposés à ce travail et des lois nous défendent de toucher à la moindre pièce d'équipement de scène, mais à cette époque, en 1965, chacun y allait à la

bonne franquette. Avant un spectacle, je vérifiais tout : décor, éclairage, système de son, etc... Aujourd'hui, je fais quand même ma ronde d'inspection mais je ne touche à rien... à moins que...

Fin octobre, je participe à une vaste campagne de promotion préparée par la compagnie Crêpe de Chine. Les participantes devaient répondre à une annonce dans le genre : «Jeune homme, vingtaine, 6 pieds, brun, physique très agréable, belle situation dans la chanson, aimant faire la cuisine, cherche 4 jeunes filles pour sortir avec lui une fois par semaine; si pas aimer Crêpe de Chine, s'abstenir; réponse à case postale 220, Station H, Montréal».

Le coup a bien marché et les publicitaires se tapaient dans le dos à la suite des résultats obtenus. Le premier souper eut lieu à la Salle Bonaventure du Reine-Élisabeth. Les gagnantes ont été Madame Danièle Marceau de Québec, Mmes Monique Leblanc, Julie Proulx, Chantale Morissette et Muriel Lamothe, ces dernières de Montréal.

Après ce souper du 28 octobre, il y en eut trois autres, aussi agréables avec des invitées non moins charmantes. Les commanditaires étaient heureux, les gagnantes enchantées de leur souper, voilà ce qui compte.



Mes parents

Chapitre 21

Val des Arbres... une demeure bien à MOI

Par son métier, l'artiste est un nomade, un gitan moderne qui a troqué la roulotte pour l'éternelle valise et la traditionnelle chambre d'hôtel. Depuis mes débuts, j'ai changé d'adresse plus d'une fois par année, j'ai souvent couché dans des lits différents tous les soirs des tournées. Au cours des dix années de ma carrière, mes appartements devenaient une boîte à courrier, genre poste restante. J'avais beau décorer mes planques d'une façon originale et bien personnelle, ça demeurait des lieux froids et presque anonymes comme des quais de gare. Parmi mes rêves, je voulais me bâtir un chez-moi, une maison qui serait un peu une partie de moi-même, une demeure avec une âme qui vit et un cœur qui bat.

Ce n'est pas par hasard qu'on appelle une habitation son foyer, c'est parce qu'une chaleur vivifiante se dégage de ses entrailles comme une bonne bûche d'érable réchauffe la maison et les gens qui l'habitent.

De l'intention à la réalisation, il n'y avait qu'un pas que j'ai franchi en octobre 1965 en rencontrant un constructeur. Nous arrêtons les plans, je choisis l'emplacement à Duvernay, à quelques jets de pierre de la résidence de mon frère André Roc.

... Et voilà la première pelletée de terre... en l'air. Comme dans une pouponnière, chaque arbre à conserver est emmaillotté d'un revêtement protecteur pour la durée des travaux. Doucement, les fondations prennent forme et puis les murs s'élèvent...

Tous les jours où je suis à Montréal et souvent la nuit, j'inspecte le chantier. Les charpentiers et les ouvriers donnent progressivement forme à l'œuvre. Bientôt, on reconnaît les lieux... le salon, ma chambre, la cuisine, la chambre d'invités, les espaces de service et de rangement. Dans quelque temps, j'aurai une adresse à Val des Arbres, Duvernay, Québec.

Pendant que je gagne l'argent du foyer, la construction engouffre la part importante de mes revenus... mais j'aurai une maison bien à moi — un toit pour abriter mes jours, mes nuits, mes rêves et mes souvenirs!

Dans certains milieux, Dame Rumeur était déjà partie en campagne. «Bientôt Louvain va prendre épouse», «Louvain prépare enfin sa retraite», «Louvain nous cache quelque chose»... comme si je n'avais pas le droit de faire une vie comme tout le monde, avoir mes moments de solitude, de détente et même d'isolement et de tristesse. Michel Louvain a le droit de couper le gazon en jeans et la barbe longue, de ramasser des feuilles avec un gros sac vert sans porter des gants, de clouer quelques planches avec un marteau ordinaire et même de se cogner sur les pouces en sacrant... sans que des photographes soient «par hasard dans les environs pour faire quelques images».

Je pense avoir eu la main heureuse dans le choix du secteur où ma maison se construisait. Les quelques rares contacts que j'avais avec «mes» nouveaux voisins me laissaient présager une existence heureuse à Val des Arbres.

En novembre, la maison vivait à son rythme. Avez-vous déjà pénétré dans une maison neuve (mais vide) et écouté ses bruits et ses sons? C'est une découverte qu'il est passionnant d'effectuer au moment où la nuit entoure les lieux de ses ombres et de ses mystères. C'est dans ces circonstances un peu bizarres et particulières que j'ai découvert ma maison et que je l'ai apprivoisée. Seriez-vous surpris si je vous dis que toutes les maisons sont un peu hantées? Dans chaque

habitation, il y a toujours quelque bruit qu'on ne parvient jamais à identifier de façon certaine et à domestiquer totalement. Les êtres de la maison sont des parques errantes qui ont besoin de protection et de chaleur. Heureusement que je ne suis pas superstitieux...

Je m'installe à Duvernay en décembre, juste à temps pour quelques parties des fêtes. La veille de Noël, j'y reçois quelques amis et à Noël, toute la famille. Il y avait plusieurs années que la famille Poulin n'était pas au complet pour la grande fête de Noël. Si André Roc ne travaillait pas, c'est moi qui étais sous contrat et vice-versa. Tout le monde y était et la célébration fut un éclatement de joie et de bonheur, dans la plus pure tradition canadienne-française. Si les gens de chez nous n'ont pas inventé Noël, ils ont certainement contribué à le rendre plus joyeux.

Une autre merveilleuse tradition, c'est de «pendre la crémaillère», particulièrement pour un bonhomme comme moi qui n'a pas «horreur du tout» des occasions pour fêter.

Au début de janvier 66, je croyais le moment idéal pour remercier les artisans de mon succès dans la carrière. C'était aussi le temps des Fêtes et l'inauguration de ma maison. Trois excellentes raisons — une seule aurait suffi — pour inviter des amis. Si je me souviens bien, c'était le 4 janvier. Jamais autant de belle filles n'ont été vues dans mon «home»... Roxane Chatel, Lise Watier, Monique Gaube, Pauline, Mme Parizel, l'épouse du photographe Fernand qui, selon la tradition, aurait été le premier à fournir ma photo à la presse à mes débuts. Les pianistes Kenny Alexander, Georges et Rodrigue Tremblay étaient de la fête, l'impresario Guy Lepage, Robert L'Herbier, directeur des émissions à CFTM-TV, Jacques Chénier, directeur artistique de la maison Apex, Gilles L'Ecuyer de Trans-Canada, et bien d'autres.

Il était bien tard le soir lorsque j'ai ramassé les derniers cendriers et les quelques verres oubliés sur les meubles du salon. Avec cette maison, un nouveau chapitre de ma vie commence. Par contre, demain je m'envole vers des terres lointaines aux noms enchanteurs. Serez-vous du voyage?



Chapitre 22

Aventures dans les Îles Aloha !

Il y a plus d'un an, je lançais chez Apex un microsillon intitulé *Aloha*. Au moment de l'enregistrement, je n'avais pas encore mis les pieds sur les îles du Pacifique, ces îles de charme et de mystère.

On dit souvent qu'il existe deux catégories de personnes : celles qui ont vu Hawaï, et celles qui n'ont pas encore goûté l'extase romantique qui émane de ces îles enchantées. Jusqu'en janvier 1966, je faisais partie de cette race de monde qui a toujours été émerveillé par les noms exotiques de ces îles de la Polynésie : Honolulu, Molokai, Maui, Kailua, Hilo, Kahoolawe, Oahu... On dirait les paroles d'une chanson exotique.

Le mercredi 5 janvier 1966, aéroport de Dorval ; le journaliste-photographe Edward Rémy est dans tous ses états. Il est sept heures du matin et l'avion DC-8 des Canadian Pacific Airlines attend les derniers passagers. En m'apercevant, le reporter d'*Échos-Vedettes* retient sa langue pour l'une des rares fois dans sa vie. Il en aurait trop à me

dire. J'ai presque encore les marques de mon oreiller dans le visage. Mes pantalons étaient encore chauds quand je les ai enfilés tantôt.

Il fallait presque 16 heures pour atteindre Hawaï et j'ai dormi durant toute l'envolée, question de récupérer quelques nuits de sommeil. À ce chapitre, mon compte était au débit... j'étais dans le rouge comme mes yeux l'indiquaient.

« Intrigue à Hawaï » commençait dans la bonne humeur. Une hôtesse de Canadian Pacific vêtue d'un sarong, nous accueille avec le traditionnel « Aloha » comme dans les films... et le collier de fleurs très odoriférantes autour du cou. À la sortie des douanes et de l'immigration, la famille Millard au grand complet nous attendait. Ce n'était pas un hasard. Le voyage avait été planifié ainsi.

Partout on nous accueille avec des guirlandes de fleurs. On a presque l'air d'arbres de Noël... À l'arrivée à l'hôtel Ilikai, encore des fleurs... Dans nos chambres, encore des fleurs! Par un malheureux hasard, ma réservation de chambre m'a relégué dans les « bas-fonds d'Hawaï » comme on disait entre nous, mais voilà l'intervention de Muriel et je suis propulsé au sommet de l'hôtel dans une véritable suite royale. J'ignorais que Miss Music-hall avait autant d'influence à travers le monde et particulièrement à Honolulu.

Vue panoramique sur la mer, réfrigérateur, cuisinière électrique, radio MA et MF, enfin tout le petit « kit » pour passer des vacances de rêves.

Le cocktail de bienvenue a été copieusement arrosé de champagne de Californie à seulement 3 \$ la bouteille. Même Edward Rémy a avoué qu'il était délicieux. Ce même champagne accompagnera la plupart de nos repas.

À la barre du jour, nous nous retrouvons chez les Millard pour le petit déjeuner, puis ensuite, la troupe se rend à la plage qui borde la lagune. Malgré toutes les recommandations de Muriel et de son mari Jean-Paul, je « profite » au maximum du soleil avec le résultat que vous imaginez : le soir, le monde des crustacés comptait un membre de plus, j'étais rouge comme un homard.

Pour soulager le pauvre incendié, Muriel a retrouvé au fond de sa mémoire un médicament de sa grand-mère :

badigeonner les parties atteintes avec du vinaigre. Ça brûle d'abord et ça fait du bien ensuite. Inutile de vous dire que le lendemain, tous les conseils étaient les bienvenus : depuis l'huile Baby's Own jusqu'à des périodes à l'ombre. Muriel nous reçoit pour le souper et nous avons la révélation de notre vie : elle possède les véritables qualités de cordon-bleu. Nous la baptisons « la Curnonsky du boutte ». Ces repas « made by Mumu » nous ont impressionnés.

Pour moi, levé tôt, couché tôt, ces vacances à Hawaï ont d'abord été une cure de sommeil, de repos et de grand air. Le vendredi soir 7 janvier, j'invite la troupe à un cocktail dans ma suite. Muriel et sa fille Jocelyne étrennent des créations Christian Dior. Elles réservaient ces primeurs pour Las Vegas, mais la tentation fut trop forte à Honolulu : la brise du Pacifique, le teint bronzé, et un brin de coquetterie et voilà les nouveautés de la mode en vedette.

Une soirée bien agréable malgré un petit accident. Durant la réception, faute de fauteuil libre, je m'installe sur une basse table de verre. Depuis dix minutes, la table résiste bien à mon poids ; tout à coup, crac ! Me voici à terre dans les éclats de verre : une entaille au poignet. Comme nous n'avons pas d'alcool pour désinfecter la blessure, nous avons recours au gin comme substitut !

Nous profitons d'un samedi au ciel couvert pour tenter de découvrir le côté authentique de la Polynésie disparue. C'est bien artificiel, mais que voulez-vous, la civilisation est passée avec ses annonces de liqueurs douces, de cigarettes et d'automobiles. Je crois qu'il faudrait aller bien plus loin pour retrouver ces paradis perdus au-delà des mers.

S'il est un sport qui semble bien facile à pratiquer, c'est le surf. En ce dimanche 9 janvier, la plage est inondée de touristes ; j'opte alors pour la « haute mer » et la grande vague. Y'avait comme un défaut sur cette planche puisqu'il m'était impossible d'y tenir cinq secondes d'affilée. Après une heure de vaines tentatives et de nombreuses gorgées d'eau de mer, je mets fin à une carrière peu brillante de « surfeur ». La jeune Marie-Claude Millard, 11 ans, s'empare de la planche et réussit du premier coup. Il semble bien qu'il s'en trouve des plus doués que d'autres pour ce genre de sport !

Un navire de la flotte française, le *Jeanne d'Arc*, arrive à quai et nous décidons de le visiter. Secret militaire, l'accès est interdit. Nous nous rabattons donc sur les boutiques pour acheter des «petits quelques choses» qui grèvent notre budget et amaigrissent nos chèques de voyage.

Vous connaissez le Ichi Onk Garden? Un très chic restaurant japonais où nous avons réservé pour ce soir. La reine-mère Muriel avait donné la consigne: chacun sur son «36»! Quelle surprise au restaurant de rencontrer seulement des gens en tenue sport! À l'entrée, vous déposez vos souliers. À la table, vous êtes assis par terre. Le journaliste Edward Rémy a décrit ainsi la scène: «... mais le plus drôle c'était surtout de voir Miss Music-hall, pieds nus, assise par terre, drapée dans sa dignité et son vison».

Lundi matin, les Millard plient bagages et nous les conduisons à l'aéroport. Avant d'entrer à Montréal, ils iront porter quelques dollars à Las Vegas.

Quant à Rémy, il partait le même jour en direction de la métropole. Je demeurais seul dans ce paradis du Pacifique pour quelques jours encore. À mon retour, je stoppe quelques heures à Los Angeles avant d'entrer à Montréal vendredi soir le 28 janvier.

Durant mon absence, *Nous les amoureux* gardait l'antenne et Monique Gaube était secondée par Robert Demontigny et Pierre Lalonde.

À mon retour, devant le succès mitigé de mon dernier microsillon *Coeur à coeur* mal accueilli par la critique, les rumeurs repartent de plus belle sur mon départ éventuel d'Apex vers d'autres compagnies de disques. Les journalistes semblent donner plus de poids à mon passage à Fantastic dirigé par Jacques Matti. Interviewé, quelqu'un de chez Apex semblait «redouter le pire». Il est vrai que l'idée d'un disque de «chansons de la rue» comme le qualifiaient les critiques, n'avait rien cassé sur son parcours. Les ventes ont été bonnes mais le genre *sing along* n'était pas mûr chez nous.

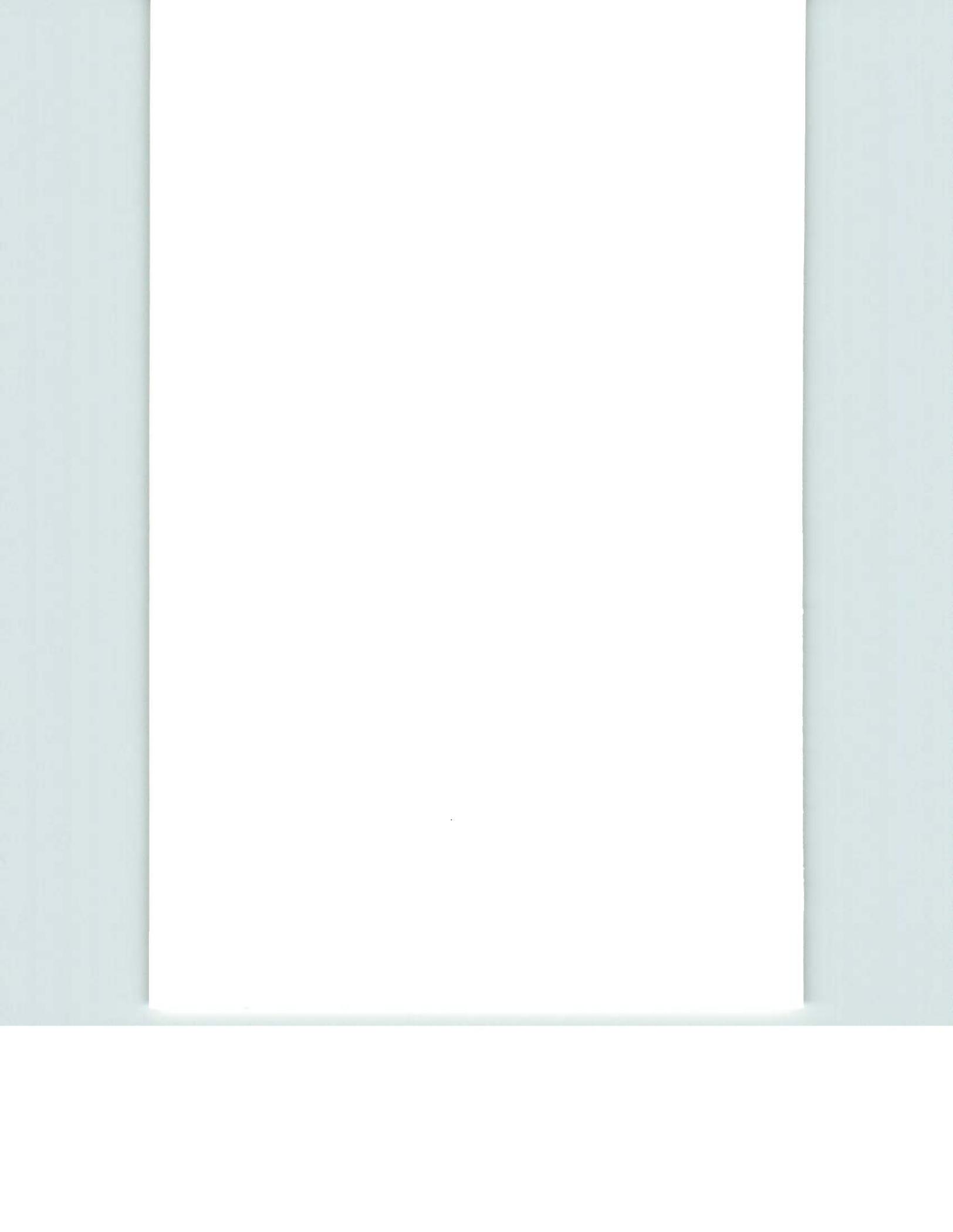
Comme un disque ne fait pas une carrière, un disque ne la défait pas non plus. Il faut alors, reprendre le collier et tirer plus fort qu'auparavant. Fernand Gignac m'invite à son cabaret au boulevard de la Concorde pour un engagement en

février. Nous sommes donc deux « Monsieur Radio-TV » au même programme. Micheline Manseau se joint au spectacle.

Nous perdons « un gros morceau » en février 1966 avec le décès subit de Serge Brousseau. Les journalistes du monde artistique l'appelaient « leur frère ». Il y a quelques mois à peine, il lançait un album-souvenir sur Margot et moi. Aux funérailles en l'église Saint-Stanislas, Monique Gaube m'accompagnait. Des jeunes m'ont demandé mon autographe durant le cortège. J'ose croire que le geste n'était pas prémédité, mais j'ai dû semoncer à mi-voix ces personnes qui insistaient. L'occasion semblait bien mal choisie.

« Les dix plus beaux hommes », une idée « originale » du réalisateur Claude Morin de *Place aux femmes*, a failli m'embarquer dans un autre pétrin dès mon retour au pays. Heureusement, dès la première élimination, deux noms de chanteurs étaient rayés de la course : mon ami Pierre Dudan et moi. Enfin, nous ne connaissons pas un autre printemps chaud. Voici la liste officielle au moment où nous étions lancés par-dessus bord : Jean Lesage, Guy Provost, Jean Coutu, Benoît Girard, Pierre Nadeau, Richard Garneau, Jean Béliveau, George Hees, Paul Dupuis, Gérard Poirier et « en duplicata », Jacques Fauteux.

Si j'ai bonne souvenance, cette année-là, l'Honorable Lesage a été « le plus bel homme » et il a perdu le pouvoir en juin. Heureusement que les votes m'ont « libéré » à la première ronde ; j'ai pu travailler à l'aise par la suite... avec la face que j'ai !



Chapitre 23

J'appartiens à l'équipe du 10

Au début, ça fait curieux d'entendre dire qu'on appartient à quelqu'un, mais à bien y penser c'est exact. Je fais partie de l'équipe comme un Béliveau, un Lafleur, un Cournoyer appartient au Canadien et à son public.

Chaque fois que CFTM-TV présente un Gala, je suis de la distribution. Depuis toujours, j'ai mes entrées au 10 et j'ai déjà à mon crédit quelques séries! Ça fait chic, mais c'est aussi vrai.

Pour les célébrations du cinquième anniversaire du canal 10, on place mon nom en tête de liste avec celui de Margot Lefebvre, puis suivent les noms d'une soixantaine d'artistes, de techniciens et de décorateurs qui ont mis la main à la pâte pour faire du Gala une fête «relativement scintillante et éblouissante».

Plus de 2 500 personnes s'étaient massées au théâtre Saint-Denis pour assister à cette soirée du samedi 26 février. À l'écoute, devant le petit écran, les téléspectateurs dépassaient le chiffre magique de deux millions selon les reporters.

Quelques heures avant le gala, le président J.A. DeSève avait confié à l'émission Télé-Métro que « nous aurons rempli bientôt toutes les promesses faites au Bureau des gouverneurs de la radio-télévision au moment où notre permis nous fut accordé ».

La promotion du Gala s'était faite « la main dans la main avec *Montréal-Matin* ». Durant quatre semaines, plus de 2 000 000 de lettres avaient été entassées à l'entrée du théâtre Saint-Denis. Cinq voitures Mustang étaient attribuées le soir du gala.

Dans la foule du Saint-Denis, c'était un délire d'applaudissements à l'arrivée de chacun des nouveaux participants au spectacle. On dit que Joël Denis a volé la vedette sur le plan individuel mais « qu'une mise en scène comme celle à laquelle prenait part le duo Louvain-Lefebvre a été de haut le point de mire du gala ».

Même *Le Droit* d'Ottawa avait délégué un journaliste pour couvrir l'événement. Il déclare: « Avec ses moyens propres à satisfaire un auditoire bien distinct et ultra-nombreux, le canal 10 a su créer une faveur extraordinaire pour des artistes qui semblent maintenant lui appartenir, comme Olivier Guimond, Michel Louvain ou Margot Lefebvre. Il y a là quelque chose d'une équipe qui répond à un public empressé à applaudir et à être convaincu de l'excellence de ce qui lui est présenté ».

Pour le Gala, le chef d'orchestre Roger Pilon dirigeait vingt musiciens et les danseurs étaient sous la gouverne de Michel Boudot.

Ces grands galas du canal 10 ont toujours été pour moi des temps forts dans ma carrière. L'orgueil mis à part, j'avoue que c'est toujours flatteur d'être sélectionné pour faire partie de la distribution de tels spectacles. Disons aussi que les cotes d'amour de ces émissions atteignent des sommets vertigineux!

Le mardi premier mars, mise en nomination pour les prix « orange, citron, tangerine, citrouille et vadrouille ». Sans être un verdict suprême, ces prix indiquent bien la perception qu'ont les journalistes de leurs vedettes et de leurs émissions. Je me retrouve cette fois dans la catégorie Orange

— l'artiste le plus charmant — avec Yoland Guérard, Pierre Lalonde, Serge Laprade et Paolo Noël.

C'est intéressant de voir comment les journalistes nous jugent, mais il suffit de peu de choses pour renverser leur opinion sur tel ou tel artiste. Je vous donne un exemple. Au retour d'un spectacle donné à plus de cent milles de Montréal, je me couche «aux petites heures du matin» et voilà qu'à huit heures, le téléphone vous tire du sommeil. Un chroniqueur artistique a eu la rumeur qu'une nouvelle chanson, «cassée» hier soir en public, a reçu un accueil délirant. Il veut tout savoir sur le nouveau «hit»:

«Qui t'a écrit les paroles? La musique?

Est-ce que les orchestrations sont de ton pianiste?

On va la retrouver sur ton prochain microsillon?

Au fait, tes projets pour entrer en studio bientôt sont-ils exacts?»

De l'autre côté, je suis tellement endormi que je ne reconnais pas la voix du téléphone et si par malheur j'élève la voix un peu ou je donne des signes d'impatience parce que je veux continuer ma nuit... Fatalement, je me retrouverai l'an prochain dans les prix Citron pour l'artiste le plus désagréable... Ça fait partie du métier, un point c'est tout! Et c'est peut-être bien ainsi. Quand on appartient à un public, noblesse oblige.

Pour *Nous les amoureux* ce soir premier mars, nous sommes à Londres... en chanson. Le célèbre pantomime anglais Dennis Shirley se joint à nous pour l'émission durant laquelle Monique donne *La Tamise est mon jardin* et *Milord* et moi, *Downtown* et *L'amour de Picadilly*.

La semaine prochaine, nous serons dans ce pays si étrange qu'est la Chine, avec des chansons comme *Rose de Chine*, *Tonkinoise*, *Pantin à Pékin* et *A Shanghai ou ailleurs*. Les marchés d'aliments Métro sont nos commanditaires et tout le monde est heureux.

Quand je dis «tout le monde», ce n'est pas exact. Il y a une exception et c'est moi. La raison est fort simple, ma voix continue de me créer tous les problèmes possibles de ce côté-ci du ciel. On dirait que «les sept plaies d'Égypte» sont tombées sur mes cordes vocales.

Les suggestions arrivent de toute part. Il faut du repos et du soleil. Comme prescription, ça n'a rien de vilain à prendre... D'autres, qui se classent parmi les spécialistes, n'entrevoient qu'une solution. Louvain doit consulter un professeur de chant qui lui « baissera la voix d'un demi-ton et le bonheur total sera retrouvé ».

De son côté, le directeur artistique de la maison Apex, Jacques Chénier ne l'entend pas de la même oreille. Si on change le timbre de la voix de Louvain, vaut mieux maintenant changer le nom de la compagnie de disques ! Il ne me restait qu'une mince marge de manœuvre. Peut-être que le temps arrangerait les choses et bien sûr, du repos et encore du repos. J'accepte donc moins d'engagements, ce qui ne semble pas très facile durant les derniers mois de mon règne comme Monsieur Radio-TV. À Angers où je chante, on ferme le bar le dimanche après-midi pour permettre à la jeunesse de venir m'entendre.

J'accepte aussi de prêter mon concours à un spectacle bénévole le 7 mars à l'hôpital Saint-Joseph de Rosemont. C'est bien difficile de refuser. Je sais bien que peu de médecins accepteraient d'opérer gratuitement, mais nous les artistes, apparemment c'est différent et tant mieux ! Je suis croyant et je sais que dans son « Grand livre », le Grand Producteur note bien des choses !

Un grand Gala bénéfice est présenté au théâtre Saint-Denis le vendredi 11 mars pour marquer les 76 ans de cette grande comédienne de toutes les scènes du Québec, madame Juliette Béliveau. Rongée par la maladie, madame Béliveau vivait retirée et ne comptait que sur de très maigres revenus pour subsister. Tous les camarades du monde artistique s'étaient donné la main pour produire un grand spectacle. Dans la grande finale, nous étions près d'une trentaine sur la scène. Ce tout petit bout de femme qu'était Juliette Béliveau m'a toujours fasciné. Autant d'énergie, de talent, de dynamisme et de bonne humeur dans un être si attachant, c'était madame Béliveau. Cette soirée du Saint-Denis est certainement restée gravée dans son cœur et son esprit au delà des limites de cette terre. Mais c'est surtout l'amitié que nous lui

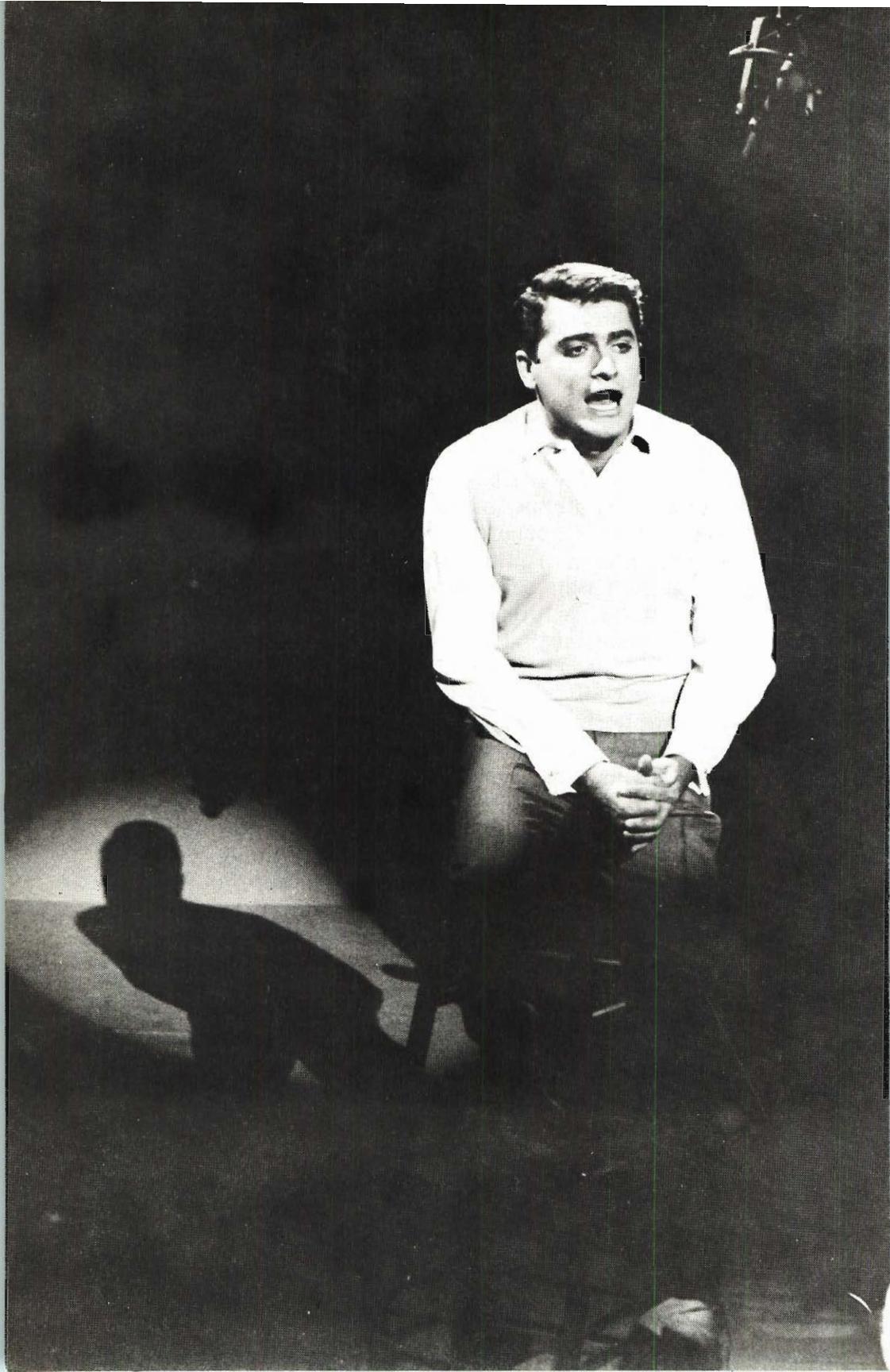
avons, une fois de plus, témoinnée qui a réchauffé son cœur et illuminé ses derniers jours.

Au printemps 1966, la Cité de Laval se «pétait les bretelles» avec le titre officieux de «petit Hollywood québécois». Un recensement-maison indiquait que la colonie artistique émigrerait à Laval à la grande satisfaction de Son Honneur le maire Jacques Tétreault. Des noms : Yolanda Lisi, Jean-Claude Robillard, Michel Desrochers, Tony Roman, Pière Sénécal, Yvan Ducharme, Frenchy Jarraud, Gaby Laplante, Raymond Berthiaume, Fernand Gignac, Alain Stanké, Pierre Paquette, Raymond Charette... et bien d'autres.

Puis au domaine de la «comparomanie», une dernière découverte : «Philippe Émond éclipsera-t-il Michel Louvain?» J'ignore encore s'il a enregistré sur étiquette Découverte comme l'annonçait un journal de l'époque. Jacques Matti misait beaucoup sur cette découverte.

Pendant que je prenais un peu d'air, mon prochain microsillon commençait déjà à tourner dans ma tête. Devant le succès mitigé de la dernière «récolte», je me devais de viser plus haut que *Cœur à cœur*. Le prince de la chanson, Yvan Daniel, m'a offert quelques-unes de ses chansons. Tout cela me trottait dans l'esprit alors que le premier rayon de soleil du printemps me faisait découvrir vraiment ma maison de Val des Arbres. Ces longues marches sur le terrain qui reprenait vie après un hiver rigoureux ! Ce qu'il peut nous en passer des idées dans la tête quand on rêve doucement au gré de la nature qui répond par une fleur à l'appel du soleil.

Nous les amoureux continuait à l'écran et je donnais quelques spectacles ici et là, quelques télévisions mais aussi beaucoup de repos.



Chapitre 24

Dix ans déjà... avant le temps

De crainte d'être précédés par les gens de Montréal, mes amis de Québec décident de fêter mes dix ans de vie artistique un an avant le temps...

Si je vous laisse sous cette impression-là, je ne suis pas correct. Voici donc la vérité. Profitant d'un engagement au Baril d'Huîtres, les propriétaires de l'établissement, messieurs Adrien Demers et Victor Paquet ont décidé de souligner mon passage dans la Vieille Capitale en invitant le tout Québec à un cocktail en mon honneur ce lundi 30 mai 1966. À la même date en 1956, je chantais à l'Hôtel Union de Sherbrooke sous le nom de Michel Paulin comme je l'expliquais au début de ce livre, mais j'ai toujours considéré l'année 1957 comme le véritable point de départ de ma carrière professionnelle.

Je l'ai déjà écrit ailleurs, toutes les occasions sont bonnes pour faire un party et pourquoi pas celle-là? Ce fut une belle fête avec beaucoup de fleurs. Mon amie Pierrette Roy, la chanteuse célèbre qui a popularisé la chanson du Carnaval, m'a présenté une magnifique gerbe de fleurs au son de la musique et des applaudissements d'une foule qui comptait

beaucoup de mes amis personnels. Les journaux ont titré : « Michel a encore pleuré ». C'est vrai et pourquoi pas ? C'est toujours émouvant de réaliser qu'il y a des gens qui vous aiment et qui apprécient votre travail. Quand des gestes concrets s'ajoutent aux applaudissements, ça vous brasse le « canayen » en profondeur.

Durant le cocktail, j'ai retrouvé plusieurs copains de la première époque : Georgette Lacroix de CHRC, de Verchères Mercier, tout le personnel du magasin de musique Saint-Cyr et frères, Lucille Desprez, Gloria Marcon, la pianiste qui m'a souvent accompagné, Charlotte Lavallée et Jacky, Richard Desmeules, réalisateur à CKCV, Denys Cantin de CJLR, et combien d'autres dont les noms se sont, hélas, effacés avec le temps.

Me revoilà en studio pour mon prochain disque. Apex met à ma disposition deux nouveaux chefs d'orchestre : Paul Baillargeon et Bill Justis. Nous produisons à Montréal contrairement aux rumeurs qui voulaient que le disque soit produit à Porto Rico avec des chansons italiennes, espagnoles et anglaises.

Un peu plus de chansons présentera une belle brochette de refrains fort jolis. Autre détail intéressant, cinq chansons étaient signées par des auteurs de chez nous. Le duo Pierre Létourneau-Stéphane Venne me fournissait *Le temps des îles* et *Toi* tandis que *Ma vie lui appartient* de Cécile Coulombe recevait quelques retouches de Georges Lévesque. Une autre chanson était produite par Stéphane Venne et Paul Baillargeon tandis que Charles Desrosiers signait *Seuls tous deux*.

Il y avait aussi quelques adaptations de chansons étrangères comme *Il mundo*, *You know*, *Strangers in the Night*. En somme, nous avons du bon matériel dans les mains. J'étais un peu plus reposé pour aborder les séances d'enregistrement. Sur le plan motivation, le moral semblait meilleur et le défi me paraissait de taille. Dans quelques jours, je n'aurai plus l'auréole que procure le titre de Monsieur Radio-Télévision pour me défendre. Le talent doit primer sur la publicité.

Avec l'arrivée de l'été, certaines émissions quittent l'antenne mais il demeure consolant de constater qu'on a fait du bon boulot. Ou du moins, on le croit. À preuve cette lettre que je conserve encore aujourd'hui. Elle était de l'Agence de publicité Inter-Canada, sous la signature de Raynald Bergeron. Inter-Canada s'occupait du compte publicitaire des marchés Métro, commanditaire de *Nous les amoureux* et se disait fort heureux des résultats obtenus et souhaitait même « de travailler à nouveau avec toi dans un avenir rapproché. Notre première intention est de t'inviter à venir faire Bon anniversaire au canal 10 ». Voilà qui est bien!



Chapitre 25

Quand une couronne change de tête...

Cette année, je n'ai pas à attendre au matin du Jour de l'An pour dresser un bilan. Dans le domaine artistique, l'année commence plutôt par le Gala des Artistes. Le grand bal qui suit, est véritablement la nuit de l'année!

Pour le compte du *Journal des vedettes*, je reçois à Val des Arbres le reporter F. Philippe Moldère pour analyser le bilan de mon « règne ». C'est toujours avec regret qu'on quitte un état de bien-être. Pressé de questions, j'admets volontiers que le titre de Monsieur Radio-Télévision a changé quelque chose dans ma vie et dans celle des autres. Pour le grand public, le titre vous donne une certaine consécration, une manière d'aura de prestige. Ce titre marque une étape de carrière. Par ailleurs, dans le milieu professionnel, j'ai remarqué que les collègues me portent un certain respect, plus prononcé qu'auparavant. Comme en politique, une élection peut changer bien des choses.

J'affirme au journaliste qu'il m'arrivait des soirs d'avoir le désir fou de ne pas remettre ma couronne... comme si je pouvais cacher mon titre dans un coffret de sûreté à la banque... de mon égoïsme.

Par contre, cet honneur d'avoir été choisi par le grand public se double de responsabilités accrues auprès de ce même auditoire et la couronne deviendrait lourde à porter à la fin.

Au moment de l'interview, deux personnalités se disputaient les honneurs du premier rang. À moins d'un renversement imprévisible de dernière minute, je pouvais dire que la succession serait solide. Jen Roger occupait le premier échelon, talonné par le comédien Olivier Guimond; il n'y avait qu'une différence de 114 votes entre les deux vedettes. Comme j'ai vécu quelques fois ces sensations au cours des dernières années, j'imagine facilement les idées qui trottent dans la tête de ces artistes-là. L'ultime suspense devait connaître son dénouement le samedi soir 11 juin au traditionnel Gala du théâtre Saint-Denis. Pour la première fois de l'histoire, le Gala des artistes serait télédiffusé en direct à Québec et Chicoutimi en même temps qu'à Montréal. Le commanditaire Coca-Cola avait réservé du temps d'antenne aux stations CFCM-TV et CJPM-TV pour que le public de la Vieille Capitale et du Saguenay puisse participer au même suspense que celui de Montréal. Vous vous souvenez qu'à l'automne 1965, Guy Leduc avait constitué le même réseau pour le lancement de « notre » disque enregistré à Nashville.

Margot et moi, Donald Lautrec et Jenny Rock, en somme les lauréats 1965, avons été retenus pour fournir la partie musicale du Gala.

Faisant une fois de plus l'envie de plusieurs, j'entre au Saint-Denis avec, au bras, Nathalie, une ravissante personne qui rivalisait de charme et d'élégance avec la plus charmante des invitées au gala. Cette année, le sympathique lieutenant-gouverneur, l'honorable Paul Comtois n'est plus des nôtres. Il a péri dans l'incendie de la résidence vice-royale du Bois de Coulonge dans la nuit du 21 février 1966.

Pour la quatrième année consécutive, Réal Giguère

agissait en qualité de maître de cérémonie et il s'acquitta de sa tâche avec brio. Un total de 24 Méritas étaient décernés. Il y en avait presque pour toute le monde! Claude Léveillé pour le chansonnier de l'année, Georges Bouvier pour sa vie au théâtre, les Cailloux pour leur travail dans le folklore, Guy Godin pour son excellent travail au cinéma, Daniel Guérard pour un succès exceptionnel au palmarès, Elizabeth Chouvalidzé pour la meilleure interprétation dans un téléroman, Jacqueline Vézina, Jean Coutu, Jean Béliveau, Jen Roger, Guy Thivierge, Paolo Noël, Gaétan Barrette, Monique Lepage, Jenny Rock. Même Walt Disney! Sur un bout de film fraîchement tourné à Hollywood, on vit Émile Genest remettre un Méritas au célèbre cartooniste qui répondit en français: «Merci et bonsoir, Émile». De Paris, Bruno Coquatrix, le directeur de l'Olympia, recevait aussi un Méritas pour son encouragement aux artistes québécois.

Cré Basile est désigné l'émission la plus populaire de la télévision; *Les couche-tard*, l'émission humoristique de l'année et quelle surprise, *Nous les amoureux*, la meilleure émission musicale de l'année.

La vie est ainsi faite. Avec un peu de tristesse dans l'âme, j'allais remettre ma couronne à mon successeur et voici que je gravis les marches de la scène avec Monique Gaube pour recevoir un magnifique trophée. Il semble bien que ce Méritas a plu à beaucoup de gens tellement l'émission était appréciée. La semaine suivante, les journaux abondaient dans le même sens: «Justice est faite à Monique Gaube et Michel Louvain».

Ce soir-là, je n'étais pas au bout de mes surprises. Pour nous présenter le Méritas, voilà que sort des rideaux Georges Guétary en personne! Au moment de lire la carte de présentation, Guétary réalise qu'il a oublié ses verres et qu'il ne peut s'exécuter... André Lecompte, directeur des Publications Péladeau, est en coulisses et il lui prête ses lunettes au grand amusement d'un public qui rigole et applaudit avec chaleur.

Georges Guétary trouve un mot charmant pour nous et quitte la scène avec nous sous un tonnerre d'applaudissements. J'avoue qu'à ce moment précis, je n'ai pas eu le temps

de me souvenir du «petit incident diplomatique» qui avait entouré une de ses déclarations à mon égard dans le passé. Bien de l'eau a coulé sous le pont Jacques-Cartier depuis cette époque!

Mais revenons au Gala. Les minutes et les secondes d'attente sont interminables. L'instant pathétique arrive enfin... Cette fois, je suis au podium et je vis la scène avec un œil et un cœur différents. À l'annonce du nom d'Olivier Guimond, une salve d'applaudissements éclate, c'est la frénésie dans la foule, l'émotion atteint un paroxysme lorsqu'Olivier dévale l'allée avec son «petit pas de danse si caractéristique». Rendu sur l'estrade, il saute littéralement dans mes bras, me fait l'accolade chaudement. Nous restons là pendant que les cris fusent de partout dans la salle. Je crois que jamais élection n'a suscité autant l'approbation populaire que celle d'Olivier Guimond.

Cet instant de vérité a probablement été l'un des sommets de la carrière de ce grand comédien. Je conserve précieusement une photo de ce moment historique. Le bas de vignette se lit ainsi: «Deux époques... deux métiers différents... deux personnalités qui n'ont rien de commun... Une même joie... le même titre... l'admiration mutuelle que se portent deux grands noms».

Dans le dernier «droit» de la course, Olivier avait pris une avance de 300 votes sur Jen Roger. Laprade, Lalonde, Lautrec suivaient dans l'ordre.

Du côté de Miss Radio-Télévision, la «lutte» a été moins ardue. On savait depuis quelque temps que Dominique Michel l'emporterait devant Monique Leyrac. Ma collègue Monique Gaube s'est installée au troisième rang et *Nous les amoureux* n'était pas étranger à ce succès.

Claire Lepage devenait révélation de l'année devant Shirley Thérroux, Claude Valade et Thérèse DeRoy, la mignonne chanteuse de Forestville, qui avait réussi en quelques mois à se tailler une excellente réputation dans le milieu artistique.

Côté masculin, Daniel Guérard remportait la palme devant Claude Stében, Tony Roman et Gilles Brown.

Devant un magnifique décor représentant la ville de

Montréal illuminée, j'ai terminé le spectacle en chantant *Les parapluies de Cherbourg*. Puis les parties ont commencé dans différents hôtels de la métropole. La nuit a été merveilleuse pour tous ceux qui avaient un trophée au bout du bras... Pour ceux qui revenaient bredouilles de cette chasse, il restait certainement le sentiment profond d'avoir accompli un bon boulot mais aussi cette tristesse de réaliser que rien de tangible ne marquait pareils efforts. Plus souvent qu'à mon tour, j'ai connu ce sentiment qui est l'antichambre du découragement et de la dépression. Mais, dès le lendemain, si le soleil apparaît, déjà le moral revient à la hausse et la vie continue.

Je fais partie d'une pléiade d'artistes qui participent au « Spectacle de l'année » ce vendredi 17 juin à Ville d'Anjou. Les profits sont versés à la Caisse de retraite de l'Union des artistes de Montréal. La fête marque aussi le dixième anniversaire de fondation de Ville d'Anjou. Six scènes permettent à tous les amateurs de musique d'en avoir pour leur argent. Le billet d'entrée était de 1.00 \$!

Les engagements se continuent... Domaine Idéal à ville d'Auteuil, Maniwaki et Sherbrooke. Noblesse oblige! Comment ça? Cette année, la ville Reine de l'Estrie honorait les artistes lors de son défilé patriotique de la Saint-Jean-Baptiste. On m'avait « consacré » un char allégorique intitulé *Pourquoi donc as-tu brisé mon cœur?* Pour rendre la politesse, j'ai participé au « Festival sur la Plaza » dès le quatre juillet en donnant deux spectacles le même après-midi. Faut le faire!

Avant de fuir la chaleur suffocante de Montréal, j'avais lancé, en 45 tours, une des chansons du prochain microsillon *Plaisirs de la nuit*. Dès la sortie du disque, les réactions du public laissaient entendre que nous avions peut-être dans les mains un succès. L'avenir nous le dira bien. Pour ma part, j'ai piqué une pointe vers Virginia Beach, histoire de changer d'air, profiter du soleil et de la plage et vivre incognito pour quelques semaines.

De retour au pays, je change de valises à Val des Arbres et je regagne la solitude du chalet de Saint-Donat pour une session intensive de ski nautique et de bateau. Depuis

longtemps, j'ai abdicé le titre de capitaine au long cours.

Après avoir été « exposé » largement à la télévision durant l'année de mon « règne » comme Monsieur Radio-Télévision, je crois que le moment est venu de me faire « plus rare ». Il faut que mon « image disparaisse un peu de l'écran », comme on dit dans le métier.

Au cours de l'été et de l'automne, j'ai fait quelques rares apparitions en public. Par exemple, le samedi 23 juillet, l'émission *Jeunesse oblige* rendait hommage à Pierre Nolès et je me devais d'y participer avec quelques succès qu'il a écrits pour moi. Ginette Reno, Rosita Salvador, Gilles Alain et Louise Lamothe ont aussi chanté des « tounes à Nolès » au même programme. C'est un phénomène, ce Nolès. Au cours des dix dernières années, il avait signé près de 2 500 chansons. À l'année longue, le palmarès présente presque toujours une ou deux « tounes à Nolès ».

Si je dosais mes apparitions en public, il fallait par ailleurs que je sois très présent sur disque. En août, je lance mon 11^e microsillon *Un peu plus de chansons*, enregistré à la fin du printemps. Voilà un bon disque qui fera sa rentrée en force en septembre.

Notre nouveau Monsieur Radio-TV, Olivier Guimond me fait l'honneur de préfacier la pochette du disque. Sous une photographie « irrésistible » d'Olivier, on retrouve un très beau texte que je me permets de reproduire intégralement.

« Énormément de talent, beaucoup de travail, le souci de la perfection. Voilà ce qui a permis à Michel Louvain de devenir le chanteur le plus populaire chez nous. Sa voix chaude et prenante a conquis le cœur des jeunes et des moins jeunes, non seulement au Québec, mais bien au-delà de nos frontières, jusqu'en Amérique du Sud. Je ne suis pas surpris que la vente de ses disques aille toujours en s'accroissant si l'on considère qu'il se surpasse d'un enregistrement à l'autre. J'ai beaucoup d'admiration pour Michel Louvain qui tout en étant une très grande Vedette, reste toujours lui-même. Je suis très flatté et très heureux d'avoir à faire cette dédicace à Monsieur Radio-TV 65 et je suis surtout flatté et heureux d'en être son successeur ».

Depuis qu'Olivier Guimond a quitté cette terre de la

« Comédie humaine », je conserve ce témoignage avec fierté et je le relis toujours avec émotion. La grandeur d'un homme se mesure souvent à la dimension du cœur.

C'est en emportant ce message que mon onzième microsillon partait pour sa carrière dans le monde du disque. Durant mon absence, il me remplacera auprès de mes amis et de mon public.

Comme un vétéran des scènes internationales, je prépare mon prochain tour de chant pour Porto Rico. Avec mon pianiste Kenny Alexander, je multiplie les sessions de travail. De son côté, Kenny écrit de nouveaux arrangements, sélectionne de nouvelles chansons. Nous voulons donner un bon spectacle et nous y mettons les efforts nécessaires. Par ailleurs, il y a toujours une foule de détails auxquels je dois penser : nouvelle garde-robe, des articles pour la presse de langue espagnole, des photos récentes pour la publicité, les réservations d'avion et tout le tralala.

Cette fois-ci, je serai vedette à « La Ronda » du San Jeronimo Hilton de San Juan. En descendant sur cette île des Caraïbes, je constate avec satisfaction que tout semble aller rondement. Les quotidiens annoncent les spectacles et des articles de presse sont très intéressants. *El Mundo*, *El Imparcial*, deux quotidiens écrivent des textes très élogieux sur moi. Je vous fais grâce des textes « in extenso », mais un titre à lui seul vous donnera un exemple du ton des choses : « Michel Louvain, Un Joven que Canta Suave, Dulcemente ».

De leur côté, le *San Juan Guide* et le *Weekend in the Caribbean* y vont généreusement de plusieurs pages avec des « formidable vocal charmer », des « Youthful Gallicly-handsome »... Il y en avait assez pour couler un bateau !

Je garde l'affiche durant trois semaines dans ce très chic « supper club La Ronda » avant d'entrer à Montréal à la mi-novembre.



Chapitre 26

Une période... formi... formidable

On ne sait jamais ce qui nous pend au bout du nez. C'est un vieux dicton qui est revenu souvent durant ma carrière. Alors qu'une saison s'annonçait « bien ordinaire » sur le plan métier, voilà que les contrats s'abattent sur ma table de travail comme la misère sur le pauvre monde !

Un certain dimanche de décembre 1966, au retour des Caraïbes, la direction des programmes de CFTM-TV m'avait demandé de remplacer Joël Denis à un jour d'avis pour l'émission qui portait son nom. J'ignore encore aujourd'hui le motif de l'absence de Joël mais je me souviens d'avoir connu, une autre fois, le trac du débutant en « sautant dans les bottes » de l'animateur de cette émission.

Il devait avoir beaucoup de monde devant le petit écran puisque quelques jours plus tard, je suis convoqué par le 10 pour une importante rencontre. On me propose une nouvelle série qui prendra le départ le 8 janvier prochain. Son titre : *Formi... formidable!* Jacques-Charles Gilliot, le réalisateur

de l'émission *Joël Denis*, signera le travail. Une prochaine discussion avec lui déterminera le contenu et la formule du programme. C'est un splendide cadeau de Noël puisque nous signons le contrat le vendredi 23 décembre 1966 pour une durée de 52 semaines. C'est toute une commande! Et un défi de taille à relever. J'ai toujours adoré travailler sur du neuf. Ce n'est pas avec de la vitre cassée qu'on peut faire du cristal...

Comme les bonnes nouvelles n'arrivent que rarement seules, j'apprends que mon amie Margot Lefebvre sera mon invitée à toutes les deux semaines. Gilliot veut que la télémission soit «un peu plus music-hall» avec danse et numéro de production s'il le faut. Il voit les choses clairement. Je ferai deux chansons seul et une autre avec un invité. En plus du rôle d'animateur, je me «mêlerai» à des numéros de danse et autres. Il y aura de l'action et de la couleur sur le plateau de tournage. La date-cible: le dimanche 8 janvier 1967 à 20h 30.

L'année 1967 commence donc à l'enseigne du travail. La maison de Val des Arbres redevient mon atelier pour préparer ma participation à la série. Il y a de la musique en feuilles partout sur les meubles, des orchestrations, des rubans magnétiques, des disques et aussi des revues de mode masculine. Toutes les semaines, il ne faut pas seulement varier les mélodies, mais aussi les costumes... ensemble classique, tenue sport, vêtement d'intérieur pour une romance au coin du feu, et le reste. Selon moi, le vêtement contribue beaucoup à créer l'atmosphère de l'émission et il s'intègre à l'ensemble comme les décors.

Diriger une série télévisée, c'est un peu comme élever un enfant. Il faut constamment être là pour s'en occuper. C'est passablement exigeant puisqu'il faut se renouveler chaque semaine, ne pas tomber dans la routine, garder le même enthousiasme qu'au début et... plaire à tout le monde.

Il faut dire aussi que j'entreprends la dixième année de ma véritable carrière de chanteur professionnel avec le début de 1967. Au Québec, au Canada et pour le monde entier, c'est également l'année de l'Expo universelle. D'un œil un peu distrait, les gens du métier ont vu venir l'Expo 67 avec un peu

de méfiance. Des rumeurs de grands spectacles continuent de circuler et il semble bien que les artistes de chez nous ne soient pas dans le coup. Nous verrons passer une belle parade... les gros cachets seront-ils empochés par les vedettes venues d'ailleurs? On est presque certain que ça se passera ainsi! La vérité n'a pas été très différente de nos sombres prédictions...

Par ailleurs, la venue de millions de visiteurs sera-t-elle une manne pour les cabarets de chez-nous? Ou bien les visiteurs iront-ils garnir les coffres des différents pavillons de l'Expo? Là aussi, nos craintes se sont avérées bien justifiées.

J'étais bien conscient que mon dixième anniversaire de carrière allait passer inaperçu durant ces célébrations monstres. Les gens de la Vieille Capitale avaient eu raison, le printemps dernier, de célébrer cet anniversaire... même un an trop tôt.

La première entrevue de l'année, je l'accorde à Lévy Beaulieu de *TV Hebdo*. Le journaliste s'étonne de me trouver « presque en retraite fermée » à Duvernay. Dans son article fort bien tourné, il souligne le chemin parcouru dans ma carrière et dans mon évolution personnelle.

À discuter avec Lévy Beaulieu, moi aussi je constate que j'ai pris un coup de maturité. J'ai aussi appris à prendre des décisions définitives, ce que je ne faisais pas à mes débuts, ce que je ne faisais même pas il y a quatre ou cinq ans. Au cœur de la discussion, j'aborde aussi la nature de mon répertoire. Comme mon public est maintenant plus âgé, mon tour de chant s'est de lui-même adapté à cette nouvelle exigence. C'est comme si je marchais sur une route à trois ou quatre embranchements au carrefour suivant, et que j'en prenne un, sans trop y penser.

Nous parlons aussi beaucoup de ma vision de l'avenir. Je crois que notre espoir, il est de ce côté-ci de l'Atlantique. Je lui parle de cette « aventure française » de mes débuts, de l'expérience que j'ai vécue à Porto Rico depuis quelques années où j'ai été le seul Canadien français à chanter dans les hôtels les plus « fashionnables » de l'île. Il serait bien tentant pour moi de répondre dans l'affirmative quand les directions de ces établissements me proposent maintenant des tournées

de six mois dans les autres îles de la mer des Caraïbes et jusqu'en Amérique du Sud, mais j'ai des obligations à remplir au nord du 45e parallèle et j'entends bien respecter la parole donnée et la signature encore fraîche sur le contrat.

Puis nous « faisons le procès » de la vie des clubs au Québec... Nous sommes rendus à un point de non-retour et je crains que « toute la baraque ne s'écrase » bientôt. Il y a des gens qui ont exagéré, qui se sont présentés trop souvent aux mêmes endroits. Mais dieu du ciel, il ne faut pas user la corde ! Je confesse à Lévy Beaulieu que j'ai peur pour l'avenir du show-business qui ne s'est pas renouvelé. Nous avons besoin de nouveauté. Qui remplacera le yé-yé qui tire à sa fin ? Est-ce que les gérants de boîtes n'ont pas eux aussi tiré trop fort « sur la couverture » ? Et c'est Jos Public qui a payé la note. Quelques jeunes vedettes de faïence sont allés jusqu'à demander des cachets de mille dollars pour crier quatre ou cinq chansons qu'ils ne maîtrisaient même pas.

Beaulieu s'étonne d'apprendre que Fernand Gignac et moi sommes les deux seuls qui n'avons pas augmenté nos cachets depuis quelques années. Il faut laisser respirer un peu les gens qui paient la note. L'année 1967 sera donc plutôt orientée vers la télévision avec quelques pointes dans les cabarets à l'occasion.

Comme *Formi... formidable* accapare beaucoup de mon temps, je limite les sorties à « des relations publiques » comme ce spectacle pour souligner le 43e anniversaire du Café Saint-Jacques en avril. Nous étions une vingtaine d'artistes pour féliciter le « pape du cabaret montréalais », François Pilon. On a qualifié de « Spectacle de 25 000 \$ » le grand déploiement qui a honoré le Café Saint-Jacques ce soir-là. J'étais de la fête avec notre Miss Music-hall, Muriel Millard.

Au Gala des artistes, le samedi 10 juin 1967, Jen Roger devient notre nouveau Monsieur Radio-TV. L'an dernier, notre prince du cabaret avait raté le titre de justesse s'éclipsant devant Olivier Guimond. Cette année, il décroche les honneurs. Son émission *Monsieur Banco* avait créé un excellent climat dans le milieu artistique. Le titre couronnait des années et des années de travail ardu. Ce soir-là, je remporte un treizième trophée. Mon amie Michèle Richard

devient Miss Radio-TV. C'est un honneur qu'elle mérite au plus haut point.

Au cabaret El Paso, un groupe d'amis se réunit le 10 juillet pour fêter le nouveau Monsieur Radio-Télévision. Marcel Gamache, Marthe Fleurant, mon impresario Guy Lepage, le présentateur Pierre Doray sont de la célébration. Nous nous amusons ferme et une bonne partie de la nuit. Marcel Gamache vole littéralement le show avec mille et une histoires, dont quelques-unes seulement auraient pu être racontées à la télévision! Marcel Gamache demeure dans mon esprit un phénomène rare qui réussit à mettre en script les situations les plus inattendues avec les rebondissements inimaginables qui ont fait sa réputation.

Côté disque, je me dois de refaire surface en cette année anniversaire avec un microsillon souvenir. Plusieurs admiratrices me soulignaient souvent que mes premiers succès n'étaient plus disponibles en version 45 tours et même en long-jeu. Cette remarque ne tomba pas dans l'oreille d'un sourd. La maison Apex lance donc *Mes plus grands succès 57-67*. Une petite erreur se glisse dans la fabrication de la pochette du disque. On lit sur «l'échine»: *Mes plus grands succès 56-57...* Si tel avait été le cas, le disque aurait été fort différent... croyez-moi!

On retrouve dans leur forme originale les chansons comme *Buenas noches mi amor*, *Ay mourir pour toi*, *Lison* et des plus récentes comme *La ville pleure*, *Auprès de ton cœur*, *Aventures dans les îles*, *Plaisirs de la nuit*. Trois chefs d'orchestre: Roger Gravel, Pierre Nolès et Paul Baillargeon ont collaboré à cette production... à des moments divers.

Le texte de présentation est de votre humble charmeur...

« 10 ans déjà... 10 ans que nous chantons ensemble, vous et moi. Sur cette route aux chansons, nous avons rencontré les mêmes rêves, les mêmes prénoms. Prénoms d'amoureuses nées de la magie des notes: Lison, Louise, Linda, Sylvie, Marie-José, Clara, Rita, Magali...

« Cette farandole joyeuse m'a pris par la main et m'a accompagné dans mes voyages de bout du monde: Paris, Rome, Hawaï, Madrid, Porto-Rico, et c'est un peu de vous, public de chez moi, que j'emportais dans mes bagages.

« À chaque retour, chez nous à Montréal, les plus belles m'attendaient : Lise, Monique, Margot... ce sont elles mes trophées les plus glorieux, cadeaux du cœur qui me viennent de vous, car sans votre chaleur, votre amitié, votre fidélité, je ne pourrais pas dire aujourd'hui : 10 ans, déjà...

« Merci, merci pour ces 10 ans de joie que vous m'avez donnés.

« Et si j'ai tellement envie de rester longtemps encore sur cette route aux chansons, de la suivre au delà de nos frontières, c'est un peu... beaucoup... pour que vous soyez fier de moi comme je suis fier de vous ».

... et ce texte était signé à la main : Michel. Ce douzième microsillon de ma carrière n'avait pas la prétention de briser des records de vente, mais simplement de dépoussiérer quelques bons vieux souvenirs, et de les mettre en lieu sûr... au fond de votre cœur.

Chapitre 29

Un marmiton... avec le chapeau du « chef »

Vous vous souvenez peut-être de m'avoir vu dans des messages commerciaux annonçant de la charcuterie ! Il est temps de lever le voile sur le mystère qui entoure cette affaire depuis plus de quinze ans.

Eh bien voici... Un jour que je me prélassais à Val des Arbres, quelqu'un se présente à la porte avec comme seul message :

« Monsieur Louvain, mon épouse adore votre maison et nous voulons l'acheter. Quel est votre prix ? Il sera le mien ! Voici ma carte, vous m'appellerez à votre convenance... »

Belle affaire ! Il y a moins de 18 mois que je suis installé dans cette maison de rêve et voici qu'on me propose de vendre cette première propriété qui est mienne. Inutile d'insister sur le fait que j'ai passé la nuit suivante complètement éveillé... calculant le pour et le contre de cette éventuelle transaction.

Comme j'ai toujours eu dans mon père une confiance inébranlable, j'attends les premières lueurs du jour et je

téléphone à Thetford pour «attraper» mon père avant qu'il ne parte pour la mine.

«— Papa, c'est Michel...

— Qu'est-ce qui se passe, t'es malade? Un accident?

— Non, non, ça va, c'est ma maison...

— T'as passé au feu?

— Non, pas du tout, quelqu'un veut acheter ma maison...

— Vends tout de suite, mon gars, c'est de l'argent gagné rapidement. Ton investissement t'a bien rapporté. Bravo! Tu connais les affaires. Bonne chance...»

Pour lui, la solution était claire comme de l'eau de roche! Homme très pratique, il n'attachait pas de sentimentalité aux choses matérielles. Dans son esprit, l'affaire était déjà bâclée. Au suivant!

Encore des boîtes et des boîtes, et me revoici en plein déménagement. Les contrats de vente sont signés chez le notaire et je dois quitter les lieux dans les meilleurs délais.

Dans un moment de quasi-panique, je ratisse Montréal dans tous les sens pour enfin trouver une conciergerie en pleine construction. Je loue un magnifique appartement au 20e étage du Rockhill, 4850, de la Côte-des-neiges. Je serai le premier citoyen à occuper l'édifice et probablement le premier aussi à le quitter!

Mais revenons à la vente de ma propriété. L'acquéreur possédait des intérêts importants dans une charcuterie sise sur la rue Drolet à Montréal et le contrat stipulait ma «participation à sa compagnie» à titre de... vice-président au marketing, dirait-on aujourd'hui. Je devenais donc actionnaire des Produits Brunet Inc. Voilà pourquoi vous m'avez vu annoncer les cretons, tourtières et saucisses Brunet à la télévision et en vanter la qualité, la fraîcheur, et blablabla!

Or, voici que les choses se corsent pour l'entreprise Brunet. Les ventes ne rencontrent pas les objectifs visés, la production fléchit, les affaires vont mal, les messages publicitaires sont retirés des ondes et le huissier met la clé dans la porte de la compagnie. C'est la faillite. En un tour de presse, le Québec apprend que Michel Louvain vient de faire faillite, qu'il est sur la paille... Nous sommes là assez loin de

la réalité. Sans vouloir juger les gestes qui ont conduit cet homme d'affaires vers l'échec financier, je veux vous dire en quoi consistait ma participation réelle.

Cela, j'ai eu l'occasion de l'expliquer en détail devant des membres de l'escouade des enquêtes économiques de la Gendarmerie royale canadienne. Durant de longues heures, ces officiers voulaient connaître à fond mon implication dans cette compagnie qui abandonnait les affaires avec un déficit réel ou gonflé aussi imposant. On a bien réalisé que ma participation avait été purement publicitaire et honorifique. Par contre, j'y perdais 20 000 \$ par ma naïveté absolue. En racontant toutes les péripéties de « cette affaire des cretons », j'ai bien fait rigoler les sérieux enquêteurs de notre police nationale si célèbre à travers le monde pour ses chevaux bien domptés et son uniforme écarlate.

Ma bonne foi établie et ma naïveté reconnue au vu et au su de tout le monde, il ne me restait qu'à retirer ma toque de chef, éponger un déficit de 20 000 \$ et oublier « le goût amer des cretons de la colère » que j'avais bien du mal à digérer. Sur le plan réputation, plusieurs confrères ne manquaient pas l'occasion — au restaurant ou ailleurs — de me lancer quelques pointes sur mes recettes de tourtières ou de comparer le goût de tel mets servi avec les désormais célèbres saucisses Brunet.

Quant à mon intégrité financière et professionnelle, personne ne l'a jamais mise en doute heureusement. Mon premier diplôme en « management » me coûtait donc plusieurs milliers de dollars, une perte de temps considérable, un déménagement hâtif et des précoces cheveux gris... J'ai aussi compris au cours de cette aventure qu'il faut être marmiton avant de coiffer le bonnet du chef...

Pour marquer le centenaire de la Confédération canadienne, Radio-Canada de Toronto a préparé une série de concerts publics diffusés depuis l'Hôtel de ville de la Ville-Reine. Sous le titre *This land*, CBC voulait rendre un hommage particulier aux différents groupes ethniques du Canada. Le célèbre chef d'orchestre Ivan Romanoff regroupa autour de lui, des chanteurs et des musiciens venant de partout au pays. Danièle Dorice et moi représentions le

Québec. Ce fut un grand concert, très impressionnant, puisque nous étions diffusés sur tout le réseau de l'Atlantique au Pacifique, le 4 juillet.

Quelques semaines après, je me retrouvais sur la scène du Motel Hélène, boulevard Sainte-Anne, en banlieue de Québec. Quel contraste! Mais aussi quelle chaleur de me retrouver dans l'ambiance d'hospitalité si cordiale du Vieux Bardeau chez madame Keet...

Quand j'acceptais un engagement dans un cabaret, il me fallait «mettre en boîte» quelques émissions de *Formi... formidable* à l'avance. On réussissait ces tours de force grâce au réalisateur Jacques-Charles Gilliot qui organisait les répétitions en vitesse, convoquait les invités, faisait monter les décors et «On tourne!»

Si bien que nous nous retrouvons en décembre 1967 et nous approchons de la première année d'existence de l'émission. Télé-Métropole m'offre de renouveler le contrat pour une autre période de 52 semaines. C'est formi... formidable!

Malgré cet horaire serré, j'ai réussi à me sauver quelques jours à New York pour une longue session d'enregistrement avec Michèle Richard au Studio A & R. Réalisé par Nimbus 9 Productions, ce microsillon fait partie d'une promotion de Coca-Cola et sera lancé en janvier 1968.

Comme un vieux troupier, avant de me lancer dans la deuxième tranche d'une autre série de 52 semaines de «Formi... formidable», je trace un bilan de l'année 1967 qui a passé en courant d'air. Les sondages indiquent que nous sommes parmi les treize premières plus populaires émissions de notre télé. Ce succès, on le doit particulièrement à Jacques-Charles Gilliot que je nomme le chef. Il y a aussi les chefs d'orchestre Jean Larose et Georges Tremblay, les invités de chaque semaine, tous les techniciens, le public en or du «10» et tout!

Sur le plan personnel, ma production de disques se vend bien. Apex est heureuse, même si la vente des disques n'est plus ce qu'elle était... Mon dernier 45 tours *Poupée de bonbon* est en train de dépasser tous les chiffres déjà atteints et au cours de la période des Fêtes qu'on vient de passer, il

s'est vendu au-delà de tous les espoirs. Il y a aussi *Je n'm'habitue pas* qui va très bien...

Je suis donc entré tête première dans l'année 1968 sans trop vous prévenir. C'est toujours un risque de me suivre à travers cette carrière assez mouvementée...

Comme je n'ai pas le temps de prendre des résolutions du Jour de l'An, d'autres s'en chargent et me dictent souvent des lignes de conduite. Il ne me reste qu'à suivre... C'est peut-être ça, un meneur!

Mon vieil ami Phil Laframboise qui travaille avec moi à *Formi...* me fait un reportage qui devient sa carte des Fêtes et en même temps son cadeau du Jour de l'An.

«...Bref, Michel Louvain envisage l'avenir d'un très bon oeil. Loin de s'atténuer, sa popularité se maintient, atteignant parfois un nouveau public. Son public n'est plus un public de teenagers, mais un public adulte. Son courrier est là pour lui dire. Des lettres, il en vient de partout : les unes sont signées par des jeunes adolescentes, les autres par des femmes d'un certain âge. Michel ne vieillit pas dans l'esprit des auditeurs; c'est l'éternel adolescent, le charmeur sans âge, l'enfant gâté de tous ».

« Michel a beaucoup de projets et s'il délaisse volontiers le cabaret c'est pour mieux se consacrer à son émission de télévision. Dernièrement, il paraissait sur la scène du Théâtre des Variétés et ce fut du délire. Là, il se rendit bien compte que sa popularité n'était pas à la baisse. Bien au contraire. Il demeure le charmeur no 1 du Québec. Il n'a rien à craindre puisque la relève se fait encore attendre. Et il y aura toujours des chansons d'amour. Et le public aura toujours besoin de romances, aujourd'hui moins que demain. Le succès de Michel Louvain, un phénomène? Non! Dix ans de travail acharné et de conscience professionnelle et un grand don d'amour, cet échange d'amour entre l'artiste et la rampe, celui qui ne trompe jamais ».

Un tel témoignage comporte bien des obligations. D'abord, essayer d'approcher le plus possible la qualité et l'excellence qu'on vous attribue... C'est tout un programme et toute une commande! Ensuite, il faut maintenir la réputation établie. Autant c'est difficile de gravir la mon-

tagne, autant c'est ardu de demeurer au sommet lorsque souffle la bourrasque! Et la tempête s'élève souvent dans le monde du spectacle... Une nouvelle vague de musique, un nouveau venu apparaît avec son cortège de publicité tapageuse, les jeux d'intrigues et de coulisses... Heureusement et Dieu merci, l'ouragan m'a souvent épargné...

Chapitre 30

Un homme et une femme; pour tous deux, la gloire

Comme prévu, le microsillon *Rarissimo* est lancé au début de 1968 avec des sous-titres empruntés au cinéma. Un homme et une femme, un prénom identique, une même carrière et pour tous deux, la gloire.

C'était bien flatteur et un peu « charrié sur les bords », mais aussi bien prendre les fleurs quand elles passent. Trop souvent, dans ce métier, on reçoit rapidement le pot... et l'eau après avoir accepté le bouquet.

Notons que ce disque était un peu avant-gardiste puisqu'il présentait seulement cinq chansons de chaque côté, au lieu de six. L'année suivante, cette pratique deviendra monnaie courante et les amateurs seront soulagés de deux chansons par microsillon... pour le même prix !

Même avec plusieurs années de recul, je considère encore aujourd'hui que le texte de présentation de la pochette offrait aux amateurs un beau résumé de nos carrières respectives.

« Tout a été dit sur Michèle Richard et Michel Louvain : y lisait-on à l'endos de la pochette, parce qu'à 21 ans, Michèle Richard a derrière elle une merveilleuse carrière, ayant reçu tous les honneurs, y compris celui d'être élue « Miss Radio-Télévision » en 1967. Son nom est aujourd'hui symbole de réussite et combien de jeunes chanteuses modèlent leur carrière sur la sienne, copient même son style, témoignage significatif de son succès, de sa popularité. Et Michel Louvain ! L'industrie du disque québécois est née avec lui il y a quelques années à peine. À trente ans, il reste l'image même du chanteur de charme que ses admirateurs suivent à travers les années, un phénomène que l'on considère aujourd'hui comme une véritable institution. Depuis dix ans, il mène sa carrière dans une classe à part et il a su traverser toutes les modes propres à la chanson populaire. Présentement, il anime l'émission *Formi... Formidable* avec grand succès. Maintenant, et pour la première fois, Michèle Richard et Michel Louvain sont réunis sur un même microsillon. Et cette « association » s'avérera un tel succès qu'elle passera sans doute dans les annales de l'industrie du disque. Surtout qu'elle est celle de deux artistes dont la carrière se base principalement sur un seul point, le plus important : le talent ».

Je ne vous ai pas parlé des négociations qui ont mené à l'enregistrement de ce disque. Un peu comme ça s'était passé en 1965 lorsque j'ai participé à la réalisation du premier disque Coca-Cola avec Margot, il fallait que « nos » compagnies de disques respectives tombent d'accord pour nous libérer momentanément de nos contrats pour fabriquer un disque vendu hors des circuits réguliers. Michèle travaillait chez Trans-Canada et j'étais toujours chez Apex, malgré bien des menaces de « débarquer » pour aller ailleurs.

Pour aplanir bien des difficultés, le commanditaire confia à une maison de production la tâche de mener à terme l'ensemble de la réalisation du disque. Nimbus 9 s'occupa donc de tout... ou presque.

Le mois de février nous ramène encore le Gala anniversaire du canal 10. Nous en sommes au 7^e chanceux ! Comme quelqu'un l'avait écrit sur la pochette du disque de

Coca-Cola, j'étais devenu «une véritable institution» et le Gala anniversaire ne pouvait pas se passer de moi... et de mes amis. Le programme présentait moins de monde en scène que par les années passées. Le Gala allait être plus sobre. Côté charme, Danièle Dorice et Claude Valade. Côté masculin, Guy Godin, Serge Laprade, Gilles Latulippe et moi. C'est justement cette année-là qu'on a procédé à l'élection de «La belle Canadienne», un concours genre Miss Hospitalité. La gagnante, Solange Sylvestre, méritait entre autre un contrat de treize semaines pour co-animer l'émission *Réal Giguère illimité*.

C'est peut-être ça... gagner le gros lot!

Il y a moins d'un an, en vendant ma résidence de Val des Arbres, vous vous souvenez que j'avais «fait une mauvaise affaire» en m'associant à une charcuterie. Le virus de la «business» revient encore me piquer, mais cette fois, je ne prends aucun associé. Si l'affaire avorte, je n'aurais que moi à blâmer, personne d'autre.

Ce commerce, c'est la boutique de fleurs qu'opérait mon frère André Roc au 3718, boulevard de la Concorde à Duvernay. Comme il voulait s'en départir, l'occasion était bien choisie pour moi de mettre les pieds dans ce genre de commerce. Il y a une bonne douzaine d'années, lorsque je faisais la décoration chez Ferland à Thetford Mines, je m'étais reconnu un talent pour l'agencement des fleurs... Pourquoi ne pas tenter l'expérience devant un public de grande ville? L'accueil a été fort sympathique. Je ne peux pas dire que les gens arrachaient les portes pour entrer à la boutique. C'était un début honnête. On se rend rapidement compte que les citoyens savent bien faire la part des choses. D'une part, vous pouvez être leur vedette sur la scène; par ailleurs, ils continueront d'encourager leur fleuriste de famille comme ils le font depuis toujours. Et c'est bien ainsi. Je ne veux pas que les clients viennent acheter des fleurs chez moi parce que je suis Michel Louvain. Ils viendront à ma boutique parce que je leur donne de la qualité, du service et peut-être un petit peu plus pour chaque dollar dépensé chez moi. C'est avec cette mentalité en tête que j'ai orienté la

réclame de mon établissement. Avec les années, cette politique a remporté d'heureux dividendes.

Toujours en mars 1968, je suis invité à participer à *En passant* dans le cadre des *Beaux dimanches*. Mes invitations à Radio-Canada sont clairsemées depuis que j'anime des séries à l'autre chaîne.

Avec toute la pompe et le décorum propres à notre télévision nationale, c'est au pavillon du CIR (Centre international de la radio) sur le site de l'Expo que Radio-Canada a présenté aux journalistes l'émission de variétés qui sera vue le 31 mars prochain. Réalisée par Lisette Le Royer, cette émission s'était donnée comme mission de réunir en une heure 22 artistes de toutes les provinces du Canada.

Comme Ti-Blanc Richard et les frères Grenier, je représentais le Sud avec Clémence Desrochers. Les Jérolas, Constance Lambert et Pauline Julien jouaient la carte du Nord. Olivier Guimond et Monique Miville-Deschênes portaient les couleurs de l'Est tandis que pour l'Ouest, on retrouvait l'annonceur Henri Bergeron, la chanteuse Michèle Diamond et le guitariste de jazz Lenny Breau. Quelle émission de prestige! Serge Garant dirigeait les musiciens, Françoise Riopelle signait la chorégraphie, les décors étaient de Charles Playfair et les costumes de Yvon Duhaime.

Comme les traditionnels cadres des finissants, nos photos apparaissaient ainsi dans la publicité. Le mérite de Lisette Le Royer a été de vouloir faire différent, original et presque expérimental. Seule la Saskatchewan n'était pas représentée parmi les provinces canadiennes; un court documentaire a été montré faute d'artistes. Cette intervention a quelque peu brisé le rythme endiablé de l'émission. De ces grandes réalisations, je retiens toujours plusieurs éléments positifs. Par exemple, travailler avec Olivier Guimond, c'était un charme et un plaisir qui ne se répètent pas souvent dans la vie d'un artiste. De plus, la camaraderie qui se développe entre gens du métier des différents coins du pays, c'est toujours enrichissant et tellement agréable.

Des rumeurs circulent à l'effet que la télévision française m'invitera cet été pour une série d'émissions. C'est mon impresario Guy Lepage qui détient le filon. Même si l'idée ne

m'emballe pas outre mesure, je serais quand même curieux de voir ce qu'une nouvelle « expérience française » donnerait... On ne sait jamais! On verra plus loin que l'été s'est passé sans que le Quai d'Orsay... ne m'adresse d'invitation. Peut-être que quelqu'un allait à la pêche...

Lorsque des journalistes qui ont sollicité de vous une entrevue franchissent le seuil de votre porte, vous ne savez jamais ce qu'ils viennent chercher chez vous. Chaque fois que j'ai accordé une interview, je me suis toujours demandé quelle partie serait coupée, quelle portion serait amplifiée, quel passage serait mis en valeur...

La plupart du temps, les journalistes m'ont assez bien traité et je n'ai pour eux qu'admiration et gratitude. Ce jour de mai 1968 lorsque j'ai reçu Anik Dousseau-Fortin et Richard Constantineau, je me demandais bien dans quelle direction allait s'orienter la discussion. Qu'est-ce que ces deux reporters viennent chercher chez moi?

La conversation démarre sur l'astrologie et je suis « cancer ». Né sous le signe terrible du cafard et de l'éternelle angoisse, je suis souvent bien « down », susceptible et rarement satisfait de mes performances. Ça me fait une belle jambe!

Mais je dois reconnaître qu'il y a beaucoup de vrai dans ces données de l'astrologie. Particulièrement lorsqu'on est bien sensible comme le sont la plupart des artistes, la vie émotive adopte souvent la ligne en dents de scie. De grandes joies, de petits malheurs auxquels on donne des dimensions considérables, provoquent chez nous des états d'âme bizarres. C'est un peu ce que mon ami Jean Lapointe disait dans son spectacle *Rire aux larmes*. « Ça arrive en plein bonheur de rire aux larmes... » Le monde ordinaire peut facilement se défouler à son goût, quand il veut, mais un artiste se doit de garder un certain décorum, une façade quoi! En somme, c'est une sorte d'hypocrisie dans la forme... souvent notre visage ment sur la vérité de nos sentiments intérieurs. J'ai longtemps considéré ce sentiment comme de la pudeur, un respect de son public. Imaginez le scandale... « Louvain, seul à une table d'un grand hôtel, pleurait à chaudes larmes... »

Ainsi, il m'arrive souvent de cacher cette angoisse dans

une profonde solitude, bien retranché dans mes quartiers. Une fois arrivé au bout du sombre tunnel, je revois la clarté et la luminosité d'un sourire et... la vie continue.

C'est ce genre de conversation qui a roulé sur la table durant la visite du duo Anik-Richard. Le *Journal des Vedettes* reproduisait leur article sur une pleine page la semaine suivante. Une fois de plus, les journalistes avaient été honnêtes. Ils titraient bien et rendaient justice à nos propos.

«Prisonnier de son image, Michel Louvain paie cher la rançon de sa gloire. Prisonnier de l'image que le public se fait de lui, il ne peut malgré son désir, être un homme comme tous les autres».

Plus loin dans le texte, on retrouvait des sous-titres comme «Il voudrait que tout le monde l'aime», «Je manque de confiance en moi», «La photo lui fait oublier son complexe», «Michel Louvain veut étendre aux États-Unis sa popularité». Il y avait beaucoup de vérité contenue dans ces paragraphes. Un point que je n'ai jamais souligné, c'est ma passion pour la photographie. A cause des nombreux voyages que j'ai effectués à travers le monde, l'occasion m'a souvent été offerte de réaliser de superbes prises de vue. D'abord passionné par le cinéma super-8, j'ai ensuite jeté mon dévolu sur la diapositive couleurs. J'y vois des possibilités nombreuses pour raconter l'histoire d'un voyage. Aussi, j'ai accumulé des caisses de diapositives en parcourant l'Europe et les îles du Sud.

Pour réussir une belle photo, j'ai déjà travaillé des heures pour trouver l'angle idéal, l'éclairage désiré et le cadrage voulu. Ne soyez pas surpris de me retrouver couché par terre ou grimpé dans un arbre pour saisir le sujet ou l'objet dans la position originale que je désirais.

Pendant que *Formi... formidable* s'approchait du chiffre magique de 100, j'acceptais des engagements qui ne m'éloignaient pas trop de la Métropole. Le vendredi 31 mai, je participe aux cérémonies d'inauguration de l'aréna Jacques-Cartier en banlieue sud de Montréal. Nous nous retrouvons un groupe d'habitues de ces spectacles : Claude Valade et

Fernand Gignac, Marthe Fleurant et Daniel Guérard, Robert Demontigny, les Baronnets et le père Louvain...

Avec un fort contingent de vedettes, je vis une magnifique expérience le lundi 3 juin 1968. C'est la mise en ondes de la nouvelle radio de la Capitale, CJRC-Ottawa. Nous étions une quarantaine qui devons animer chacun une émission d'une demi-heure. Dans les «grands noms», on retrouvait Aznavour, Petula Clark, Johnny Hallyday et Sylvie Vartan, France Gall, Hervé Villard et naturellement Louvain!

De chez nous, Ginette Reno, Pierre Lalonde, Paul Anka, Tony Massarelli, Fernand Gignac, Pière Sénécal, Serge Laprade, Stéphane et Renée Martel, Michel Trahan, Denis Gobeil.

L'idée avait germé dans la tête du directeur des programmes, Paul-Émile Beaulne, celui qui a été derrière tout ce que CJMS a réussi depuis quelques années. Beaulne avait regroupé autour de lui plusieurs jeunes talents de la radio québécoise: Laval Provencher, Jacques Lafrance, Gaétan Santerre, Yolanda Lisi qui désertait la chanson pour devenir présentatrice de nuit, André Cadieux et Gilles Liboiron qui devaient se partager les fins de semaine.

Depuis, je suis retourné souvent à CJRC un peu comme si j'étais chez moi... ayant participé à sa naissance comme parrain, ça donne certains droits! Pas vrai?

Au début de juin, j'accepte de tenir l'affiche au Théâtre des Variétés de Gilles Latulippe, pour une semaine. C'est un public en or qui nous accueille tous les soirs. Les gens viennent au théâtre de la rue Papineau pour s'amuser, se détendre et «avoir du fun». J'embarque dans le jeu avec eux et le spectacle devient une vraie partie de plaisir. Il faut dire que plusieurs comédiens chevronnés les ont bien «cuisinés» avant moi. L'inimitable Latulippe, Suzanne Langlois, Paul Desmarceaux, Berthe de Varennes, le maître de cérémonie Pierre Leroux, Paul Thériault, même Jean Grimaldi et sa fille Francine sont de la fête dans ce vrai «boulevard»...

Même si nous sommes en relative période de paix, à travers le monde, nous oublions facilement que des milliers de Canadiens servent sous les drapeaux. Cette réalité me

frappe en plein visage lorsque je reçois une invitation du Gouvernement du Canada, via son ministère de la Défense nationale, pour aller donner quelques spectacles auprès de nos militaires cantonnés en Allemagne, à Soest précisément.

Cette invitation ressemblait dans sa forme au show annuel que donne Bob Hope depuis des années dans différents pays du monde où des soldats américains « combattent pour la paix »... La même invitation est adressée à mes amies Claude Valade, Danièle Dorice et Marthe Fleurant. Les tours de chant seront présentés dans le cadre des concours annuels de tir pour l'obtention du prix Leclerc.

Nous partons dans un sévère appareil des Forces canadiennes, genre Boeing 707. Même l'heure du départ ne nous est dévoilée que quelques minutes avant de monter à bord. En vol, aucune boisson alcoolisée, etc... C'est l'atmosphère glacial qui contraste bien avec l'accueil chaleureux et empressé que nous réservent les militaires canadiens.

Notre programme « allemand » comprend du divertissement pour les soldats et pour nous. Nous jouons les touristes en Rhénanie-du-Nord dans cette Allemagne occidentale occupée par des troupes de plusieurs pays alliés. La ville de Soest est située au nord-est de Düsseldorf. Les Canadiens et leur famille forment une partie de la population avec leur école, leur poste de radio et tout le « petit kit à l'avenant ».

Grâce à des bandes magnétoscopiques enregistrées d'avance, je suis à Montréal avec mon public et en Allemagne en chair et en os.

Au retour à la fin de juillet, je recommence le travail de préparation d'un prochain microsillon. Plusieurs compositeurs me proposent du matériel. Michel Conte qui vient de voir primer sa chanson *Heureusement que tu es là* à l'émission *Chansons à vendre* au 10, me l'offre en primeur et en exclusivité. Je l'endisque avec le succès d'Alain Barrière *Emporte-moi*. Jean Larose et Pierre Nolès signent les orchestrations et j'enregistre encore chez Apex malgré toutes les rumeurs de « séparation » qui circulent depuis longtemps.

On me propose aussi deux autres chansons : *Une fois* de Marcel Lefebvre et Jean Larose, et *Le petit esquimau* de Lefebvre avec musique de Pierre Nolès.

Puis un nuage me crève sur la tête à mon tour. Après Fernand Gignac et Tex Lecor, je suis l'heureux élu des « gars de l'impôt ». À ce sujet, les nouvelles ont été largement exagérées. Des phrases comme « Louvain ruiné », « L'impôt lui arrache des milliers de dollars » ne touchaient pas à la réalité des choses. Évidemment, la visite des percepteurs n'a rien d'agréable en soi, mais quand on a fait le choix de vivre dans un pays donné, on doit bien en suivre les règles... même celles de l'impôt.

Le déboursé imprévu de certaines sommes d'argent change quelques fois des projets mais il n'y a rien de tragique et de dramatique là-dedans. Dans mon cas, mes billets pour un voyage à Paris étaient achetés, plusieurs émissions de télévision étaient « cannées », les réservations d'hôtels, etc... Il me restait l'autoroute des Laurentides et un séjour à Saint-Donat-sur-lac... Encore là, ce n'était pas la fin du monde... et j'ai décidé de me venger en procédant à des travaux d'agrandissement dans le Nord ! Chacun trouve son défoulement où il peut, n'est-ce pas ?

Pour éviter que Dame Rumeur place mon nom sur les bénéficiaires du « secours direct », j'ai quand même fait une mise au point sur le sujet à la mi-septembre. Pour être honnête, je dois dire que certains placements heureux m'empêchaient d'être dans la rue...

Avec Ginette Reno et Paolo Noël, je participe au Festival d'été de la ville de Montréal le 24 août, histoire de prendre un peu d'air et tâter le pouls de la métropole avant la rentrée. Nous travaillons au Parc Saint-André. Je ne crois pas que la retraite, c'est demain la veille !

Entre temps, j'avais abandonné le Rockhill de la Côte-des-Neiges pour l'Île des Soeurs, en face de Verdun. Même si j'adore les enfants, il y a des limites. Le Rockhill où j'avais eu l'honneur d'être le premier occupant, était maintenant rempli de familles très nombreuses. Un seul ascenseur pour atteindre le 20^e étage, les courses périlleuses des enfants dans les corridors, mes horaires plutôt nocturnes et ce qui se voulait des grasses matinées ont eu raison de ma patience !

À l'Île des Soeurs, j'avais la nette impression de vivre hors du temps. J'habitais un « townhouse » au 202, rue

Darwin. C'était partout verdure, tranquillité et détente. À l'occasion, le cri d'un enfant qui s'amusait, une vieille dame qui promenait son chien, le bruit d'une voiture qui freinait, le vent dans les arbres...

Pour me ramener à la réalité, j'avais un voisin fort sympathique et bien connu dans le monde artistique : Guy Boucher. Nous n'habitons pas la même rue mais nous étions cour à cour ! D'une terrasse à l'autre, on pouvait se crier facilement et se passer des invitations. Par ailleurs, lorsque l'un des deux était absent, un message enregistré sur le répondeur automatique tenait lieu d'invitation.

Guy avait à son service une gouvernante originaire de sa ville natale, Saint-Hyacinthe. Cette brave dame Lévesque était un amour de femme qui m'aimait aussi beaucoup. Chaque fois qu'elle parlait de moi à Guy, c'est toujours en termes fort élogieux et Guy protestait à sa façon.

« Mais qu'est-ce qu'il a ce Louvain pour vous tenir sous l'effet de son charme. Chaque fois qu'il apparaît dans la cour, vous êtes en pâmoison devant lui, vous l'invitez... »

Et Guy faisait semblant de semoncer Mme Lévesque qui continuait ses invitations quand même. Chaque fois qu'elle cuisinait un plat ragoûtant, elle doublait les quantités pour pouvoir inviter le « cher voisin ». Un jour qu'elle avait confectionné deux tartes splendides (vous connaissez mon appétit pour les desserts) et qu'elle m'avait fait signe d'entrer, Guy lui lance :

« Si vous continuez comme ça, on va nourrir Louvain à plein temps. C'est pas l'Oeuvre de la soupe ici ! »

Madame Lévesque qui connaissait l'humour de Guy Boucher poursuivit son train-train dans la cuisine, enveloppa, dans une cellophane, la tarte que j'eus vite fait de ramener de l'autre côté de la cour.

Durant cette période de bon voisinage, Guy me revenait souvent avec sa sempiternelle question, c'était devenu une marotte pour lui :

« Michel, qu'est-ce que tu fais aux femmes pour les envoûter comme ça ? »

Cette question était l'amorce d'une longue discussion sur le phénomène des « stars » dans notre métier. Qu'est-ce qui